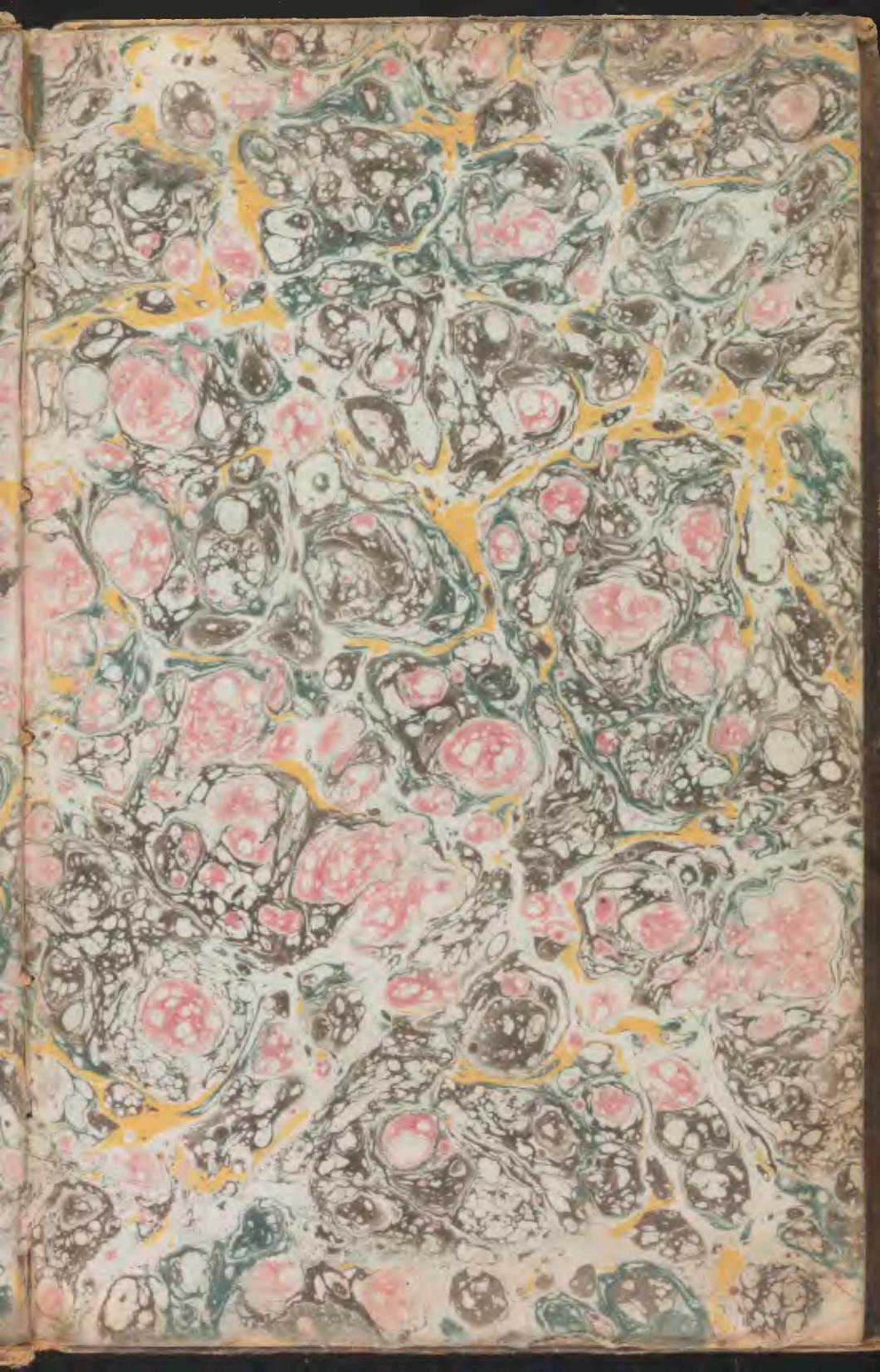
The background of the image is a traditional marbled paper pattern, often called 'stone' or 'shell' marbling. It features a complex, organic design with swirling, cell-like shapes in shades of pink, red, yellow, and green, set against a light grey or off-white base. The pattern is dense and covers the entire surface of the book cover.

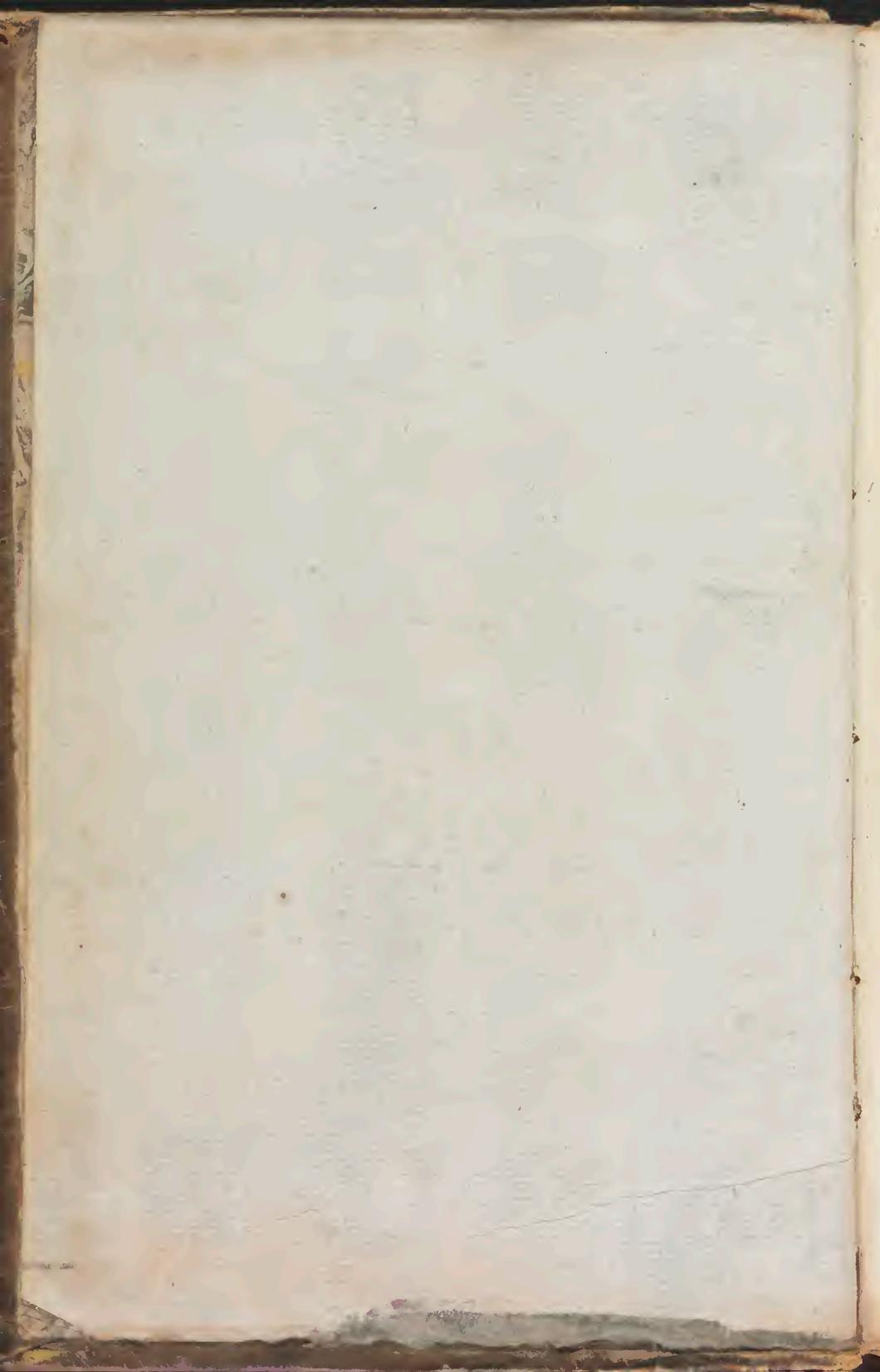
LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. IX 444

No. . A9

UNITED STATES OF AMERICA.





Lehrbuch der Naturgeschichte

*Presented to Congress by the
Author*

RECHERCHES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA PIRATERIE ,

AVEC UN PRÉCIS

*Des moyens propres à l'extirpation
des Pirates Barbaresques.*

Par M. le Chevalier D. A. AZUNI,
Ancien Magistrat, et membre de plusieurs
Sociétés savantes.

Non armis mihi Vulcani, non nulle carinis
Est opus in Teucros.

VIRG. *Æneid.* lib. IX. v. 146.

A GÈNES,

De l'Imprimerie et Fonderie d'ANT. PONTENIER
place des Pollaroli, N° 1.

Avril 1816.

JX 4444
.A9

AUX
P U I S S A N C E S
M A R I T I M E S ,

*L*es efforts que Vous avez faits
pour donner la paix à l'Europe
ont été couronnés des plus heu-
reux succès.

*Un autre bienfait non moins
glorieux , non moins utile , com-
blerait les vœux de l'humanité ;*

*la destruction de la Piraterie et
l'extirpation totale des Pirates
barbaresques.*

*Pères des peuples ! écoutez une
fois les gémissemens de tant de
malheureux esclaves ; regardez la
détresse du Commerce et de la
Navigation de la Méditerranée ;
consultez Vos cœurs , et jetez un
coup-d'œil sur les moyens que je
Vous offre d'exercer Votre bien-
faisance et de faire cesser tant de
justes plaintes.*

*Si mon travail peut fixer Votre
attention , j'aurai atteint le seul
but que je me suis proposé : le
bonheur de mes semblables.*

AVANT-PROPOS.

La considération, la gloire même attribuée par-tout et dans tous les siècles à l'art destructeur de la guerre, prouvent que l'intérêt des batailles se combine précisément avec les plus grands avantages de l'homme. Aussi l'honneur attaché à la plus cruelle, et malheureusement la plus nécessaire des professions, s'accroît avec le degré de perfection où elle a été portée. Aussi celui qui découvrirait un moyen d'exterminer une nation ennemie d'un seul

coup, obtiendrait, sans doute, de grands éloges et des récompenses marquantes (1).

Mais un homme sensible qui présenterait un projet de réunion générale des Puissances maritimes, pour contribuer ensemble et de commun accord à la félicité publique, ne mériterait tout-au plus que le titre d'honnête rêveur, si on voulait lui épargner celui d'insensé.

Tel sera, peut-être, le fruit que je retirerai de l'ouvrage que je donne aujourd'hui au public. N'importe : je ne persisterai pas moins à proposer mon plan, malgré ce risque.

La difficulté de la réunion des intérêts gé-

(1) Ces réflexions ne sont pas neuves. Montesquieu, Filangieri et tant d'autres écrivains en avaient déjà faites de semblables. Il est bien de répéter sans cesse des vérités utiles.

Trajan was ambitious of same ; and as long as mankind shall continue to bestow more liberal applause on their destroyers than on their benefactors, the thirst of military glory will ever be the vice of the most exalted characters. The history of the decline and fall of the Roman Empire By Edward Gibbon, volume the first a new edition.

néraux des nations, pour concourir à l'extirpation totale des Pirates Barbaresques, que je propose ici aux Puissances maritimes, n'établit point l'impossibilité de la réussite.

Dire que cette réunion ne saurait avoir lieu, parceque la divergence des intérêts et de la politique de chaque Puissance s'y opposerait, c'est comme si on voulait prouver qu'il n'y a rien de régulier dans la nature, parcequ'on y voit quelquefois des phénomènes irréguliers.

Il était dans l'intérêt de toutes les Puissances de l'Europe, d'adopter un système de paix générale. Elles en ont manifesté hautement leur désir, en faisant tous les efforts imaginables pour faire cesser les troubles qui agitoient depuis près de cinquante ans l'Europe : elles ont réussi enfin à fermer pour long-tems le temple de Janus.

Le plan de mon ouvrage est très-simple et facile à saisir : la seule lecture suffira pour le développer.

Dans mes recherches sur la piraterie on

pourra puiser les causes qui ont donné lieu dans tous les tems à la naissance et aux progrès malheureux de cet infâme métier : on verra aussi l'histoire des tentatives inutiles, pour en obtenir l'extirpation totale et perpétuelle.

Dans mon projet de réunion de toutes les puissances maritimes, pour faire cesser à jamais la piraterie des Barbaresques, on trouvera les moyens les plus propres et les seuls peut-être, pour parvenir aux plus heureux résultats.

Cette confédération sera d'autant plus légitime, qu'elle n'a point pour objet une prétention de droits particuliers, ou une rivalité de pouvoir qui nait de la jalousie de quelques nations ou de leur ambition réciproque : cette confédération est justement provoquée par la violation manifeste des droits les plus sacrés des nations, par la plus violente atteinte portée à l'intérêt général ; enfin, par les entraves mises à la liberté de la navigation, qu'il est de la plus haute importance de conserver dans toute son intégrité.

J'ai assez d'expérience pour prévoir les objections qu'on peut faire à mon plan (1), et je dois y répondre d'avance pour parer les coups de la jalousie ou ceux de l'ignorance.

On trouvera d'abord bien étrange, que j'aie eu la présomption de proposer un plan qui ne serait permis qu'à un ministre d'état; car, diront les Aristarques, tout écrivain de plan politique a besoin aujourd'hui d'une caution imposante, c'est-à-dire, d'une qualité diplomatique, ou au moins, d'une réputation toute faite et d'une habitude acquise dans les négociations et les intérêts des cabinets.

D'autres critiques iront plus loin, peut-être, et soutiendront impérieusement et presque en colère, que c'est être bien hardi, téméraire même, que de s'ingérer dans les affaires d'état, sans en avoir reçu une mission particulière.

Mais qu'on se pénètre bien d'une vérité

(1) Non cuivis lectori, auditorive placebo:
Lector, et auditor nec mihi quisque placet.

OWEN. ep. 124. lib. III. ad Car.

incontestable, et je serai de suite exempt de reproches.

Il n'est pas question dans cet ouvrage, d'un projet particulier relatif à quelque gouvernement de l'Europe: il s'agit de la cause générale de toutes les nations.

Je conviens que les affaires politiques d'un seul peuple ne sont de la compétence de personne; mais celles du corps général des états, celles qui peuvent influencer sur la félicité du genre humain, sont et seront à jamais du ressort de tout le monde.

S'il n'appartient pas à un écrivain particulier de prendre, dans ses ouvrages, la tutelle d'une société, il lui sera sans doute permis de se déclarer ouvertement le protecteur de l'humanité souffrante dans les fers affricains, et du commerce accablé par les excursions des Pirates.

Tout ouvrage écrit dans les vrais intérêts du genre humain et tendant à provoquer le bonheur de la société, devient aussitôt un ouvrage d'état.

Quand on aime sa patrie, et je dis plus, les hommes, on est comptable à son siècle des plus faibles idées qui peuvent tendre au bonheur de ses semblables et à la félicité publique.

L'amour de la patrie et des hommes n'est pas une vertu idéale; cet amour a produit toujours de grandes choses, en élevant des hommes véritablement sublimes au-dessus de l'humanité et en leur inspirant les plus nobles et les plus fameuses entreprises. Le bien de la société est le nôtre: nous ne pouvons nous isoler ni nous séparer d'elle. Aimez votre patrie comme votre mère, disait un grand Philosophe, consacrez-lui vos talens: en vous rendant utile, vous vous acquittez envers elle de tout ce qu'elle a droit d'exiger de vous. Tout homme en pensant ainsi, et en agissant en conséquence, travaille pour le bien public.

Les hommes et les nations ont été créés, dit Cicéron (1), non pour s'entre-détruire,

(1) Ut ipsi inter se, alius alii prodesse possint..... mutatione officiorum..... tum artibus, tum opera, tum

mais bien pour se secourir , pour s'aider mutuellement.

J'ai acquis d'ailleurs depuis long-tems l'habitude d'exposer mes idées en prouvant mes sentimens non équivoques dirigés vers le bien général : il me suffit que mes idées excitent la sensibilité des Potentats, c'est la seule récompense que j'ambitionne.

Je me flatte d'être l'ami des hommes, et en cette qualité, je ne puis qu'appeler l'exécration générale sur des barbares qui sont le fléau de l'humanité.

Ma mission particulière ! Je la tiens de la nature, qui m'a fait naître homme; et qui en m'inspirant l'amour de la société, m'a donné en même-tems le degré d'intelligence nécessaire pour connoître ses intérêts, pour démêler ses besoins, pour apprécier ses avantages.

C'est ce même amour qui m'élève au-dessus de toute crainte personnelle. Je redouterai

facultatibus devincire hominum inter homines societate. Cicero de officiis, lib. 1.

bien plus de laisser échapper une occasion si belle de mettre sous les yeux de mes contemporains l'horrible tableau de l'esclavage barbaresque.

Ce serait une idée digne du commencement du dix-neuvième siècle à jamais memorable par les événemens extraordinaires qu'il a produits, et de l'esprit qui guide la pensée des Puissances Maritimes, que d'éloigner pour toujours les Pirates barbaresques de la Méditerranée (1).

Tel est l'objet de mon ouvrage, dans lequel j'ai essayé de tout rapporter à l'unique but que doit se proposer tout écrivain politique, celui d'élever l'esprit des peuples, de

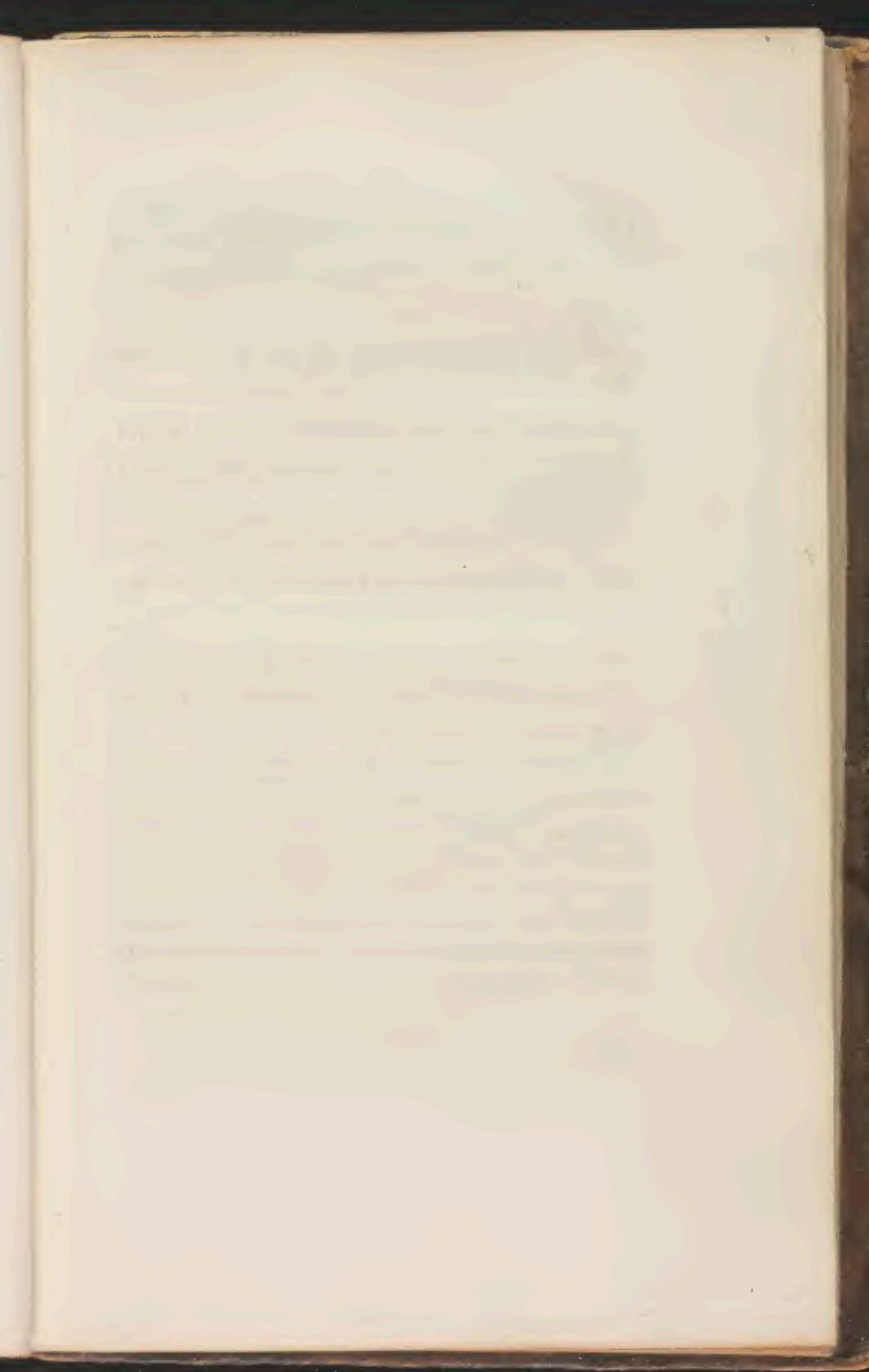
(1) *Ab batter mura ,
Eserciti fugar , scuoter gl'Imperi
Fra turbini di guerra ,
E' il piacer che gli Eroi provano in terra.
Ma solleva gli oppressi ,
Render felici i regni ,
Coronar la virtù , togliere a lei
Quel che l'adombra ingiurioso velo ,
E' il piacer che gli Dei provano in cielo.*

l'encourager, d'attacher les hommes aux principes du gouvernement, à la gloire des Princes, au bonheur des États.

Ce qui s'est passé sur la terre avant nous doit nous instruire; ce que nous voyons aujourd'hui doit hâter l'exécution d'un projet, dont les résultats sont tous calculés pour la réussite (1).

Les changemens qui ont renouvelé, dans nos derniers tems, la face de l'Europe, doivent amener des résultats également honorables et heureux pour toutes les nations, si la bonne foi et la loyauté président à l'exécution de cette entreprise.

(1) Il n'y a pas de meilleur moyen de se faire une idée juste et exacte des choses qui arrivent dans le monde, que d'en juger par comparaison, de choisir dans l'histoire des exemples, d'en faire le parallèle avec les faits qui arrivent de nos jours, et d'en remarquer les rapports et la ressemblance. Rien de plus digne de la raison humaine, de plus instructif et de plus capable d'augmenter nos lumières. FRÉDÉRIC LE GRAND, dans ses *Mémoires historiques* ec. p. 22.







RECHERCHES

Pour servir à l'Histoire de la Piraterie,
avec un Précis des moyens propres à
l'extirpation des Pirates Barbaresques.

§. I.^{er}

Origine de la Piraterie.

La loi du plus fort, le droit de la guerre injurieux à la nature, l'ambition, la soif des richesses, l'amour de la domination et de la mollesse, la perversité des hommes enfin (1) introduisirent la Piraterie qui, à la honte de l'humanité a été pratiquée par presque tous les peuples du monde. On ne saurait jeter les yeux sur l'histoire de tous les tems sans découvrir les horreurs de cet infâme métier, exercé

(1) Egestate et improbitate coactus Piraticam ipse fecisset.
Cic. in orat. post red. in sen. n. 5.

avec plus ou moins de violence sur tout le monde, suivant les tems, les lieux et les nations.

Cette horrible frénésie était connue dans les siècles les plus reculés : elle s'est perpétuée d'âge en âge. Toujours l'homme, même sans être pressé par l'aiguillon indomptable de la faim, a cherché à dévorer ses semblables (1). Aussi la piraterie a été pour plusieurs peuples de l'Univers, la première révélation de l'instinct de leur avidité ; et pour beaucoup d'autres, le véritable apprentissage de la navigation et du commerce; elle devint en conséquence d'un usage universel.

Le P. Vanière dans son *Lexicon* au mot *Pirata*, croit que c'est ainsi que s'appellait le premier qui a exercé la piraterie, d'où ceux qui l'ont imité ont pris son nom (2).

En suivant l'opinion du commentateur de Sophocle, dans son *Ajace*, il paraît que le mot *Pirate* vient de *Pir*, parole grecque qui signifie Feu, soit parceque les pirates portaient dans les premiers tems du feu ardent sur la poupe de leurs navires pour épouventer ceux qu'ils attaquaient, soit parcequ'ils brûlaient toujours les barques ou les endroits qu'ils pillaient (3).

(1) Homo homini lupus. Plaut. in *Asinar.*

(2) *Pirata nomen latronis, qui primus mare infestavit, a quo ceteri prædatores piratæ dicti sunt.*

(3) *Piratæ sunt prædones marini, ob incendio navium, vel insularum quas capiebant dicti. Papias, in gloss. antiq. MS. Scholiast. Sophoclis.*

Ducange, dans son glossaire sur ce mot, a énoncé la même opinion (1).

Cet infâme métier fut exercé par les peuples les plus renommés dans l'histoire, aussi bien que par des hommes proscrits et sans avou. En examinant les commencemens des peuples soi-disans *Autocthones* (2), nous trouvons par-tout des terres incultes, des forêts vastes, des déserts immenses, des hommes féroces et cruels, sans autres mœurs que les indications de la nature, sans autres lois que leurs penchans, sans autre société que celle qu'exigent les besoins respectifs. Par-tout on voit également les terrains naturellement fertiles, sans cesse disputés, et sans cesse inondés de barbares qui se poussent et s'écrasent.

Il a fallu bien du tems, pour persuader aux hommes que le droit du premier occupant devait l'emporter sur celui du plus fort. Il a fallu bien du sang versé, pour convaincre ceux qui se trouvaient sous un ciel orageux, dans un pays stérile et rempli de montagnes toujours couvertes de neige, qu'il était juste, et même de leur intérêt, de laisser leurs

(1) *Pirata, larron de mer*, et dicitur a *Pir*, quod est ignis, quia ferunt ignem in manu sua, et sternunt alias naves cum proa, quia est acuta, et ferrum ponitur in principio navis cum quo frangunt alias naves. Ducange V.° *Pirata*.

(2) Un peuple, ignorant quelle était sa première origine, et prenant à la lettre le nom de fils de la terre et d'*Autocthones*, donné par les poètes à ses ancêtres.

semblables paisibles possesseurs de ces campagnes abondantes qu'éclaire le jour le plus pur , et où la nature semble sourire sans cesse , en prodiguant ses dons précieux.

Les Grecs mêmes , ces pères des sciences et des beaux-arts , ne vécurent d'abord que de rapines. N'ayant encore aucune règle de société , ni aucun commerce avec les étrangers , ils se pillaient les uns les autres. Ce métier était même leur seule occupation , leur seule ressource (1).

La Grèce , ayant à l'orient la Propontide et la mer Egée , au midi la mer d'Jonie , coupée au milieu presque entièrement par le golfe de Corinthe , était en outre bordée d'îles peu distantes du continent , et assez près les unes des autres. Ces insulaires s'adonnèrent de très-bonne heure à la navigation : ils allèrent d'abord sur les côtes de la terre-ferme apporter les productions de leurs îles , et les échangeèrent contre celles que leur habitation ne leur fournissait point , du moins en assez grande quantité ; mais de tels échanges étaient peu lucratifs , et ne suffisaient pas toujours à la consommation : le pillage leur parut un moyen plus sûr et plus facile de se procurer leurs besoins. Bientôt ils firent des descentes les uns chez les autres , s'enlevant réciproquement leurs moissons , leur bétail , et emmenant en esclavage les hommes et les fem-

(1) Huet , Hist. du comm. et de la navig. des anciens. Ch. 16.

mes dont il pouvaient se rendre maîtres, pour les aller vendre ailleurs. Effet singulier de l'intérêt aussi inhumain qu'horrible ! Les hommes n'étaient plus respectivement entr'eux, qu'une denrée, qui s'évaluait comparativement à un bœuf, à une mesure de blé, à un morceau de fer. Dès-lors les pirates devinrent aussi communs que les brigands sur terre, et ce crime que la force et le courage d'Hereule avait su détruire, n'avait fait que changer de théâtre en renaissant sur les mers (1).

Si nous en croyons Homère, l'origine de la piraterie est antérieure à la guerre de Troie; et ce poète sublime en donne plusieurs descriptions pathétiques, bien capables à nous faire sentir la cruauté avec laquelle la piraterie était exercée dans ces premiers tems.

(1) Thucydide, au commencement de son premier livre, décrit les mœurs des premiers habitans de la Grèce. Il marque qu'ils exerçaient le brigandage les uns sur les autres; que ceux qui habitaient les côtes de la mer étaient pirates; mais surtout les insulaires, dit-il, étaient adonnés à la piraterie. C'étaient les Cariens et les Phéniciens; car ces peuples s'étaient emparés de plusieurs îles. La preuve en est, continue cet auteur, que dans les guerres dont j'écris l'histoire, les Athéniens ayant ordonné la purification de l'île de Délos, et les sépulchres tout autant qu'il y en avait, ayant été enlevés, il se trouva que plus de la moitié étaient des Cariens et le reste de Phéniciens. On les reconnut à deux marques sensibles: 1.º à la figure des armes qui se trouvèrent sur eux dans les sépulchres; 2.º à la manière dont ils étaient inhumés, et qui se conserve encore parmi eux.

Ces courses étaient souvent faites aux dépens d'une nation qui armait des navires pour faire des descentes sur les côtes, où les pirates enlevaient des troupeaux, surprenaient des villages entiers, massacraient les habitans qui osaient défendre leur liberté, et réduisaient les autres en esclavage (1).

Souvent aussi ces excursions étaient faites en vue de quelques spéculations particulières, et alors ces aventuriers descendant de leurs navires, et s'avancant dans les terres, se cachaient dans les bois et dans les buissons, et tombant sur les bergers et les laboureurs isolés, s'en emparaient de vive force, les traînaient à leurs bords, les conduisaient dans un marché voisin et les vendaient comme esclaves.

C'est à cette seconde espèce de piraterie qu'Ulisse au rapport d'Homère (2), fait allusion dans les questions suivantes qu'il adresse à l'armée.

« La guerre, lui dit-il, mit-elle en cendres la ville
 » habitée par les auteurs vénérables de ta naissance;
 » ou des pirates te surprenant seul près de tes trou-
 » peaux de brebis et de bœufs, et t'entraînant à leur
 » navire, te vendirent-ils dans le palais de Laërte,

(1) *Ad latrocinia conversi sunt, ductu virorum haud vilium, idque tum quæstus sui causa, tum etiam, ut victum quærerent egentioribus. Atque adorti urbes nullis mœnibus munitas, et pagorum more ædificatas, diripiebant, inaximamque vitæ partem ita transigebant. Thucydides, de antiq. Græc. lib. 1.*

(2) *Odissée, lib. XV, traduction de Bitobé.*

» satisfait de t'acquérir, même à grand prix ? »

Une idée plus juste encore de ces enlèvements particuliers se trouve dans le récit suivant de Xénophon (1).

» Les Grecs revenant d'Asie, et inquiétés par les
 » Paphlagoniens, étaient prêts à leur livrer bataille.
 » Pour prévenir leur vengeance, Corylas, gouver-
 » neur de ce pays-là, leur envoya des députés, vêtus
 » magnifiquement et montés sur de superbes che-
 » vaux, avec ordre de leur dire, qu'il était disposé
 » à ne leur faire aucun tort, pourvu qu'ils n'en fissent
 » point à lui-même. On leur donna un festin magni-
 » fique. Aussitôt qu'on eut fait les libations, et qu'on
 » eut chanté le *Pœan*, deux Thraces se levèrent,
 » dansèrent avec leurs armes au son de la flûte, et
 » se livrèrent un combat simulé. Après cela, des
 » Æmanes et des Magnésiens exécutèrent la panto-
 » mime, nommée *Carpœa* (2). Voici de quelle
 » manière cette danse s'exécutait. Un laboureur met
 » ses armes à terre, ensemence son champ ou con-
 » duit sa charrue, se retournant souvent comme un
 » homme qui redoute quelque danger. Un brigand
 » s'avance : le laboureur l'aperçoit, s'empare de ses

(1) Expédition des Grecs dans l'Asie mineure lib. VI.

(2) Cette pantomime Macédonienne représente fort bien les premiers tems de la Grèce, où le laboureur ne cultivait la terre que muni de ses armes, pour se défendre contre les incursions des pirates. Thucid. lib. 1. §. 5.

» armes et se prépare à le bien recevoir. Le com-
 » bat s'engage devant la charrue. Tous ces mouve-
 » mens se font en cadence au son de la flûte. Enfin
 » le ravisseur est victorieux. Il garotte le paysan et
 » le fait traîner par ses bœufs. Xénophon ajoute
 » que souvent le combat est à l'avantage du paysan,
 » qu'il terrasse son agresseur, le lie à ses bœufs, et
 » le fait marcher devant lui. »

Cette danse n'offre-t-elle pas un tableau fidèle des mœurs de ces tems barbares, dans lesquels nulle propriété n'était respectée ? Les hommes vivaient dans un état perpétuel de guerre, et n'avaient d'autres occupations, d'autres ressources, que de surprendre, que de charger de chaînes leurs semblables, et souvent leurs propres concitoyens. Dans ces tems de barbarie et d'ignorance, les peuples n'avaient point le vrai sentiment du juste et de l'injuste. La force seule décidait du droit. La victoire le consolidait : aussi on réputait comme bonne acquisition, tout ce qu'on était en état de ravir violemment à un autre.

Ces principes donnèrent naissance aux pirateries de l'ancien et de notre âge.

La Piraterie honorable parmi les anciens.

Les violences dont nous venons de parler, qui contrastaient si évidemment avec les vrais principes du droit naturel, furent considérées dans ces tems malheureux comme permises et justes, parce qu'un long usage en avait formé le titre, quoique ce ne fussent que les préjugés du tems et des hommes qui les eussent sanctionnées, en les faisant valoir par la force des armes.

Les dangers auxquels la piraterie exposait ceux qui s'y adonnaient, contribuèrent beaucoup à la rendre honorable, et par conséquent à augmenter le nombre de ses victimes. C'était une espèce de guerre où l'agresseur était souvent vaincu par celui qu'il voulait soumettre.

On s'en fit même une gloire, par les fausses idées que les hommes n'ont jamais cessé de se former de l'audace et de la force (1). On peut ajouter aussi que cette opinion devait être naturelle chez des peuples sans législation, sans police, sans

(1) Latrocinium maris illis temporibus gloriæ habebatur. Justin. histor. lib. 43. c. 3. Non enim ignominiosum habebatur hoc genus, sed gloriæ potius et honori erat. Thucid. de ant. græc. lib. 1. et ibid. Piraticam facere non turpe, sed honestum fuit apud veteres.

culte, dont rien ne bornait les désirs et ne réprimait l'avidité.

Le métier de pirate demandait donc autant de force et de valeur, que d'adresse et de prudence : aussi les exploits auxquels ces expéditions donnaient souvent lieu, les ennoblirent-ils parmi les anciens, au point que la plupart des historiens ne craignaient d'affirmer que de toutes les professions, la piraterie était la plus honorable. On croyait alors qu'il était permis de voler, et de piller les étrangers, sans leur avoir déclaré la guerre. De-là vient, comme l'a remarqué Thucydide, en parlant des anciens, tant grecs que barbares, qu'on demandait à des étrangers, sans les choquer, s'ils étaient brigands ou pirates. (1)

Ce fut la première question que l'on fit, d'après l'Odyssée, à Télémaque et à Mentor, lorsqu'ils abordèrent à Pylos, pour y apprendre des nouvelles d'Ulisse, quoique la navigation et l'échange fussent alors très-connus, comme on peut s'en convaincre par une infinité de traits historiques, et principalement par le grand nombre de navires que les Grecs conduisirent devant Troyes.

(14) Hoc declarant etiam veteres poetae, apud quos illi ultro citroque navigantes, ubique eodem modo interrogantur. numquid sint piratae. Quod neque illi quos interrogant, factum ut se indignum inficiantur, neque, hi qui seire desiderant id ipsis exprobrant. Thucid. de antiq. Graec. lib. 1.

On trouve aussi d'autres exemples de ces faits dans Homère (1); et dans une ancienne loi de Solon, où il est parlé de certaines communautés de gens qui s'associaient pour butiner; ce qui est rapporté dans la loi 4.^{me} du digeste, au titre, *de collegiis et corporibus*. (2).

Justin a remarqué à ce sujet que jusqu'au tems de Tarquin, le métier de pirate avait été fort honorable parmi les Phocéens. (3).

Lorsque César nous décrit les mœurs des anciens Germains, il assure que les brigandages qui se commettaient au-delà des limites de chaque cité n'étaient point chez eux notés d'infamie; au contraire ils les vantaient comme des pratiques honnêtes et utiles, pour exercer la jeunesse et la retirer de l'oisiveté. Il ajoute même que les premiers Seigneurs

(1) Odissée lib. III. vers. 71 et suiv. V. à ce sujet la savante dissertation de Thomasius, intitulée -- *Historia latrocinii gentis in gentem* §. 12.

(2) Sodales sunt qui ejusdem collegii sunt, quam Græci ΕΤΩΡΙΑΙΟΥ vocant. Hic autem potestatem facit lex, pactionem, quam velint sibi ferre dum ne quid ex publica lege corrumpant. Sed hæc lex videtur ex lege Solonis translata esse: nam illuc ita est, etc.

(3) Namque Phocænses, exiguitate ac macie terræ coacti studiosius mare, quam terra exercuere; piscando, mercando plerumque etiam latrocinio maris, quod illis temporibus Tarquinii Regis, gloriæ habebatur. Justinus histor. lib. 43. cap. 3. n. 3.

se fesaient une gloire de se mettre à la tête de ces brigands. (1).

Diodore de Sicile en dit autant des Lusitains, ou auciens peuples du Portugal (2); et Plutarque dans la vie de Marius, nous apprend, que de son tems, les Espaguols en général regardaient encore le métier de pirate comme très-honorable (3).

Ce funeste préjugé malheureusement attaché encore de nos jours aux succès des conquérans, augmenta la passion des entreprises, et encouragea par l'impunité les prétentions les plus injustes. Les vols, les enlèvements, les assassinats, les atrocités les plus révoltantes furent tolérées, applaudies même, parcequ'elles supposaient l'art de surprendre ou de tromper habilement, et ce courage indomptable qui sait affronter tous les dangers, pour immoler de nombreuses victimes et de paisibles citoyens à l'avarice ou à l'amour de la gloire.

Tous les hommes de quelque condition qu'ils fussent étaient marqués du sceau de l'esclavage, dès

(1) Latrocinia nullam habent infamiam, quæ extra fines cuiusque civitatis fiunt; et quæ ea juventutis exercendæ ac desidiæ minuendæ causa fieri prædicant, atque ubi quis ex principibus in concilio dixit, se duem fore qui sequi velint, profiteatur. Cæsar, de bello Gallico lib. VI. c. 23.

Voyez Tacite, de moribus Germanorum cap. 14. n. 6. et cap. 26. n. 2. qui atteste les mêmes faits historiques.

(2) Diod. lib. V. c. 34.

(3) Plutarchus in vita Marii.

l'instant qu'ils tombaient entre les mains d'un pirate. Les peuples de l'Asie et de la Grèce se dévastaient réciproquement. De nombreux navires écumaient sans cesse les mers. Les côtes étaient sans sûreté : l'agriculture, cette fille de la paix, n'existait qu'au milieu du trouble et des allarmes. L'homme né libre ne pouvait se flatter de conserver long-tems son indépendance. Le père tremblait de voir ses enfans arrachés de ses bras, et condamnés à l'esclavage : les enfans craignaient d'être privés des auteurs de leurs jours, au moment où leur appui leur devenait le plus nécessaire. Des villages entiers étaient tout-à-coup dévastés par de subites invasions. Ainsi la piraterie jetait une allarme continuelle dans toutes les contrées baignées par la mer.

Les lois de l'équité et de la justice sont souvent trop faibles pour résister à l'ambition et à l'envie des richesses, lorsqu'elles sont armées de la puissance et soutenues par le courage et par l'impunité.

Malheureusement les hommes orgueilleux et avides ont toujours tâché d'enchaîner l'honneur à l'intérêt : ces deux objets antipathiques de leur culte, pour pouvoir servir également l'un et l'autre à la fois.

Aussi voyous-nous dans l'histoire, que les Souverains mêmes n'eurent pas honte dans ces tems d'exercer la piraterie.

Ménélas dans l'Odissée, ne rougit point de dire à Pisistrate et à Télémaque qui admiraient ses richesses, qu'elles étaient le fruit de ses courses ma-

ritimes (1). Ce fut par cette voie infâme que dans les tems héroïques, plusieurs princes Grecs avaient amassé des trésors considérables. Xénophon entraîné dans le parti de Lacédémone a fait un éloge très-fastidieux de Ménélas, de ce prétendu Héros, qui ne fut jamais dans la réalité qu'un brigand insigne. Toutes ses expéditions en Asie et en Egypte n'eurent, de l'aveu même de son panégyriste, d'autre but que d'amasser de l'argent par le pillage et la piraterie : il rapporta de la Lydie, de la Phrygie et de l'Egypte douze cents-vingt talens, c'est-à-dire près de six millions de livres (2).

Mais l'une des principales causes qui contribuèrent à remplir les mers de la Grèce de ce nombre prodigieux de pirates qui en rendait la navigation dangereuse, fut, sans doute, l'expédition de Sésostris, et celle de ces colonies Égyptiennes ou Phéniciennes qui subjuguèrent et civilisèrent ensuite les peuples Grecs. Ces peuples à-demi sauvages, forcés par la crainte de l'esclavage d'abandonner des contrées fertiles, pour habiter des écueils arides, dûtrent être animés de la haine la plus outrée contre des conquérans, qui, en leur apportant un culte et des lois, voulaient leur donner des fers, et cherchaient tous les moyens de se resaisir des biens qui leur avaient été ravis. Trop faibles d'ailleurs, pour se venger

(1) Homère *Odissée* lib. IV. v. 90.

(2) Plutarque. *Vie d'Agésilas*.

ouvertement, et manquant des moyens qui donnent la supériorité dans les combats, ils durent employer la ruse contre leurs ennemis.

On vit donc les Grecs s'élanter en pirates, des îles inculées qu'ils avaient choisies pour leur retraite, sur les contrées fertiles dont ils avaient été chassés, y enlever les moissons, les troupeaux, les hommes; et réunis en grand nombre dans leurs barques, s'emparer de celles des peuples qui les avaient opprimés.

Considéré sous ce nouveau point de vue, la piraterie était donc une espèce de guerre plus juste de la part de quelques peuples de la Grèce, que celle que les farouches conquérans de l'Égypte, ou les marchands avides de la Phénicie leur avaient déclarée. C'est l'opinion qu'en avaient les Grecs en général dans les siècles écoulés depuis l'établissement des colonies Égyptiennes et Phéniciennes qui les civilisèrent, jusqu'à celui où vivait Homère; et à ce titre les Grecs pouvaient se glorifier d'exercer la piraterie.

Philippe, Roi de Macédoine démêlant toutes les vues et tous les projets des Grecs, voulant s'aggrandir et s'élever sur leurs débris, fit, dès le commencement de son règne, tous ses efforts pour créer une marine, et pour s'assurer une grande prépondérance. Avec ce Prince un traité était un piège dont il fallait se méfier; et un don portait, pour ainsi dire, une déclaration de guerre. Le premier prétexte dont il se servit pour armer, fut celui de chasser les pirates, devenus insolens par une longue suite de larcins heu-

reux et impunis , et d'en nettoyer les mers Égée et Jouiëne. Mais bientôt il exerça lui-même ce métier aussi infâme que lucratif. On le vit donc courir les mers avec ses navires; et il enleva cent soixante-dix bâtimens chargés de riches marchandises dont le butin lui fut d'une grande ressource pour continuer la guerre. Philippe ne manqua pas de flatteurs, qui confondant les succès avec la justice, inventèrent des raisons pour légitimer ses pirateries, et pour lui en faire honneur.

Alwilda, fille d'un Roi des Goths nommé Synardus, ne voulant pas épouser Alf, fils de Sygarus, Roi de Daunemarek, auquel son père l'avait destinée, prit le parti de s'enfuir. Pour ne pas être découverte, elle s'habilla en homme, pour mieux se soustraire aux poursuites de son amant, monta sur un navire, accompagnée de plusieurs filles qui s'étaient signalées dans la guerre par des exploits extraordinaires et au-dessus de leur sexe. Alwilda courut les mers et devint une célèbre pirate (1). Ayant un jour abordé en un lieu où une troupe de pirates pleuraient la mort de leur chef qui venait de périr dans une action, et ceux-ci ravis de la bonne mine de la Princesse qui montrait d'ailleurs beaucoup d'adresse et de courage, la choisirent d'un commun ac-

(1) Atque ex pudica admodum puella ferocem piratam agere cœpit. *Saxo Grammaticus* historia Daniæ lib. VII.

cord pour leur chef. Elle se trouva depuis en plusieurs rencontres, même contre le Prince Alf, dans lesquelles elle montra autant de courage que de conduite. Le Prince Alf, l'ayant rencontrée depuis dans le golfe de Finlande, l'attaqua avec fureur, vint à l'abordage du navire d'Alwilda, qui céda enfin à la force du Prince, et fut faite prisonnière. Le Prince croyant d'avoir fait prisonnier le chef de l'escadre des pirates qu'il avait tant de fois inutilement combattus, fut agréablement surpris, en ôtant le casque à celui qu'il croyait le capitaine des pirates, de reconnaître le beau visage de celle qui avait captivé son cœur, se jeta à ses genoux, et la persuadant enfin d'agréer sa main, la fit changer d'habits, l'épousa sur le même bâtiment, et la conduisit dans ses États pour partager son bonheur et son trône.

Tandis que l'Empire Romain s'écroulait de toutes parts, sous la main des barbares qui l'avaient envahi, une ville nouvelle s'élevait avec somptuosité au milieu des ondes, à l'occident du golfe Adriatique, pour le dominer bientôt souverainement (1). La puis-

(1) Sanazzaro, poëte célèbre, a tracé dans les beaux vers suivans la magnificence de la Souveraineté maritime de Venise :

*Viderat Adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem et toto ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeias quantumvis, Jupiter, arces
Objice, et illa tui mania Martis ait:
Si Tiberim pelago præfers urbem aspice utranque.
Illam homines, hanc posuisse Deos.*

sance maritime de Vénise naequit avec elle, et s'accrut en peu de tems. Après avoir domptés les pirates Istriens et Dalmates, elle osa attaquer les Normands et les Sarrasins qui furent vaincus dans une bataille navale; elle triompha dans la suite des Hongrais et soumit les Narentins, dont les pirateries infestaient le golfe Adriatique. Ces premiers coups d'éclat lui acquirent la grande réputation qu'elle eut depuis dans la marine.

Jouissant de tant d'avantages sur les mers, les Vénitiens sentaient trop qu'ils en étaient les maîtres pour se croire obligés d'être justes à l'égard des nations commerçantes: ils exercèrent sur elles des pirateries et des vexations si révoltantes, qu'Hélian, ambassadeur de France ne craignit pas, dans un discours prononcé devant la Diète Germanique, de les comparer aux monstres marins, aux écueils et aux tempêtes (1). L'on voit par cette harangue remplie

« (1) Ils se disent, s'écria cet ambassadeur, les maîtres
 « et les seigneurs de la mer, bien qu'elle doive être commu-
 « ne à toutes les nations, ou du moins appartenir à Votre
 « Majesté Impériale, au préjudice de tous les autres Prin-
 « ces. Et comme s'ils étaient les maris de Tetis, ou les fem-
 « mes de Neptune, ils ont accoutumé d'épouser la mer tous
 « les ans, en y jetant une bague. Chose inouïe que d'épou-
 « ser les éléments! . . . Il n'y avait que les Vénitiens capa-
 « bles d'une si grande folie et d'une telle arrogance, com-
 « me gens qui ont hérité de l'avidité et de la cruauté de
 « leurs pères. C'est une invention digne de ces baleines in-
 « satiables, de ces infâmes corsaires, de ces impitoyables ey-

d'invectives, à quel point ils s'étaient attirés la haine générale par leurs pirateries sur la mer.

« clopes et polyphèmes, qui assiègent la mer de tous côtés,
« et qui y sont plus à craindre que les monstres marins, les
« bancs, les écueils et les tempêtes. »

§. III.

La Piraterie décréditée et poursuivie par-tout.

La piraterie était née dans ces tems d'ignorance et de barbarie où tous les droits réciproques des hommes et des sociétés étaient méconnus et foulés aux pieds.

Les peuples ne purent donc se civiliser sans en sentir l'atrocité et l'abhorrer. Ceux qui furent éclairés par les lumières de la civilisation qui commençaient à se répandre, eurent bientôt honte de cette habitude barbare, et firent des lois propres à lui fixer des bornes.

C'est depuis lors que la piraterie devint plus rare et moins cruelle; elle fut même décréditée, en perdant la gloire qui lui était attachée: ainsi ce métier jusqu'alors si fameux éprouva un choc qui l'ébranla entièrement et le fit regarder comme un crime atroce contre lequel l'autorité publique ne se relâchait jamais d'agir avec sollicitude et toute la rigueur que méritaient les crimes publics.

La Grèce, dont le partage semble avoir été d'emprunter des autres nations les élémens des connoissances les plus utiles, dût à des étrangers les premières notions de l'art nautique, art dans lequel elle excella par la suite. Les premiers principes lui furent apportés par les colonies qui enseignèrent aux Grecs les moyens de se défendre contre les incursions des

pirates. Elles leur persuadèrent pour cet effet de se réunir en société, de bâtir des villes et de se fortifier (1); aussi se trouvèrent-ils bientôt en état d'habiter les bords de la mer, et de s'adonner entièrement à la navigation. Ce fut alors qu'ils commencèrent à sortir de la barbarie, à former des sociétés, à bâtir des maisons, à nourrir des troupeaux. Les étrangers en leur procurant la connaissance des arts, les forcèrent d'adopter les différens cultes qu'ils apportaient d'Egypte et de Lybie (2).

Malgré ce changement de mœurs qui était le résultat de la civilisation des Grecs, plusieurs d'entr'eux continuèrent à exercer la piraterie: ce qui donna lieu à la loi qui défendait, selon le témoignage de Plutarque, à qui que ce fut, de mettre en mer des barques qui portassent plus de cinq hommes.

Jason seul fut excepté de cette loi générale. On lui donna au contraire la commission expresse de courir les mers à main armée, pour détruire les pi-

(1) Les colonies qui civilisèrent la Grèce sont au nombre de quatre, dont trois conduites par Inachus, par Cécrops et par Danaüs, étaient composées d'Égyptiens; et l'autre ayant Cadmus pour conducteur, venait de Phénicie. L'histoire des premiers habitans de la Grèce ne remonte point au-delà de l'arrivée des colonies orientales; et tout ce qu'on a débité des tems antérieurs, est fabuleux. Fréret, mém. sur la Grèce, art. 2.

(2) Thucydide lib. II. Fréret loc. cit.

rates et les brigands qui infestaient les côtes (1).

Jason prévoyant tous les dangers de l'expédition qu'il méditait, fit construire au pied du mont Pélion dans la Thessalie, un navire qui par sa grandeur et son appareil surpassait tous ceux qu'on avait vu jusqu'alors. Ce fut le premier vaisseau de guerre qui sortit des ports de la Grèce et qui attira les regards de toute la nation (2).

Le bruit de cet armement s'étant répandu, tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la nation s'empressa d'y avoir part, et s'embarqua sous la conduite de ce Héros, vers l'an 1255 avant J. C. (3).

Minos second, qui tira une vengeance si sanglante des Athéniens pour le meurtre de son fils Androgée, passait dans l'antiquité pour le premier des Souverains qui commencèrent à donner la chasse aux pirates, par le moyen d'une armée navale qu'il équipa, et lui donna la supériorité dont il jouit dans la mer de Crète et les îles adjacentes (4). Minos s'empara

(1) Elidemus ap. Plutarch. p. 8.

(2) Primum juxta Pelium navem ædificavit magnitudine atque apparatu longe majori quam quæ ad eam diem fieri consueverant. Erat enim antea parvarum navicularum usus. Diod. lib. IV. cap. 3.

(3) Ad hujus vero eximiam magnitudinem, stupentibus omnibus, diffusa per Græciam ejus rei fama, multos egregios adolescentes, ultro ad certamen, et ejus belli communionem allexit. Diod. l. c.

(4) Thucid. lib. 1. p. 4. Hérod. lib. III. Minos régnait

bientôt des îles Cyclades, et en chassa les Cariens qui exerçaient la piraterie: il y envoya des colonies, à la tête desquelles il y mit ses propres enfans; il délivra cette mer des brigands, qui par de longues et fréquentes courses devastaient les habitations, et mettaient ces peuples dans l'impuissance de payer les tributs qu'il leur avait imposés. Ce Prince eût été trop grand s'il se fut contenté de purger les mers des pirates, de donner des lois sages, et laissant aux insulaires leur liberté, de ne se réserver d'autre puissance que celle de défendre les opprimés. Minos détruisit les pirates et fit des Rois. Ce fut pourtant beaucoup pour la Grèce. Si quelques peuples cessèrent d'être libres, ils furent du moins plus tranquilles.

Amasis, Roi d'Égypte, d'après Hérodote (1), avait voulu prévenir tout brigandage sur mer, en publiant ou en remettant en vigueur une loi qui enjoignait sous peine de mort, à tous ses sujets, de faire connaître aux magistrats des lieux à quelle profession ils gagnaient leur vie; mais cette loi fut inutile. Le nombre des prévaricateurs se trouvant toujours si grand, que selon Diodore de Sicile (2), Amasis reconnut lui-même que l'inclination et l'habitude d'une nation

à Crète, lorsque Egée père de Thésée régnait à Athènes. C'est la 288.^e année de l'ère Attique, suivant les marbres d'Arondel; 1229 ans, ou à-peu-près avant J. C.

(1) Hérodote. lib. II p. 177.

(2) Diod. Sicul. lib. 1. p. 20.

entière ne céderaient jamais aux ordonnances d'un Prince.

Il paraît cependant, que du tems des Argonautes, on prit des mesures plus efficaces encore pour réprimer la piraterie et la poursuivre à outrance.

Suivant quelques auteurs anciens, le voyage des Argonautes avait pour but de retirer de la Colchide la *Toison d'or*, et suivant d'autres, de piller les trésors que Phryxus y avait amassés. Eustathe paraît être celui qui a donné l'idée la plus juste et la plus exacte de cet événement. Il dit l'avoir tirée d'un ancien historien appelé Chorax (1).

Le voyage des Argonautes, selon cet auteur était, tout à la fois, une expédition militaire et commerciale. L'objet qu'ils se proposaient, était de chasser les pirates du Pont-Euxin, d'en faire le commerce, et de se l'assurer en même tems par quelque établissement. Il fallait pour y réussir une flotte et des troupes. Aussi l'armement des Argonautes était-il composé de plusieurs navires, et ils laissèrent des colonies dans la Colchide (2). On en trouve la preuve dans

(1) Ad Dionis. Perieget. v. 689.

(2) Jason etiam Regno pulsum restituit.... Magna deinde bella cum finitimis gessit, captasque civitates partim Regno soceri, ad abolendam superioris militiæ injuriam..... adjunxit, partim populis quos secum adduxerat, assignavit..... Populis quibusdam Trudium et Amphistratum..... duces assignavit. Trogus lib. 42.

Homère et dans plusieurs autres écrivains (1). Néanmoins la plupart des poètes n'ont parlé que du navire *Argos*, parcequ'étant l'amiral de cette flotte, ce navire portait les Princes qui participèrent à ce voyage. Les autres objets de cette entreprise n'intéressèrent pas également la poésie et les muses.

Tout était merveilleux dans cette expédition des Argonautes, parceque tout y était pour eux inconnu, inusité et effrayant. La nouveauté du projet, la constante intrépidité dans l'exécution, ses dangers, qui n'avaient pas besoin de fables ni d'exagérations (2),

(1) Homère *Illiade*, lib. V., vers. 641. Plin. lib. VI c. 5. P. Mela lib. 1. Eustath. loc. cit.

(2) On a dit que l'Euxin, dans les premiers tems n'était pas navigable, tant par l'extrême rigueur du froid qu'à cause de la férocité des peuples habitans ses bords, qui égorgeaient les étrangers et buvaient dans leurs crânes. Il est du moins certain qu'étant alors regardée comme un second Océan, séparé de la mer intérieure (qui lui fit donner le nom de *Pontus*, comme si l'on eut voulu, par une telle expression, désigner la mer par excellence); ceux qui s'hasardaient d'y naviguer, n'étaient pas regardés comme moins hardis, ni comme moins aventurés, que ceux qui osaient faire voile au-delà des colonnes d'Hereule. De plus elle était infestée par les Tyrrhéniens, espèce de pirates vagabonds, d'origine Asiatique, selon Myrtil de Lesbos: en effet ceux-ci défendirent l'entrée de l'Euxin contre les Argonautes par un sanglant combat qu'ils leur livrèrent dans la Propontide, comme le raconte Posis, au troisième livre de l'Amazonide. On prétend que toutes ces raisons portèrent les Grecs à donner à cette mer le nom d'AXENOS.

dont au retour on en chargea le récit ; les établissemens qu'on y fit alors, les colonies qui marchèrent peu après sur les mêmes traces, tout contribuait à donner à cette course un air de célébrité qui, d'un événement assez commun, si ce n'était les circonstances du tems et du lieu, en a fait une des plus mémorables époques de l'antiquité. Si le narré des anciens se trouve chargé de faits supposés, de merveilles impossibles, et même de grossières erreurs géographiques, les circonstances fabuleuses dont on s'est avisé d'embellir ce voyage, ne doit pas faire rejeter ce qu'il eut de réel et d'effectif. Une des meilleures preuves de la vérité du fait, est l'ardeur que les cités Grecques, soit de l'Europe, soit de l'Jonie, montrèrent à suivre l'exemple des Argonautes, aussitôt que Jason eut fait l'ouverture du commerce, en nettoyant cette mer des pirates qui l'infestaient, en exterminant les brigands de la côte qui s'opposaient au passage des navires : dès-lors elles se mirent à fréquenter l'Euxin et y allèrent ensuite fonder un grand nombre de villes (1).

Dictus ab antiquis Axenus ille fuit. Ovid. trist.

Cette origine du nom de l'Euxin est une fable grecque, ainsi que ce que l'on dit, qu'Hercule l'avait nommée de la sorte, lorsqu'il la traversa par ordre d'Euristée pour aller sur le Thermodon enlever le baudrier de l'amazone Hypolite. *Périphe de l'Euxin par Salluste* trad. par M. le Présid Des Brosses 1.^{ère} partie.

(1) Des Brosses loc. cit. Ammian. Marcell. lib. XXII. 8,

On connaît assez la sage institution d'Athènes, qui vers ces tems avait créé la milice des adolescents, lesquels n'étant pas encore assez robustes pour servir dans les armées de la République, avaient cependant assez de force et d'intrépidité pour éloigner les pirates qui infestaient ses côtes.

L'orateur Eschine, dit qu'il avait servi pendant deux ans dans cette milice intérieure, où les Athéniens faisaient leurs premières armes. La République retira des avantages infinis de cette école militaire (1) qu'on y regardait comme le fléau des pirates, qui ont depuis désolé les rivages de l'Attique, et saecagé toutes les bourgades maritimes, depuis *Eleusis* jusqu'à *Sunium*, et de cet endroit jusqu'à *Rhamnus*, où l'on ne découvre aujourd'hui qu'une longue trace de ruines dispersées sur une lisière de plus de trente lieues de côtes, tandis que dans l'intérieur des terres, un essaim de Caloyers ou de moines Grecs a envahi les cantons les plus fertiles en vignes et en oliviers: tout leur appartient aux environs du mont *Himette*, et autour du mont *Pentélique*, où l'on trouve les plus grands de leurs monastères; mais personne n'y sait plus lire ni écrire (2).

(1) Les Athéniens entraient dans la milice des adolescents, autrement dits des *Déripoles*, à l'âge de 18 ans, et en sortaient à 20.

(2) Chandler, Voyage de la Grèce.

§. IV.

Les lois des peuples civilisés ont infligé des peines sévères contre les pirates, et les ont poursuivis comme ennemis du genre humain.

Le pirate étant celui qui court les mers, sans commission, et sans être autorisé par aucune puissance légitime, dans le seul dessein de saisir et s'approprier par la force tous les navires qu'il rencontre en mer, on a en conséquence assimilé par tout la piraterie à l'assassinat (1). Toute la différence qu'il y a entre ces deux crimes, c'est que la mer est le théâtre du premier, et la terre du second (2). La piraterie est donc un vrai brigandage qui infeste les mers et trouble la navigation; elle a en conséquence mérité l'animadversion des lois et la haine des peuples.

(1) Hostes hii sunt, qui nobis, aut quibus nos, publice bellum decernimus, cœteri latrones aut prædones sunt. Lex 118 ff. de verb. signif. Nam proprie pirata ille dicitur, qui sine *patentibus* alicujus Principis, ex propria tantum et privata auctoritate, per mare discurret, deprædandi causa. *Cassaregis* de comm. disc. 64 n. 4. V. *Hubner*, de la saisie des bâtim. neutres t. 1. p. 2. §. 6. *Ausald.* de comm. et merc. disc. 14. n. 23.

(2) Inter piratam et latronem nulla alia est differentia, nisi quia pirata deprædator est in mari. *Loccenius* de jure mar. lib. II. c. 3. §. 1. *Santerna* de assicurat. p. 4. n. 50.

Alexandre le grand demandait à *Dionides*, fameux pirate qu'on avait amené prisonnier devant lui : *De quel droit il courait les mers? De quel droit, lui répondit-il, avec l'audace d'un brigand, ravages-tu la terre? Peut-être me traite-t-on de pirate, parceque je n'ai qu'une petite barque, et toi qui commande à une grande armée, tu passe pour un conquérant* (1).

Alexandre était un Souverain légitime qui faisait la guerre à la tête de sa nation contre d'autres nations entières également légitimes, et suivant les règles; au lieu que le pirate dont il s'agit, n'était revêtu d'aucun droit, ni d'aucune autorité publique. Le premier se battait pour assujettir des peuples contre lesquels il avait des griefs à venger, tandis que le second n'arrêtait les navires de toutes les nations que pour les piller.

Les pirates étant ainsi les ennemis du genre humain (2), e'est à juste titre que la piraterie est

(1) Cum quidam archipirata adductus esset ad Alexandrum, Rex eum interrogavit, cur mare infestaret? Cui ille cur tu, o Rex, orbem terrarum? Sed quia ego parva navi facio, pirata vocor; tu vero quia magnis classibus, diceris Imperator! *Stracca*, de assecurat. glossa 20. n. 5. CICÉRON avait plus élégamment rapporté ce fait historique, de *Repub.* lib. III. Nam quum quæreretur ex eo quo scelere compulsus mare haberet infectum uno myo..... eodem inquit quo tu orbem terræ.

(2) Pirata non est Perduellium numero definitus, sed communis hostis omnium. Cicero de officiis, lib. 1. c. 29.

regardée comme un crime qui s'oppose aux lois universelles de la société, et contre lequel on y a justement par-tout appliqué la peine de mort.

On a souvent confondu mal-adroitement, le nom de pirate avec celui de corsaire; peut-être parceque le désir de faire des prises est le motif des courses sur mer de l'un et de l'autre; mais il existe dans le fond une si grande différence entr'eux, qu'il n'y a pas de raison plausible de les confondre ensemble. Nous venons de voir quel est le métier de pirate. Le corsaire au contraire, ou son armateur, est celui qui étant simple particulier, arme à ses frais un ou plusieurs navires pour les envoyer en course contre les seuls ennemis déclarés de l'état, après en avoir obtenu de son gouvernement une permission spéciale et authentique, que l'on appelle généralement *Lettres de Marque* (1). La course n'est donc point un acte privé, par lequel un particulier d'un état s'associe de son propre mouvement et à son seul gré, aux entreprises dirigées contre l'ennemi de sa patrie. Le gouvernement étant seul investi du droit de faire la guerre et de poursuivre les hostilités, peut seul ordonner et guider l'emploi de tout ce qui fait partie des

(1) L'usage d'accorder aux particuliers des lettres de marque, pour courir sur l'ennemi de l'État est très-ancien. On trouve ces diplomes dès le XII siècle; et Ducange V.^o *Marcha*, rapporte un diplôme daté de 1152. Voyez mon ouvrage, Droit maritime de l'Europe tom. II. p. 445.

moyens de guerre; et, à ce titre, c'est lui qui donne à l'armateur l'autorisation expresse, dont il a besoin, pour chercher, à combattre et capturer les navires ennemis.

Telle est à ce sujet la législation universelle (1); ainsi celui qui veut armer en course, doit se munir aujourd'hui de lettres de marque, ou de commission d'une Puissance belligerante, faute de quoi il peut être traité et puni comme pirate, tant par ceux contre lesquels il commet des violences, que même par son propre gouvernement. C'est dès-lors que les lettres de marque devinrent le caractère distinctif et formèrent la différence essentielle entre le corsaire et le pirate (2).

Le célèbre Galliani dans son ouvrage intitulé, *Dei doveri de' Principi Neutrali ec.* commence par définir ch. 9. §. 8, le mot pirate dans le même sens que nous l'avons fait ci-dessus: il remonte ensuite dans le §. 2. du ch. 10, jusqu'à l'origine des corsaires, des pirates et de leurs brigandages, comme il les appelle; et développant avec beaucoup d'érudition l'origine de cet usage qu'il suit de siècle en

(1) Ordon. de France, de 1400, 1681, et 1788; d'Espagne, de 1622, 1718 et 1779; d'Hollande, de 1489; de Danemarck, de 1710 et 1711; de Suède, de 1715 et 1741, et le Règlement de la Grande Bretagne. 9. Edw. IV, 28, Henri VIII. c. 12. 13. 15. W. III. c. VII.

(2) Voyez mon Droit maritime de l'Europe loc. cit. p. 448 et suiv.

siècle jusqu' à nos jours (1), il finit par déclamer avec le célèbre Mably, dont il s'appuye, contre les armateurs et les corsaires légitimes, qu'il appelle coutume barbare, chez des nations civilisées (2). Il prétend encore qu'elle est contraire à l'humanité, au bien public, et à la saine politique des états, parce que, ajoute-t-il, tel qui pourrait servir utilement la gloire et les intérêts de sa patrie, et en soutenir les droits avec honneur, aime mieux s'unir aux pirates, et dévaster avec eux le commerce, que de consacrer ses services à son souverain.

Il est clair, que ces illustres écrivains ont confondu le métier abominable de pirate avec celui de corsaire, malgré la différence sensible qu'il y a de l'un à l'autre, comme nous l'avons prouvé ci-dessus, et l'autorité des lois et de la doctrine universelle qui les distinguent absolument. Nous respecterons leurs sentimens; nous l'adopterions même, si nous parlions en philosophes; mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître; que dans l'état actuel des affaires publiques de l'Europe, autant le métier de pirate est infâme et digne de plus sévères châtimens, autant est regardée au-

(1) M. Martens a mieux développé l'histoire des armateurs dans le chap. 1.^{er} de son excellent *Essai* sur les prises maritimes.

(2) Cette déclamation n'était pas nouvelle. Le fameux Liugnet s'était déjà élevé très-amèrement contre cet usage, dans ses *Annales politiques* tome V. p. 518, et tome VI. p. 104 et suiv.

jourd'hui comme honorable la profession d'armateur ou corsaire, parcequ'elle est permise et avouée par l'autorité publique. Pourquoi Mably veut-il que l'usage de la course soit interdit aux nations belligéran-tes? Les raisons qu'il en donne sont fort affaiblies et même détruites par l'aveu que l'évidence des choses l'a forcé de faire peu après, dans les termes suivans :

» Si je prouvais, qu'il est de l'intérêt de l'Angleterre
 » de proscrire l'usage des pirateries (c'est-à-dire de
 » la course, comme il aurait du s'exprimer), je crain-
 » drais qu'on n'en conclût, que la France doit les
 » maintenir. » (1)

Les hostilités s'exercent de nation à nation; la course par des armateurs avoués fait partie des hostilités, et entre dans la classe des droits de la guerre que le belligérant peut exercer, et qu'il délègue à des particuliers, aux conditions et suivant les règles prescrites; mais la piraterie est un vrai brigandage, qui infeste furtivement la navigation.

(1) Mably, Droit public de l'Europe, tom. II. p. 417.

§. V.

*Les pirates ne peuvent acquérir et posséder
légitimement leurs prises.*

Les pirates n'ayant pas le droit de faire des conquêtes dans leurs excursions, ils ne peuvent conséquemment acquérir et posséder légitimement leurs prises, parceque le droit des gens ne les autorise pas à en dépouiller le vrai propriétaire, qui conserve toujours le droit de les réclamer par-tout où elles se trouvent. Ainsi, suivant les principes du droit commun et naturel, en quelque tems et par qui que ce soit, que les prises faites par un pirate aient été recouvrées, elles doivent retourner à leurs anciens propriétaires, qui n'ont rien perdu de leurs droits par cette injuste usurpation (1).

C'est d'après ces considérations de justice et d'équité qu'on remarque un traité de paix et de commerce stipulé l'an 1265 de notre ère, entre l'ancienne

(1) Et quæ piratæ et latrones nobis eripuerunt non opus habent postliminio, ut Ulpianus et Javolenus responderunt; quia jus gentium illis non concessit ut jus domini mutare possint.... itaque res ab illis captæ ubicumque reperiantur, vindicari possunt. L. 4. §. 7. ff. de usurpat. LL. 24 et 27. ff. de capt. et postlim. rev. Grot. de j. b. ac pacis lib. III. c. 9. §. 16. Loccenius de jure marit. lib. II. c. 3. n. 4.

République de Pisc et Elmir de Monin, Roi de Tunis, dont l'article XXX, conforme aux principes que nous avons établi, est de la teneur suivante :

» Et que les Pisans ne doivent acheter aucune marchandise, ni aucuns esclaves qui auraient été pris ou enlevés par des corsaires aux Sarrasins d'Afrique et de Buggea ; et dans le cas qu'ils le fissent, il sera permis de les leur enlever, pour les ramener sur nos terres, sans être tenu à aucune indemnité (1). »

Les mêmes principes sont sanctionnés par l'article XXVI de la convention entre la France et les États-Unis de l'Amérique de l'an 1800, stipulé en ces termes :

» Il est de plus convenu, qu'aucune des deux parties contractantes, non seulement ne recevra point des pirates dans ses ports, rades ou villes, et ne permettra pas qu'aucuns de ses habitans les reçoivent, protègent, accueillent ou recèlent en aucune manière ; mais encore livrera à un juste châtement ceux de ses habitans qui seraient coupables de pareils faits ou délits. Les vaisseaux de ces pirates, ainsi que les effets et marchandises par eux pris et amenés dans les ports de l'une ou de l'autre nation, seront saisis par-tout où ils seront découverts, et restitués à leurs propriétaires, agens ou facteurs

(1) Tronci, *Annali di Pisa* ad ann. 1264. D'Albergo. *Diplomat. Pisana*, p. 217.

» dûment autorisés par eux , après toute-fois qu'ils
 » auront prouvé, devant les juges compétens le droit
 » de propriété.

» Que si lesdits effets avaient passé par vente en
 » d'autres mains , et que les acquéreurs fussent ou
 » pussent être instruits, ou soupçonner que lesdits
 » effets avaient été enlevés par des pirates, ils seront
 » également restitués. »

Quelques écrivains ont cru devoir s'écarter de la rigueur de ces maximes, dans la vue, comme ils disent, du bien public, et pour encourager les peuples à poursuivre les pirates, et arracher de leurs mains les prises qu'ils pourraient avoir faites, et contre lesquelles la justice ne cesse de réclamer. Ils ont donc avancé, qu'on pouvait posséder légitimement les prises enlevées aux pirates, quoique ceux-ci ne fussent que des détenteurs injustes et illégaux (1). Ils fondent leur opinion, sur ce que le bien public doit l'emporter sur celui des particuliers, et sur la difficulté du recouvrement de la part du premier propriétaire. D'ailleurs, ajoutent-ils, la disposition du droit commun, et la pratique de la plupart des nations sont d'adopter, même relativement aux prises faites par

(1) C'est l'opinion de Grotius, de jure belli ac pacis lib. III., cap. 9. §. 17, adoptée par Casaregis dans son Discours 24 n. 6. Elle a pour objet, dit-il, de rendre les Chrétiens plus ardents à courir sur les pirates. V. D'Habreu, de las presas part. II., cap. 6. §. 4. et 6.

les pirates, les règles qui sont généralement en usage, pour établir les droits des propriétaires, lorsqu'il est question d'une recousse faite sur un ennemi, dans le cours de vingt-quatre heures. D'où il faut conclure, ou que les reprises faites sur les pirates n'appartiennent jamais au capteur, ou que si elles doivent lui être adjugées, la vente solennelle et la révolution des vingt-quatre heures n'y doivent entrer pour rien.

L'ordonnance de la marine de France de 1681, renouvelée à ce sujet par une autre ordonnance du Roi, du 5 septembre 1718, nous paraît la plus régulière sur ce point, si elle n'est pas la plus conforme à l'opinion des auteurs précités. Elle est d'ailleurs plus honorable à la nation, puisque sa disposition suppose dans les Français une générosité à courir sur les pirates, excitée moins par l'intérêt et l'attrait du gain, que par l'amour de la gloire et le bien public. Aussi est-elle conçue à l'article X, titre *des Prises*, dans les termes suivans :

» Les navires et effets de nos sujets ou alliés re-
 » pris sur les pirates, et réclamés dans l'an et jour
 » de la déclaration qui en aura été faite à l'amirau-
 » té, seront rendus aux propriétaires, en payant le
 » tiers de la valeur du vaisseau et des marchan-
 » dises, pour frais de recousse (1). »

(1) Cette disposition est conforme aux principes du droit commun et à l'équité qui établissent, que la prise injustement

D'après cette disposition aussi sage que généreuse, il importe peu que les marchandises ou effets volés aient été vendus avec solennité, ou que la reprise sur les pirates ait été faite avant ou après les vingt-quatre heures, la réclamation n'en est pas moins ouverte en France en faveur du véritable propriétaire, et cela durant tout l'an et jour qui suivra la déclaration qui en aurait été faite. Ainsi après l'an et jour il y aura dans cette partie *fin de non recevoir* absolue à défaut de réclamation de la part de l'ancien propriétaire.

La sagesse et l'équité des principes de l'ordonnance de France, se reproduisirent dans l'édit du Roi de Sardaigne du 15 juillet 1750, qui a consacré les mêmes dispositions aux articles 63 et 64. Ils se trouvent encore établis dans les ordonnances d'Espagne de 1722, 1728, et 1779; dans celle de Hollande pour l'ammirauté de 1489; dans celles de Dannemarek, de 1710 et 1711; dans celles de Suède, de 1715 et 1741; et enfin dans le Règlement de la Grande Bretagne de 9. Edw. IV. 28. Henri VIII. e. 12. 13. 15. W. III. e. 7.

faite par un pirate, soit rendue à son ancien propriétaire, moyennant une rétribution pour les frais indispensables du recouvrement. -- *Ei tamen qui suo sumptu possessionem rei alienæ adeptus est, tantum ex naturali æquitate est repetendum, quantum dominus ipse ad rem recuperandam libenter impensiturus erat. Loccenius, de jure maritimo lib. II. cap. 3. §. 7.*

§. VI.

Chaque Peuple a le droit de faire la guerre aux Pirates sans déclaration préalable.

Les pirates ne forment pas un corps de nation, ils n'ont aucun droit d'armer ni de faire la guerre, ils ne peuvent être considérés que comme assassins publics, à cause des rapines qu'ils commettent indistinctement sur tous les navires qu'ils rencontrent en mer; chaque peuple a donc le droit de les poursuivre et de les exterminer, sans qu'il soit besoin de leur faire une déclaration préalable de guerre (1). Aussi chaque gouvernement peut les punir comme il punit des brigands arrêtés sur son territoire, sans avoir égard à leur qualité d'étrangers (2). C'est sur ces principes que les Rhodiens poursuivaient avec ardeur les pirates qui infestaient les côtes, afin d'assurer la navigation des mers de la Grèce et des autres nations voisines (3).

(1) Piratæ communes humani generis hostes sunt, quos id circo omnibus nationibus persequi incumbit. Bacon, de Bello sacro pag. 346.

(2) Unde laudandus est mos eorum populorum, apud quos navigaturi instruuntur mandatis a publica potestate ad persequendos piratas, si quos in mari repererint. Grotius de jure belli ac pacis lib. II. cap. 20. §. 14. n. 8.

(3) Diodor. Sicul. lib. XX. L'Ordre des Chevaliers de

Dès lors imitant les Rhodiens, la plupart des Grecs se livrèrent à la navigation et au commerce, qui leur procura bientôt des armateurs et des navires; mais ce n'était plus pour se promener sur les mers en vagabonds ou brigands. La piraterie une fois détruite, ils tentèrent des entreprises; le travail fit naître l'espoir et la confiance, qui, à l'aide d'une marine formidable, procura en peu de tems à la Grèce les richesses et les arts de l'Égypte et de l'Asie.

Ptolomée Philadelphie, Roi d'Égypte, qui mettait toute son ambition sur tout ce qui pouvait favoriser les progrès du commerce et de la navigation de ses États, entretenit dès le commencement de son règne, deux flottes nombreuses; l'une dans la mer rouge, l'autre dans la Méditerranée, pour contenir les pirates, et mettre le commerce maritime à l'abri de leurs surprises.

Les Romains eurent long-tems une opinion et des lois peu favorables aux progrès du commerce et de la navigation. Le trafic, selon eux, dégradait un Sénateur. Les affranchis et les esclaves pouvaient seuls se livrer à cette occupation utile, dédaignée par l'orgueil des patriciens; comme si l'art d'enrichir son pays, de verser dans son sein les productions étrangères, pouvait mériter le mépris et l'infamie (1).

Malte qui a été institué pour le même objet, s'est toujours distingué dans la poursuite des pirates Barbaresques dans la Méditerranée. Nous aurons occasion d'en parler ailleurs.

(1) Cicéron croyait cependant que les négocians en gros

Cette opinion non moins bizarre qu'impolitique, n'empêchait pas cependant que les Romains, à l'exemple des Egyptiens, n'adorassent *Isis* comme Déesse protectrice de la navigation. Ils célébraient également avec pompe et la fête de son vaisseau et celle de la naissance du commerce maritime, quand le retour du printems avait ramené l'époque de cette double solennité (1). A ces exemples de la vénération générale, il faut joindre les hommages particuliers que rendaient à la navigation plusieurs personnages illustres de la République.

Les guerres Puniquees qui étendirent les conquêtes des Romains et portèrent leurs armes victorieuses dans la Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie, mirent les habitans de Rome dans la nécessité de s'adonner plus particulièrement à la marine qui, jusque là, n'avait été régie par aucune loi commune. Elle commença dès lors à s'occuper de l'art nautique, et fut par des grandes récompenses encourager les talens.

Rome paraît depuis cette époque s'être tellement perfectionnée dans la science de la navigation, qu'elle

qu'il appelle *Negotiatores magnarii*, pouvaient mériter quelquefois des éloges ; mais il appelle sordide la profession des marchands en détail, qu'il nomme *Mercatores*, *Propolæ*, *Arillatores*.

Nihil enim proficiunt, dit-il, *nisi admodum mentiantur*, *nec vero quidquam turpius est vanitate. De officiis.*

(1) V. Mémoires de l'Académie tom. V. p. 96.

fut bientôt en état de châtier les Illyriens qui s'étaient adonnés à la piraterie et exerçaient leurs brigandages sur toutes les nations voisines (1).

Teuca, Reine d'Illyrie, remplit pendant plus de trente ans la Méditerranée d'un si grand nombre de pirates, que le Sénat Romain fut obligé de la prier, par ses ambassadeurs Cajus et Lucius Coruncanus, de faire cesser ses cruelles pirateries.

Ces ambassadeurs en s'acquittant de leur commission affectèrent dans leurs discours une fierté propre à en faire manquer le succès. Teuca répondit avec cette hauteur qui la caractérisait : » Ce n'est point » les Romains que j'ai attaqués, dit elle ; ce n'est » point d'eux que j'attends des leçons. » Lucius Coruncanus, le plus jeune des deux, et le plus emporté la menaça du ressentiment des Romains. Le courroux de la Reine ne se contint plus : « Allez annoncer à votre Sénat, que mes armes son prêtes : j'accepte avec joie l'occasion de les mesurer avec les » siennes. »

Cette réponse, pleine de fiel et d'orgueil, fut suivie du procédé le plus barbare. Au moment où les deux ambassadeurs de Rome se retiraient, Lucius Coruncanus fut immolé à la vengeance de Teuca. Piquée de son audace elle le fit assassiner.

Le Sénat, instruit par Cajus, de la cruauté avec laquelle le droit des gens avait été violé dans la per-

(1) Tite Live, lib. XX. Florus lib. I. c. 20.

sonne d'un de ses ambassadeurs, se prépara à en tirer la vengeance la plus élatante.

Une flotte considérable, sous les ordres du Consul Cn. Fulvius Centimalus porta bientôt le fer et le feu dans l'Illyrie. Tenea fut humiliée par les conditions les plus dures d'une paix honteuse que le Consul victorieux lui imposa. Cette Reine consentit d'abandonner tout son royaume, à la réserve de quelques places sur la côte; de ne pouvoir mettre en mer que deux brigantins désarmés, et de ne point naviguer au-delà de la ville de *Lissus*, voisine de *Dyrrachium*, sur la frontière de la Macédoine.

Après la mort de Gélon, Roi de Siracuse, onze tyrans se succédèrent pendant près de soixante ans et réduisirent cette malheureuse ville aux horreurs de l'anarchie. Plongée dans ces désordres, elle fut attaquée par les Tyrrhéniens, peuple de pirates qui infestaient depuis long-tems la Méditerranée, et particulièrement les côtes de la Sicile. Phayllus, envoyé contre eux avec une flotte considérable, fit une descente sur leurs terres; mais il se laissa corrompre par l'argent qu'il reçut, et rentra dans le port de Siracuse sans avoir rien fait. Vendre sa patrie aux ennemis, et la trahir pour un vil intérêt, était le crime le plus ordinaire aux chefs de la République de Siracuse. Ce fut la principale accusation que Denys forma contre eux, lorsqu'il aspirait à la tyrannie, et cette accusation était assez bien fondée.

Phayllus fut remplacé par Apelles, qui bientôt

chassa ces Thyrréniens de l'île de Corse qu'ils avaient envahie; purgea la mer de ces pirates, et rentra à Siracuse chargé d'un butin considérable qui mit cette République en état de soutenir la guerre contre les Athéniens (1).

Pendant la domination de Marius et de Sylla, Rome était au plus haut degré de puissance; mais elle se trouvait tellement déchirée par les factions de ces deux grands hommes, que tout ce qui concernait le bien public était entièrement négligé. Ce fut alors qu'un essaim de pirates sortit de la Cilicie (2), et infestèrent bientôt toutes les côtes de la Méditerranée.

Ces brigands n'eurent d'abord que deux ou trois barques avec lesquelles ils croisaient du côté de la Grèce, prenant les navires marchands qu'ils trouvaient sans défense.

Leur premier coup d'essai fut la prise de Jules César, âgé de vingt-un ans. Il avait été obligé de s'éloigner de Rome, pour se soustraire aux cruautés de Sylla dont il était menacé, et s'était réfugié auprès de Nicomède, roi de Bithynie, où il fit quelque séjour. A son retour par mer, il fut pris par ces pirates près de l'île de *Pharmacuse*.

(1) Diodor. Sicul. lib. IV. p. 30.

(2) Cilicie, contrée de l'Asie mineure, située sur la mer Méditerranée, entre la Syrie, dont elle est séparée à l'orient par le mont Taurus, et l'Arménie mineure, du côté de l'occident.

Ces brigands avaient la barbare habitude de jeter leurs prisonniers dans la mer après les avoir pillés ; mais présumant que César était un personnage distingué , tant à cause de la robe de pourpre dont il était revêtu , que par le grand nombre de domestiques qui l'accompagnaient , ils crurent qu'il serait plus avantageux de le conserver , dans l'espoir d'en obtenir une grosse somme pour sa rançon. En effet ils lui offrirent la liberté moyennant vingt talens ; somme qu'ils jugèrent eux-mêmes un peu exorbitante. César en souriant , et de son propre mouvement , leur en promit cinquante.

Cette réponse à laquelle ils ne s'attendaient pas , leur causa autant de joie que de surprise ; ce qui fit qu'ils consentirent sans peine. César expédia aussitôt plusieurs de ses domestiques pour chercher cette somme , et resta avec un seul de ses amis et deux de ses gens au milieu de ces pirates ; quoiqu'ils fussent les plus sanguinaires et les plus cruels du monde , il les traitait avec tant de hauteur et de mépris , que toutes les fois qu'il voulait reposer , il leur ordonnait de ne point faire de bruit.

César resta parmi ces brigands trente-huit jours , moins comme leur prisonnier que comme leur Prince , et paraissait tenir en qualité de ses gardes. Pendant tout ce tems , il badinait et jouait avec eux dans une entière sécurité ; souvent même il composait des vers et des harangues qu'il leur récitait , et quand il voyait qu'ils n'en étaient pas touchés , il les appel-

lait en face ignorans et barbares ; souvent même, en riant, il les menaçait de les faire pendre. Les pirates ravis de cette franchise et de cette liberté, ne s'en offensaient point, et ils l'attribuaient à une simplicité de jeunesse.

Après le payement de sa rançon, César ne fut pas plutôt relâché, qu'il arma à ses frais quelques navires au port de *Melos*, une des îles Cyclades, eourut sur les mêmes pirates qu'il trouva encore à l'ancre à la rade de l'île, en captura la plus grande partie, reprit l'argent qu'il leur avait donné, et tout leur butin. Les ayant enfermés dans les prisons de Pergame, César s'adressa à Junius qui commandait pour lors en Asie, à qui il appartenait comme Préteur d'ordonner la punition de ces brigands. Junius qui convoitait leurs richesses, répondit qu'il aviserait à loisir à ce qu'il déciderait contre ces prisonniers ; mais César qui dans cette réponse évasive démêla les intentions intéressées du Préteur, s'en retourna de suite à Pergame, et avant que Junius put donner aucun ordre, il fit mettre en croix tous ces brigands, comme il leur avait souvent promis dans leur île, lorsqu'ils pensaient qu'il ne faisait que badiner et rire avec eux (1).

César satisfait de son expédition se rendit à Rome, où à l'exemple des principaux citoyens, il se livra tout entier à son ambition.

(1) Suétone, lib. 7. §. 4. Plutarq. *in vita Cæsaris*.

La puissance des pirates commença à renaître en Cilicie vers l'an 674 de Rome, neuf ans avant le consulat de Pompée.

Son origine fut d'autant plus dangereuse, qu'elle fut long-tems cachée. Leur courage et leur audace augmentèrent considérablement pendant la guerre des Romains contre Mithridate, qui les protégea et les fit même répandre par tout, afin d'infester les mers. Les Carthaginois et les Corinthiens après la ruine de leurs villes en augmentèrent le nombre.

Les Romains étant engagés à cette époque dans leurs guerres civiles, encouragèrent ces pirates à tourmenter les côtes de la Méditerranée, qui se trouvaient désertes et sans gardes, et où ils firent tant de progrès, qu'au rapport de Plutarque (1), ils avaient dans plusieurs endroits des arsenaux, des ports, et des tours à donner des signaux, toutes bien fortifiées. Par-tout on voyait leurs escadres, non seulement montées par de bons rameurs et conduites par d'habiles pilotes, mais encore ils avaient des navires si richement décorés, qu'on était plus affligé de leur magnificence insultante, qu'effrayé de leur appareil. Les poupes de leurs galères étaient toutes dorées, leur tapis de la plus belle pourpre, et leurs rames argentées, comme pour faire parade de leurs brigandages. On ne voyait sur toutes les côtes dont ils s'emparaient que des tables dressées et des ban-

(1) Plut. *in vita Pompei*.

quets: par-tout retentissait le bruit des flûtes et des chansons: là, c'étaient des principaux citoyens faits prisonniers; ici des députés des villes captives qui comptaient leur rançon. Leur galères se montaient à plus de mille, et les villes qu'ils avaient prises à quatre cent environ.

Leur audace sacrilège n'épargnait pas même les temples, qui jusqu'alors avaient été inviolables et sacrés (1). Ils firent aussi des sacrifices barbares, et pratiquèrent certaines cérémonies très-mistérieuses et secrètes, et particulièrement celle du Dieu *Mithres*, qu'on a conservée jusqu'à nos jours.

Après avoir ainsi insulté les Romains par mer avec le dernier mépris, ces pirates eurent encore l'audace de s'avancer dans les terres et d'infester les grands chemins où ils commettaient des assassinats et des meurtres, ruinaient et détruisaient même les maisons de plaisance. Ils enlevèrent en outre deux Préteurs Sextilius et Bellinus, vêtus de leurs grandes robes de pourpre, avec leurs domestiques et les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux, et les amenèrent

(1) Rollin, nous a transmis la liste des temples que ces pirates ruinèrent et pillèrent dans cette occasion: ce sont, le temple d'Apollon Didyméen à Clavas; celui des Cabiles à Samothrace; celui de Cérés dans la ville d'Hermione; celui d'Esculape à Epidaure; celui de Neptune dans l'Isthme, à Tenare et dans l'île de Calaurie; celui d'Apollon dans l'Actium et dans l'île de Leucade; et celui de Junon à Samos, à Argos et à Leucanium ville de la Leucanie.

tous prisonniers (1). Ils prirent aussi la fille d'Antonius, qui avait eu les honneurs du triomphe, comme elle allait à sa campagne située à Misène, où son père avait fait la guerre contre eux, et l'obligèrent de payer une somme considérable pour sa rançon, outre le pillage des meubles et des livres de sa précieuse bibliothèque (2).

Toute la Méditerranée étant ainsi infestée par ces pirates impunis, il n'y avait plus aucune sorte de commerce, les navires marchands n'osaient voyager, les Romains manquaient par là de vivres et craignaient une grande famine. On ouvrit enfin les yeux à Rome, et l'on songea sérieusement à détourner ce fléau.

On envoya d'abord contre ces pirates Publius Servilius avec une puissante flotte. Ce général donna la chasse à leurs brigantins, et nettoya pour quelque tems les mers; mais il ne fut pas plutôt rentré dans les ports de la République, qu'ils recommencèrent leurs courses avec plus de fureur qu'auparavant, et reparurent plus terribles que jamais (3): ce qui exigea de la part des Romains de nouveaux efforts, mais qui eurent encore moins de succès que les premiers.

Marc Antoine alors préteur fut chargé de faire une nouvelle guerre aux pirates avec des pouvoirs les plus

(1) Plutarq. loc. cit.

(2) An ignoratis ex Miseno ejus ipsius libros, quo cum prædonibus ipsis esse sublato? *Cicero*, pro lege Manilia.

(3) *Rollin*, hist. Rom. tom. III. pag. 412.

étendus que jamais eut exerceé aucun général romain, et tels à peu près, qu'ils furent donnés dans la suite à Pompée.

Ce Préteur était fils de l'orateur Mare Antoine, et père du triumvir; mais il n'eut ni l'éloquence de celui qui l'avait mis au monde, ni les vertus militaires de celui à qui il avait donné la vie. Salluste le dépeint comme le plus négligent de tous les hommes, dissipateur et prodigue à l'excès, incapable d'aucune attention, sinon lorsque le moment le pressait (1).

Les pays maritimes qu'il était chargé de défendre ne se ressentirent de l'autorité dont il était revêtu, que par les rapines qu'il y exerça; et ce commandant général qui avait les pouvoirs sur toutes les mers, se borna à attaquer l'île de Crète qui avait fourui quelques troupes au Roi de Pont et une retraite aux pirates.

Les Crétois se voyant ainsi menacés, jaloux d'ailleurs de leur liberté, firent voir à Antoine qu'ils savaient se défendre. Ils s'avancèrent en mer au-devant de lui, le battirent complètement, lui prirent plusieurs navires, et pour l'insulter d'avantage, ils suspendirent les prisonniers romains aux mâts et aux cordages de leurs bâtimens, et rentrèrent triomphans de la sorte dans leurs ports.

(1) *Perdundæ pecuniæ genitus, vacuusque nisi instantibus.* Sallust. hist. lib. III.

Antoine aussi prompt à se décourager, qu'orgueilleux et vain, enflé d'une confiance téméraire, fit la paix avec les Crétois, et mit par-là le comble à son infamie. La honte et le chagrin le saisirent bientôt, il en fut suffoqué à un tel point qu'il en mourut, emportant le nom de *Creticus* qui lui fut donné par dérision, comme un monument du mauvais succès de son expédition (1).

Les pirates, après tant de tentatives que les Romains avaient faites inutilement pour les réprimer, en devinrent et plus fiers et plus puissans. Leurs ravages et leurs entreprises allaient au-delà de ce qu'on pouvait imaginer. Ils s'attachèrent particulièrement à braver les Romains. Ils semblaient prendre plaisir à humilier sur-tout cette orgueilleuse Italie, maîtresse des nations. Ils bloquaient tous les ports, et empêchaient souvent les généraux romains et leurs armées de partir pour leur destination. Cicéron nous a peint avec toute la force de son éloquence l'état où Rome était alors réduite par de misérables pirates (2).

(1) Rollin loc. cit. tom. X. Plutarq. *in vita Antonii*.

(2) Quis enim toto mari locus per hosce annos, aut tam firmum habuit præsidium ut tutus esset? Aut tam fuit abditus ut lateret? Quis navigavit, qui non se aut mortis, aut servitutis periculo committeret, quam aut hieme, aut referto prædonum mari navigaret? Quam provinciam tenuistis a prædonibus liberam per hosce annos? Quod vectigal vobis tutum fuit? Quem socium defendistis? Cui præsidio classibus vestris fuistis? etc. *Cicero pro lege Manilia*, c. 31. 32. et 33.

De tous les maux eausés par les pirates , c'était , sans doute , la disette et la cherté des vivres qui excitait le plus de plaintes dans Rome : objet qui ne manquait jamais de causer une rumeur vive parmi le peuple. Aussi la multitude reçut-elle avec enthousiasme la proposition que fit le tribun Gabinus , de donner à Pompée le commandement des mers , pour les purger de ces brigands qui en intereceptaient tout commerce.

Pompée ayant accepté la commission , ne perdit point de tems pour la prompte exécution de l'entreprise dont il était chargé. Il forma bientôt un plan en homme digne de sa renommée. Il assembla à cet effet près de cinq cent navires de toutes grandeurs , et les distribua par escadres , dont il donna le commandement à des lieutenans établis sous ses ordres immédiats.

Il posta Tibère Néron dans les mers d'Espagne jusqu'aux colonnes d'Hercule ; M. Pomponius fut départi dans celle de Gaule et de Ligurie ; Lentulus Marellus et Lelius Attilius eurent ordre de croiser sur les côtes d'Afrique , de Sardaigne et de Corse ; L. Gellius et Gn. Lentulus furent envoyés dans différens parages de l'Italie et de la Sicile ; Plotius et Terentius Varron eurent pour département la mer d'Jonie ; Lelius Cinna le Péloponèse , l'Attique , l'Eubée , la Thessalie , la Macédoine et la Béoïe ; Lelius Cullius la mer Egée et l'Hellespont ; P. Pison la Bithinie , la Thrace , la Propontide et le Pont Euxin :

Metellus les mers de Licie, de Pamphilie, de Chypre et de Phénicie. Telles furent, selon Appien et Plutarque les dispositions données par Pompée (1).

Tous ces généraux étaient distribués de manière qu'ils pouvaient se prêter des secours mutuels, tandis que Pompée était placé au centre, pour être plus à portée de faire parvenir promptement ses ordres.

Le signal donné, et les pirates attaqués en même tems de toutes parts, furent battus, défaits et bientôt réduits à implorer la clémence du vainqueur.

Ce fut ainsi que Pompée justifia le choix qu'on avait fait de lui : il purgea les mers; et cette grande et active expédition ne fut que l'ouvrage de quarante jours. Elle fut d'autant plus heureuse qu'elle ne coûta aux Romains ni sang, ni navires. Le résultat en fut si satisfaisant, que bientôt on vit renaître la tranquillité publique, et régner l'abondance et la liberté du commerce maritime. Outre ces avantages, les îles de Chypre, de Majorque et de Minorque qui servaient de retraite aux pirates, se soumirent aussitôt à la République Romaine.

Pompée aussi vaillant que bon politique, ne voulut pas faire mourir les pirates qui se montaient au nombre de vingt-quatre mille, parcequ'il leur en avait donné la parole ; mais aussi il ne crut pas prudent de congédier un si grand nombre d'hommes aguerris

(1) Florus les arrange autrement, mais cette différence est peu importante par rapport à notre objet. V. Rollin loc. cit.

et réduits à la misère. Au lieu de leur laisser la liberté de s'écarter, ou de se rassembler, s'il leur en prenait envie, il résolut de les éloigner pour toujours de la mer, de les transporter dans l'intérieur des terres, et de leur faire goûter une vie plus douce et moins barbare, en les accoutumant à vivre dans les villes et à défricher les terres incultes (1).

Un événement de cette importance, méritait d'être consacré par l'érection d'un monument en usage si connu chez les Romains : aussi fit-on frapper des médailles, pour en perpétuer la mémoire : elles portent toutes cette inscription : PRÆF. CLAS. ET. ORÆ MARIT. S. C.

Cette expédition toute avantageuse qu'elle parut à la République, ne put jamais procurer à Pompée les honneurs du triomphe, parceque Rome ne regardait pas les pirates comme des ennemis à combattre, mais bien comme de simples perturbateurs du repos public et du genre humain qu'il fallait exterminer sans pitié.

Pompée venait de rétablir la tranquillité sur les mers ; mais pendant les guerres civiles entre lui et César, de nouveaux Pirates la troublèrent une troisième fois. Bientôt ces nouveaux brigands se virent

(1) Idque prospectum singulari consilio ducis, qui maritimum genus a conspectu longe removit maris, et Mediterrancis agris quasi obligavit. *Florus* histor. lib. III. cap. 6.

soutenus par le fils de celui qui les avoit presqu'entièrement détruits.

Sous le triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide, le jeune Pompée qui se trouvoit au nombre des proscrits, s'étant emparé de presque tous les navires de la République et de ceux des alliés, fit des traités avec ces pirates, favorisa ouvertement leurs entreprises, s'empara de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse, intercepta tous les navires marchands qui allaient à Rome, et la réduisit bientôt dans la plus fâcheuse nécessité. En effet l'Italie devenue stérile par l'inaction qu'avait produit le luxe, Rome ne pouvait recevoir sa subsistance que par la voie de la mer; et quelque vaste que fut sa puissance, elle ne pouvait jouir que d'une grandeur précaire, tant qu'elle n'était pas maîtresse de cet élément.

Les triumvirs embarrassés, s'empressèrent de rechercher l'alliance du jeune Pompée qui parut s'y prêter; mais tous ces traités étaient autant de pièges réciproques. Il renoua bientôt après ses liaisons avec les pirates, et recommença ses courses et ses pillages. Octave séduisit quelques-uns de ses lieutenans, rassembla des navires de toutes parts, et en fit construire quelques-uns, et osa faire face à la flotte du jeune Pompée, auquel il ne servit de rien d'avoir des bâtimens mieux construits et des matelots plus expérimentés. L'habileté et la sagesse d'Agrippa, qui commandait la flotte d'Octave, rendirent ces avantages inutiles. Le jeune Pompée reçut divers

échecs , et son armée navale fut entièrement défaite (1).

Octave resté seul après la mort de son rival , et n'ayant plus de concurrent , ne tarda pas à donner un maître à la République qui , par les différentes secousses qu'elle avait reçues , ne pouvait plus s'en passer. En lui commença l'Empire Romain sur lequel il régna sous le nom d'Auguste. En changeant de nom il parut avoir changé de caractère. Octave était cruel et brave ; Auguste fut humain et plus que prudent dans les dangers.

Du tems de la République , lorsqu'on avait gagné une bataille navale et détruit la marine de l'ennemi , on laissait dépérir les navires sans en prendre aucun soin ; et insensiblement la mer se couvrait de nouveau de pirates. Auguste employa les deux flottes qui venaient de disputer l'empire du monde , à donner la chasse aux pirates de l'Illyrie et de Malthe.

Rome maîtresse de toutes les côtes de la Méditerranée , n'avait plus d'autres ennemis sur mer , que quelques pirates plus incommodes pour les marchands que redoutables pour l'État. Auguste dont la politique le persuadait à achever d'amollir des cœurs déjà trop énervés , pour mieux s'assurer sur le trône , voulut favoriser le commerce et protéger la navigation. A cet objet il entretint trois escadres : la première dans

(1) *Rollin* hist. rom. tom. X.

la mer Adriatique, pour empêcher les pirates Illyriens d'y reparaître: il lui était ordonné de veiller sur les côtes orientales d'Italie, jusqu'à l'extrémité du Pont-Euxin. La seconde était chargée de défendre les côtes méridionales, depuis Rome jusqu'à Alexandrie. La troisième croisait sur les côtes de la Gaule, de l'Espagne et de celles de la partie d'Afrique qui bordent la Méditerranée.

Le plus bel éloge qu'Auguste ait mérité est celui d'avoir netoyé la mer des pirates qui troublaient la navigation et le commerce de la Méditerranée. Cet éloge est consigné dans une ancienne inscription trouvée à Ancyre.

MARE PACAVI A PRÆDONIBUS.

§ VII.

Pirates du moyen âge.

L'Empire Romain, moins vaincu par les fréquentes invasions des barbares du Nord, qu'accablé sous le poids énorme de sa propre grandeur : la fatale ambition, ou le caprice bizarre de Constantin, qui voulut échanger le siège du Gouvernement, et diminua ainsi sa force en la divisant (1) : les fureurs anarchiques d'un grand nombre de féodataires, principalement en Allemagne, où rien n'arrêtait une rage aveugle, comparable, selon l'expression d'un historien allemand, à celles qui animent les bêtes féroces (2), couvrirent l'Europe, durant trois siècles consécutifs, de dévastation et de carnage.

(1) En transportant le trône sur le Bosphore de Thrace, Constantin posait des barrières contre les invasions des barbares qui inondèrent l'Empire; mais il en fut autrement sous ses successeurs qui eurent l'imprévoyance de laisser l'Italie sans défense. Il semble que ce Prince ait voulu immoler l'Occident à l'Orient, car l'Italie tomba quand Constantinople s'éleva. En attirant dans la nouvelle capitale la plus grande partie des principales familles de l'ancienne Rome ainsi que l'Italie se trouvèrent presque entièrement dépeuplées.

(2) *Belluino furor baccantur.* *Conradus de Liechtenauw* Chronic. ad ann. 1116.

Les lettres et les sciences, dont la sagesse de Charlemagne avait favorisé les progrès, s'éclipserent au point, qu'ont eût dit, que les hommes avaient été frappés d'un engourdissement presque mortel.

Ces guerres continuelles dégénérent à la fin en brigandages publics: l'on vit par-tout des seigneurs poursuivre sur les grandes routes les voyageurs, les marchands, et s'associer pour le partage de leurs dépouilles sanglantes (1). Sur la plus grande partie de l'Europe régnait la dévastation, la crainte, le silence, et cette stupeur morne qui suit les grandes calamités. Les combats et les épreuves décidaient de la possession d'un héritage, de la validité d'un testament. La jurisprudence était celle de la férocité et de la superstition.

De tous côtés on implorait envain la protection des Rois contre l'anarchie des feudataires et contre la noblesse insolente et insubordonnée. Les habitans des parties éloignées du même royaume ne pouvaient avoir que difficilement des communications entr'eux. Un voyage un peu long était une expédition périlleuse, dans laquelle on avait à craindre les violences des pi-

(1) Videbatur sane mundus, dit Guillaume de Tyr en parlant de ces tems malheureux, declinasse ad vesperam, et filii hominis secundus adventus fore vicinior..... Et in chaos pristinum mundus videbatur redire velle. *Historia Hierosolim.* lib. 1. cap. 8. v. *Jacobs de vitriaco* *Historia occident.* cap. 3.

rates qui infestaient les mers et les exactions outrées des nobles, presque aussi redoutables que les brigands.

Des barbares féroces ne manquèrent pas de profiter de cette malheureuse situation des affaires publiques, et bientôt on vit paraître dans les mers du Nord et dans la Baltique, des pirates suédois, norvégiens et danois (1), qui ne voyaient dans tous les parages où les vents poussaient les navires, qu'une proie offerte à leur rapacité. Leur navigation avait le même but que la plupart des guerres du continent, c'est-à-dire, le brigandage. Les chefs de ces pirates conduisaient au pillage leurs vaisseaux, qui préféraient la vie errante et vagabonde à la paisible uniformité de l'agriculture.

Les connaissances dans la navigation, que possédaient les nations du nord, jointes à une fréquente pratique, rendaient ces peuples remuans, très-propres à vivre sur mer, et favorisaient infiniment leur goût pour les excursions maritimes. Les immenses richesses que la plupart de aventuriers de ces nations avaient acquises par leurs pirateries; la célébrité qui accompagnait toujours les vaillantes actions sur mer; leur

(1) Les Danois étaient poussés à la piraterie comme par un penchant inné. Le Roi Canut IV, qui fut massacré dans une sédition, et ensuite canonisé, voulut interdire ce brigandage à son peuple, et ce ne fut pas une des moindres raisons qui contribuèrent à le faire assassiner. *Des Roches*, hist. du Danem. Règne de Canut.

religion même qui savait si bien inspirer le courage et l'intrepidité, donner l'espérance d'une récompense délicieuse à ceux qui mouraient dans les combats, et le bonheur d'être réunis à *Othine* dans le *Valhalla*, où ils boiraient dans les crânes de leurs ennemis l'hydromel et la bière que leur verserait la belle *Wal-kirius*, et de manger la chair rôtie du sanglier sauvage *Scrimner*; tout cela était bien fait pour inspirer aux nations du nord la confiance la plus audacieuse, et le courage d'entreprendre les plus dange-reuses expéditions navales, dès qu'ils avaient l'espé-rance d'acquérir des richesses et de la gloire.

Loin de mettre des entraves à de telles expéditions privées, les Souverains tâchaient au contraire d'en-courager leurs sujets à les former.

Les anciens Rois de Dannemarck, et autres Princes du Nord exerçaient la piraterie, et la protégeaient comme un métier honnête et permis (1).

Albert, duc de Meklenbourg et Roi de Suède, ayant été fait prisonnier dans la guerre qu'il eut contre le Dannemarck, les villes de Rostock et de Wismar publièrent, de l'aveu de ce Prince, que si quelqu'un avait envie d'armer à ses propres frais en course contre les Danois et les Norvégiens, il lui aurait été permis

(1) Piratica olim honesta et licita erat, atque in ea crebro se reges ipsi, aut eorum liberi exercebant, ascitis famosioribus Atletis, corpore, et virtute præstantibus. *Olaw Wormius ad Monum.*

de vendre librement ses prises à Ribnitz et à Golnitz (1). Il s'arma bientôt une multitude de gens sans aveu, connus dans la suite, sous le nom de *Frères-Vitaliens* (2); mais leurs courses dégénérent bientôt en une affreuse piraterie qui, après avoir forcé plusieurs Princes à armer contre cette horde de brigands, finit assez long-tems après par le supplice des principaux chefs (3).

Les côtes de la France ne furent pas exemptes des excursions d'autres pirates appelés Normands, non qu'ils fussent originaires de Normandie, mais parce que ceux de cette province, mécontents de leurs Seigneurs qui les traitaient avec trop d'inhumanité, se joignirent aux pirates du Nord d'où cette province a pris son nom, et se crurent en droit de se venger en commettant eux-mêmes toutes les violences et tous les excès imaginables sur la mer.

Les Bretons paraissent aussi avoir eu anciennement l'habitude d'infester de leurs pirateries les côtes de France et de la Grande-Bretagne; car les Romains avaient nommé frontière des Saxons une assez grande étendue des côtes de la France et de la Grande-Bretagne, et ils avaient mis ce pays sous la protection d'un

(1) *Crantzius*, in *Wandalia*, lib. IX, cap. 6.

(2) *Vitalien Broder*. Thuanus historia sui temp. lib. XXII.

(3) *Schutz*, hist. rerum Pruss. lib. IX. p. 399. *Theatr. Europ.* tom. 1. p. 961. De Post, de cura Senat. Bremens. circa rem nauticam §. 21.

comte, qu'on appelait *Comes littoris Saxonici*.

Les Francs, que l'Empereur Probus avait conquis et transplantés sur les bords du Pont-Euxin n'avaient pas encore oublié qu'ils avaient vécu sur les côtes de la mer, et que la piraterie avait été leur première profession. Aussi dès qu'il s'offrit une occasion favorable de s'exercer dans leur ancien métier, ils ne manquèrent point de s'emparer des navires marchands qu'ils rencontrèrent dans toutes les côtes de l'Asie mineure et de la Grèce. De là ils se jetèrent sur la Sicile, surprirent la ville de Siracuse, célèbre alors par son commerce, et ils la saecagèrent, après toutes-fois avoir pillé les côtes d'Afrique.

Ces pirates passèrent ensuite dans l'océan par le détroit de Gibraltar, et arrivèrent enfin, chargés de riches dépouilles, dans leur ancienne patrie située entre le Rhin et le Weser (1).

Cette expédition enflamma le courage des Francs, et augmenta leur penchant à la piraterie. Ils parurent bientôt sur la Tamise avec une nombreuse flotte et une armée de débarquement ; la ville de Londres, déjà riche et puissante par son commerce devint leur proie. Mais l'Empereur Constance avec une forte escadre les battit bientôt après, et délivra l'Angleterre de ces cruels pirates.

Pendant la vie de Charlemagne, des nouveaux ennemis plus redoutables que les Bohémiens qu'il ve-

(1) Vopiscus in Probo. Zosimus lib. 1. §. 66.

nait de subjuguier, s'élevèrent contre la France. L'Empereur reçut avis que des pirates Normands avaient paru dans la Manche, et qu'il était à craindre qu'ils n'insultassent les côtes de l'Aquitaine. Ces pirates entraient par l'embouchure des grands fleuves, descendaient à terre, pillaient les pays, et se retiraient chargés de butin.

Eginard qui a écrit la vie de Charlemagne, rapporte que ce Prince, étant un jour dans une ville de Languedoc, vit du château où il était logé quelques navires qui s'approchaient de la côte. L'Empereur jugea à la forme de ces bâtimens qu'ils étaient montés par des pirates Normands : de suite il envoya quelques bateaux pour les reconnaître. Le mouvement qui se faisait sur le rivage, et la nombreuse suite du Prince répandue de tous côtés, firent penser aux pirates que le Monarque était dans cette ville ; dans cette croyance ils se retirèrent avec précipitation. Cet événement fit faire de sérieuses réflexions à Charles pour l'avenir. Si ces pirates, dit-il, osent menacer la France pendant que je suis en vie, que feront-ils donc après ma mort ? Pressentiment qui ne fut que trop confirmé par tous les ravages qu'on éprouva en France sous ses successeurs.

L'Empereur mécontent de n'être pas aussi respecté sur mer que sur le continent, résolut de se rendre maître de l'Océan. Ce projet était bien hardi ; mais chez ce Prince, résoudre et exécuter était la même chose. Son courage et son génie triomphaient de tous

les obstacles. On ignorait encore l'art de construire de gros vaisseaux ; il trouva le moyen de faire bâtir des galères de cinq et de six rangs de rames. Lui-même apprit aux matelots à les lancer à la mer à l'aide de leviers, à longer les côtes, à attaquer, à se défendre ; et bientôt il se vit une flotte de quatre cent galères. Sans doute alors il aurait subjugué le Nord , si les invasions des Sarrasins, et de nouveaux troubles en Italie ne l'en eussent empêché.

Ces pirates pillèrent en effet à plusieurs reprises les côtes de la Frise, de la Flandre et de l'Aquitaine, et brûlèrent les villes de Dorestad et d'Anvers ; mais on ne voit pas que sous le règne de Louis le Débonnaire, ils aient pénétré plus avant dans l'intérieur du royaume par la Seine, la Loire et la Garonne comme ils firent depuis ; soit que les embouchures de ces fleuves fussent alors mieux gardées qu'elles ne le furent dans la suite, soit que les dissensions qui régnèrent chez les Normands, leur donnassent trop d'occupation pour leur laisser le tems de troubler le repos des autres.

On peut ajouter à ces raisons l'attention que Louis le Débonnaire eut à entretenir la paix avec les Normands, et l'accueil favorable qu'il leur faisait, lorsqu'ils allaient le visiter ; car ce Prince les y invitait souvent pour avoir lieu d'en attirer quelques-uns à la religion chrétienne, et de les engager à se faire baptiser. Comme ces nouveaux chrétiens ne s'en retournaient dans leurs pays sans être chargés de présents

que leur faisaient non-seulement l'Empereur , mais encore les grands seigneurs français à son imitation, ils y allaient en foule tous les ans aux fêtes de Pâques recevoir le baptême. Ce que raconte à ce sujet le moine de S. Gall (1) nous fait voir quels chrétiens étaient ces Normands. Il dit qu'un jour étant venus en si grand nombre, qu'il ne se trouva pas assez d'habits blancs pour revêtir les nouveaux baptisés selon l'usage de ces tems-là ; on fut obligé d'en faire un à la hâte, et d'assez mauvaise grâce, qu'on donna à un seigneur Normand : celui-ci l'ayant considéré, dit tout en colère, que *c'était pour la vingtième fois qu'il venait se faire baptiser et qu'on ne lui avait jamais donné un si mauvais habit, qui convenait mieux à un bouvier qu'à un homme de guerre* ; il ajouta à cela des blasphèmes qui ne faisaient pas moins connaître sa férocité, que le peu de soin qu'on prenait de l'instruction de ces néophytes. Aussi les historiens français de ces tems ont-ils remarqué que tous ces Normands, que les seigneurs français se firent honneur de faire baptiser sous les règnes suivans, n'en devinrent pas meilleurs et n'en étaient pas moins pirates.

Les tems des troubles qui suivirent de près la mort de Louis le Débonnaire ne donnèrent aux Normands que trop d'occasions d'exercer leurs pirateries. La puissance des Français si redoutable à leurs voisins

(1) Du-Chesne , tom. II. p. 234.

s'éteignit avec ce Prince. L'empire divisé en plusieurs portions après sa mort ne composa plus un tout qui eut les mêmes intérêts : les dissensions qu'occasionna le partage de Charles le Chauve, continuèrent longtemps, et les fils de Louis le Débonnaire, oubliant la gloire du nom français, ne songèrent qu'à se détruire mutuellement. Les gens les plus sages de ces tems-là avaient prévu combien le démembrement des États de la Monarchie allait causer de troubles, et ils s'y étaient opposés de tout leur pouvoir ; mais les intrigues de l'Impératrice Judith (1) furent plus fortes que toutes leurs représentations.

Il suffit d'avoir quelque idée de la splendeur du règne de Charlemagne, splendeur qui se soutint encore en partie sous celui de son fils Louis le Débonnaire, pour être étonné de la facilité avec laquelle les pirates Normands ravagèrent la France et la Germanie où ils portèrent le fer et le feu : c'est en effet un événement qui a étonné ceux-mêmes qui vivaient en ce tems-là.

(1) » C'était une femme d'un grand esprit et d'une grande
 » habileté. L'autorité qu'elle se donna dans le gouvernement
 » lui attira, du vivant de l'Empereur son mari, bien des
 » ennemis et de grandes persécutions dont elle triompha
 » toujours. Ses envieux la chargèrent de bien des crimes.
 » L'Empereur Louis le Débonnaire l'en crut, ou parut tou-
 » jours l'en croire très-innocente. La Cour est un pays où la
 » calomnie ose tout, et où la politique dissimule tout ; c'est
 » ce qui rend tant de mystères impénétrables. » *Daniel hist.*
 » de France, tom. II. p. 28.

Paschases Ratbert, moine de l'abbaye de Corbie, dont les écrits et le mérite feraient encore honneur à notre siècle, travaillait alors à un commentaire sur les lamentations de Jérémie; il ne put s'empêcher d'interrompre son ouvrage, pour déplorer la misère du Royaume de France lorsqu'il en fut à ces deux versets, où le prophète parle de la destruction de Jérusalem (1), il s'exprime dans les termes suivans:

» Qui aurait cru, ou plutôt qui aurait jamais pu
 » s'imaginer ce que nous avons vu arriver sous nos
 » yeux, et ce qui fait le sujet de nos gémissemens et
 » de nos larmes, qu'une troupe de pirates, composée
 » d'hommes ramassés au hazard, fut venue jusqu'à
 » Paris et eut brûlé les églises et les monastères situés
 » sur les bords de la Seine? Qui eut pu penser que des
 « voleurs auraient eu l'audace d'entreprendre de pa-
 » reilles choses? Qu'un royaume si célèbre, si forti-
 » fié, si étendu et si peuplé, eut été destiné à être
 » humilié et deshonoré par les ravages de ces bar-
 » bares? Non-seulement personne ne se serait attendu
 » il y a quelques années, à les voir remporter de nos
 » provinces d'immenses sommes d'argent, les pil-
 » ler et en emmener captifs les habitans; mais on

(1) Non crediderim reges terræ et universi habitatores orbis, quoniam ingrederetur hostis et inimicus per portas Jerusalem. eap. 4. v. 12.

Propter peccata prophetarum ejus, et iniquitates sacerdotum ejus, qui effuderunt in medio ejus sanguinem justorum Ibid. v. 13.

» n'aurait pu même soupçonner qu'ils eussent osé
 » mettre le pied dans l'intérieur du royaume. Non
 » certes, aucun des rois de la terre, ni aucun de ses
 » habitans n'aurait pu se persuader que ces ennemis
 » fussent entrés même dans notre ville de Paris: aussi
 » quoique nos maux me dispensent de m'étendre sur
 » ce passage du Prophète, auquel ils servent d'ex-
 » plication, je ne puis m'empêcher de verser des lar-
 » mes, parceque, comme le verset suivant l'insinue,
 » tous nos malheurs ne sont venus qu'à cause des
 » péchés des prêtres et des Princes, c'est la source
 » des calamités qui nous environnent. Il y a long-
 » tems que la justice est bannie des jugemens, et
 » que la discorde parmi les citoyens d'un même em-
 » pire, fait répandre le sang: on ne voit par-tout que
 » fraude et que tromperies; l'épée des barbares est
 » tirée du fourreau, et c'est Dieu qui l'a mise entre
 » leurs mains pour nous punir. Cependant misérables
 » que nous sommes, non-seulement nous vivons dans
 » l'indolence, mais au lieu des cruautés qu'exercent
 » les barbares, au milieu des pillages et des séditions
 » qu'occasionnent les guerres civiles excitées par des
 » citoyens sans humanité, nous nous portons encore
 » tous les jours à de plus grands crimes (1). »

C'est ainsi qu'écrivait Pascases Rathbert, lorsque
 les Normands après être entrés pour la seconde fois
 dans la Seine, et en avoir ravagé tous les bords,

(1) Bibliotheca PP. tom. XIV. p. 817. edit. Lugd.

vinrent en l'an 845 jusqu'à Paris, où ils ne causèrent cependant aucun désordre, parceque Charles le chauve les engagea à se retirer en leur donnant une grosse somme d'argent (1). Cette somme que l'empereur leur donna les empêcha alors de faire aucun mal; mais les négocians furent obligés de prendre la fuite en 861, vingt-cinq ans avant le siège de Paris; et ce fut alors la seconde fois qu'ils brûlèrent ses édifices, et en particulier l'abbaye de S. Germain-de-Prés (2).

Une flotte de ces pirates entra en France par la Loire, et dévasta tout le pays jusqu'en Touraine. Ils emmenaient les hommes en esclavage; ils partageaient entr'eux les femmes et les filles, prenant jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates.

Leurs gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes germaniques et gauloises se joignirent à eux; ils pillèrent Hambourg, et pénétrèrent en avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de pirates sans ordre; c'était une flotte de six cent barques qui portait une armée formidable. Un roi de Dannemarck nommé Eric était à leur tête; il gagna deux batailles avant de se rembarquer.

(1) Chron. de Gestis Norman. *Duchesne* loc. cit. p. 524.

(2) Anno 861, Nortmanni Lutetiam Parisiorum, et ecclesiam Sancti Vincentii, ac Sancti Germani incendio tradunt. Negotiatores quoque per Scquanam navigio sursum fugientes insequuntur et capiunt. Lib. mirac. S. Germ. aut. Aimonio. *Duchesne* loc. cit. p. 655.

Ce roi de pirates, après être retourné chez lui avec le butin qu'il avait fait en Allemagne, envoya en France un des chefs de ces brigands, auquel les historiens donnent le nom de Regnier. Celui-ci remonte la Seine avec cent-vingt voiles, et marche droit contre Paris. Ses habitans abandonnèrent la ville, et les Normands qui n'y trouvèrent que des maisons de bois vides y mirent le feu et la réduisirent en cendres.

Charles le Chauve qui s'était sauvé à S.^t Denis, acheta la paix des pirates moyennant la somme de quatorze mille mares d'argent, et il ne fit que donner de nouveaux moyens aux pirates de faire la guerre et s'ôter celui de la soutenir. En effet les Normands se servirent-ils de cet argent pour aller assiéger Bordeaux qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation et d'horreur, un descendant de Charlemagne, Pepin roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur résister, s'unit avec eux, et la plus grande partie de la France fut entièrement ravagée (1). Ces pirates ainsi fortifiés de tout ce qui se joignait à eux, désolèrent long-tems l'Allemagne, la Flandre et l'Angleterre (2).

Un des fils de *Rognwald*, comte des Orcades, nommé *Horolf*, ayant infesté les côtes de Norvège par ses pirateries, malgré les défenses du roi *Harold*, fut banni de ce royaume. Il se retira aux îles de *So-*

(1) *Daniel*, hist. de Fr. Vic de Ch. le ch.

(2) Essai sur l'hist. gén. tom. I. *Daniel* loc. cit.

deroe, où il trouva un grand nombre de fugitifs et de mécontents, il sut bientôt gagner leur amitié et parvint à se mettre à leur tête. Il les conduisit le long des côtes de l'Angleterre et de l'Allemagne jusqu'à l'embouchure de la Seine. Les dissensions qui déchiraient la France dans ce tems-là avaient réduit le royaume à un si grand degré de faiblesse qu'il ne fut pas difficile aux Normands de la ravager de nouveau, et d'y commettre les plus grands excès.

Le chef de ces pirates ne bornait pas son ambition à faire du butin, il aspirait à quelque chose de plus solide; il voulait fixer sa résidence dans ce beau pays. Après un grand nombre de combats, de traités de paix et d'infractions de ces traités, Horolf, ou Robert, comme on le nomme après son baptême, reçut en l'an 912, des mains du roi Charles le simple, le duché de Normandie, à titre de fief, et il épousa *Gisla*, fille de ce prince. Robert eut de sa première femme, un fils nommé Guillaume qui lui succéda, duquel descendent les rois d'Angleterre; et les rois Normands de Sicile et de Naples, tirent leur origine de Tancrède un de ses proches parens.

C'est à peu-près dans ce tems que se plaçent les excursions de certains Normands en Russie. *Oskold* et *Dir*, avec une partie de leurs soldats, descendirent le *Niéper* jusqu'au *Kiow*, où les *Chasars*, d'origine turque, régnaient alors sur les Slavons. Là, ils jetèrent les fondemens d'un nouveau royaume, qui fut cependant bientôt uni à celui de *Nowogorod*.

D'autres pirates qui avoient déjà pénétré par mer dans quelques contrées de l'Europe étaient peut-être plus redoutables encore que les pirates du Nord dont nous venons de parler.

C'étaient des Musulmans asiatiques, qui s'emparèrent d'abord de la Syrie et envahirent aussitôt l'Afrique. L'Espagne qu'ils conquièrent par la suite leur ouvrit le chemin de la France où ils ne rencontrèrent d'obstacles que dans les plaines de Tours.

Maîtres ensuite de toutes les îles de la Méditerranée, ils portèrent le feu et le fer sur les côtes d'Italie, et peu de navires échappaient à leurs pirates. Ces brigands menacèrent même de renverser l'Empire de Constantinople, qui se trouvait déjà beaucoup affaibli par l'indolence et la nullité des Empereurs Grecs qui siégeaient sur ce trône. La position de cet empire était tellement embarrassée, qu'un simple pirate osa l'attaquer et y causa des allarmes. C'était un turc nommé *Zachas*, qui avait été prisonnier des Grecs.

Pendant que l'empereur Alexis s'occupait de la guerre contre les *Patzinaces*, peuples qui habitaient les deux rives du Danube, vers son embouchure, ce pirate courait l'Archipel et inquiétait toutes ses côtes. Secondé d'un habil marin de Smyrne, il fit construire des barques légères et quarante brigantins, montés d'aventuriers exercés comme lui aux combats maritimes.

Avec cet armement il courut les mers, prit bientôt

les placès de *Clazomène* et de *Phocée*, d'où il manda au gouverneur de Lesbos, que s'il ne quittait l'île, il le ferait pendre. Cette menace eut l'effet le plus prompt, et Zachas étant passé à Lesbos, il s'empara de tout le pays, excepté de Methimne; puis il fit voile vers Chio, dont il se rendit maître.

Les Grecs ayant tenté de l'en chasser furent défaits dans une bataille rangée. Fier de ce succès, Zachas prit le titre de Roi, et s'établit dans Smyrne comme dans la capitale de ses États, ne se promettant rien moins que la conquête de l'Empire.

Ce pirate avait acquis une si grande considération, que Soliman, sultan de Nicéc, fils du grand Soliman qui s'était tué, avait épousé sa fille. Alexis trouva le moyen de persuader au gendre que son beau-père avait des vues sur son trône. Tandis que Zachas attaquait la ville d'Abydos défendue par une flotte grecque, Soliman à la tête d'une armée de terre accourut pour le cerner. Zachas se trouvant placé entre deux armées, alla se jeter dans les bras de Soliman qui le reçut avec une amitié apparente, et le poignarda de sa main (1).

Les pirates Normands renouvelèrent une troisième fois leurs excursions en Europe. Une flotte de ces brigands s'approcha des côtes de France, pénétra dans l'intérieur du royaume et y fit de grands pillages. Quelques-uns d'entr'eux s'avancèrent jusque

(1) *Royou*, histoire du Bas Empire, ad ann. 1092 et 1094.

dans l'Andalousie; d'autres jusqu'à Pise en Italie, et la ville de Luni alors si florissante tomba en leur puissance et fut entièrement ravagée.

Peu de tems après les Danois envahirent de nouveau l'Angleterre, et leurs succès furent si rapides, que le roi Alfred fut forcé au commencement de son règne, d'abandonner son royaume aux ravages de ces pirates. Ils s'emparèrent aussitôt de l'Irlande qu'ils partagèrent en trois Souverainetés. Celle de Dublin tomba en partage à *Olaf*; celle de Waterford échût à *Sitrih*, et celle de Limerick à Ywar. Alfred enfin, sorti de sa retraite, rassemble ses sujets, se montre tout-à-coup aux Danois, les surprend, tombe sur eux avec la rapidité de l'éclair, et en fait un grand carnage.

Ce Prince eut la sage politique de ne pas exterminer le reste de ces pirates qu'il venait de vaincre, mais il leur accorda la vie, et leur permit de se retirer dans le Northumberland, province que leurs compatriotes avaient autrefois ravagée. Cette conduite pleine d'humanité lui gagna le cœur de la plupart des Danois qui le reconnurent unanimement pour Roi. Il n'avait plus à réduire que Londres, il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, et s'appliqua ensuite, pendant douze années d'une possession paisible, à policer son royaume.

Après la mort d'Alfred, arrivée en l'an 900, l'Angleterre retomba dans la confusion et la barbarie. Les

anciens Anglo-Saxons ses premiers vainqueurs, et les Danois ses usurpateurs nouveaux s'en disputaient toujours la possession ; et de nouveaux pirates Danois venaient encore souvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être si terribles, et les Anglais si faibles, que vers l'année 1000, on ne put se racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres sterlings. On imposa pour lever cette somme une taxe qui dura depuis assez long-tems en Angleterre, ainsi que la plupart des autres taxes qu'on continue toujours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appelé argent *Danois-Danngelt* (1).

Henri III, roi d'Angleterre, regardant la perte de sa flotte, complètement battue par celle de France, comme irréparable, se contenta d'ordonner aux gardiens des cinq ports, de permettre à leurs habitans d'armer en course, et de les exhorter à faire le plus de mal qu'ils pourraient aux Français. Ils ne suivirent que trop les volontés de leur monarque en se livrant à un brigandage cruel, dont leurs compatriotes rougirent, et eurent même à se plaindre. Pour y mettre un frein il suffit au roi Louis IX, d'écrire au comte de Bretagne, au gouverneur de la Rochelle, aux Calaisiens et à ses officiers qui commandaient en Normandie. Tous à l'envie se mirent en mer, poursuivirent les pirates anglais, les battirent dans plusieurs rencontres, en prirent un grand nombre, et

(1) *Walsingham*, hist. Angl.

forcèrent les gardiens des cinq ports d'implorer le secours de l'archevêque d'York, régent du royaume (1).

Ces revers ne dégoûtèrent cependant pas les habitans de ces villes maritimes d'un métier qui les enrichissait. Ils profitèrent des troubles de leur patrie, pour s'adonner à la piraterie la plus atroce. Ils s'emparèrent des vaisseaux de toutes les nations, et en précipitèrent les équipages dans la mer. Les marchands étrangers n'osaient plus aborder en Angleterre, la disette s'y fit vivement sentir.

Ces pirates poussèrent l'audace jusqu'à armer une flotte pour soutenir les barons révoltés contre leur Roi; et sous les ordres de Simon de Montfort, ils allèrent brûler la ville de Portsmouth. Si de pareils forfaits restèrent impunis, du moins cessèrent-ils par le rétablissement de l'ordre, dont le maintien en fut dû à la sagesse du roi Édouard premier (2).

Au commencement du VIII.^{me} siècle, l'empire d'Orient se trouvant mal affermi par le changement continu de ceux qui s'emparaient tour-à-tour du trône, les forces et le crédit des Empereurs s'affaiblirent au point, qu'il ne leur fut plus possible de donner de secours à l'Italie, ni aux îles adjacentes, contre les incursions fréquentes des Maures qui s'étaient établis en Espagne.

(1) Math. Paris p. 589.

(2) Math. Paris p. 689.

La Sardaigne dépourvue de forces , ne pouvant plus tirer de secours par les Empereurs d'Orient , auxquels elle était alors assujétie , fut bientôt envahie par une escadre très-considérable de ces pirates , et soumise presque toute entière à leur domination (1).

Les Sardes ne pouvant plus supporter le joug des Maures , s'armèrent d'eux-mêmes et les chassèrent de toute l'île , l'an 813. Ceux-ci y retournèrent , faisant voile des côtes d'Afrique avec un armement plus considérable ; mais une furieuse tempête fit périr sur les rivages de la Sardaigne cent de leurs navires (2).

Les pirates Maures continuaient toujours leurs excursions dans la Méditerranée et leurs attaques contre cette île : les habitans craignant d'être à la fin écrasés par ces barbares , envoyèrent en l'année 815 des ambassadeurs à l'empereur Louis le Débonnaire , pour l'engager de recevoir les Sardes au nombre de ses sujets , et les défendre des continuelles vexations des Maures. L'offre fut agréée , et depuis lors la Sardaigne fut considérée comme étant sous la protection des Empereurs d'Occident (3).

La protection impériale ne fut cependant d'une

(1) Mauri de tota Hispania maxima classe comparata , primum Sardiniam , deinde Corsicam appulerunt : nullo invento præsidio insulam pene totam subegerunt. *Eginard. Anal. Francor.* ad ann. 810.

(2) V. l'Épître IV. du Pape Léon III. à l'Empereur Charlemagne. *Muratori Annali d'Italia.*

(3) *Eginard.* loc. cit. ad ann. 815.

grande utilité à la Sardaigne, puisqu'elle ne cessa d'être tourmentée par les attaques nouvelles des Maures. Ils eurent recours à leurs propres forces pour s'en garantir; ils s'armèrent sous la conduite de leurs propres chefs, auxquels ils donnèrent d'abord le titre de Juges, selon la coutume de ces tems (1), livrèrent par la suite plusieurs batailles aux Maures qui furent entièrement battus, et les contraignirent d'abandonner l'île par la grande perte qu'ils essayèrent (2).

C'est depuis cette victoire éclatante, que le royaume de Sardaigne a ajouté à ses armoiries quatre têtes de Maures, en faisant allusion à quatre corps qu'on trouva parmi les morts, et qu'à la richesse de leurs turbans et de leur armure, on prit pour quatre de leurs Rois.

(3) *Muratori*, Antiquit. medii ævi. tom. I. Dissert. VIII col. 399.

(1) Mauri Sardiniam quoque aggressi, commissoque cum Sardis prælio pulsi, et victi, et multis suorum omissis receperunt. *Aut. Monacus Benedict.* Hist. Franc. lib. IV. cap. 99. *Murat.* loc. cit.

§. VIII.

Influence des Croisades sur les mœurs de l'Europe, qui en proscrivit la Piraterie.

On est saisi d'horreur lorsqu'en parcourant l'histoire des siècles du moyen âge, on voit jusqu'à quel point de misère et de dégradation les hommes étaient tombés par la corruption morale et politique.

Tels étaient les malheurs dans lesquels l'Europe était plongée, lorsque le fanatisme fit naître les croisades, ou ces expéditions des chrétiens pour aller arracher la Terre-Sainte des mains des infidèles.

La superstition toujours inquiète, agite sans cesse le cœur humain flétri par l'adversité ou par les remords de la conscience, et bien souvent lui suggère les moyens les plus affreux d'outrager la Divinité même en voulant l'appaiser.

Un prêtre enthousiaste connu sous le nom de *Pierre l'Hermitte*, l'imagination exaltée par les injustices et les oppressions sous lesquelles gémissaient les chrétiens et les pèlerins dans l'Orient, et dont il avait été lui-même témoin oculaire; soutenu d'ailleurs par les sollicitations du Patriarche de Jérusalem et par l'approbation du Pape Urbain II, parcourut tous les pays de l'Europe, les larmes aux yeux, excitant les peuples à faire éclater leurs vengeances contre les ennemis du Christianisme.

Chacun animé d'un saint zèle, et en même tems de l'envie de voyager dans les contrées les plus reculées et les plus riches, accourut en foule pour prendre part à cette expédition méritoire. L'esprit guerrier des européens enflammé par cette pieuse invitation fit bientôt armer des milliers d'hommes. L'intérêt et l'enthousiasme, ces deux puissans mobiles du cœur humain étaient seuls capables d'inspirer le courage et la vigueur d'esprit nécessaires pour les grandes entreprises, à des hommes courbés sous le joug de la superstition, et opprimés par le despotisme et le gouvernement féodal. Des corps innombrables, composés de toutes les nations de l'Europe se rassemblèrent pour cette étrange entreprise, et marchèrent vers l'Asie.

Dès que le bruit de la nouvelle guerre qui se préparait, dit un historien de ce tems, eut excité les peuples à prendre la croix, un calme profond régna dans presque tout l'occident: personne ne pensa plus à combattre ses ennemis; on regarda même comme un crime de porter des armes en public (1).

(1) Igitur non solum ex romano imperio, sed etiam ex vicinis regnis, idest occidentali Francia, Anglia, Paunonia innumeris populis ac nationibus, hæc expeditionis fama ad sumendam crucem, repente sic totus pene occidens siluit, ut non solum bella movere, sed et arma quempiam in publico portare nefas haberetur. *Otto Fringensis*, de gestis Frider. Imperat. lib. 1. c. 42.

Les Rois, les Princes et les ecclésiastiques furent aussi entraînés vers la Terre Sainte. Les croisés se trouvant sans marine louèrent à grands frais des vaisseaux aux Vénitiens, aux Génois et aux Pisans, et même pour l'expédition de Charles VI, aux Hollandais et aux Zélandais: ces nations s'enrichirent par le seul prix du frêt qu'elles se firent adroitement payer d'avance.

Outre les flottes des Italiens et des Provençaux qui voguaient vers la Terre-Sainte pour y conduire les armées des croisées; on vit aussi dans les mers du midi plusieurs vaisseaux de pirates sortir tous les ans en grand nombre des contrées du nord.

Les Flamands, les Holandais, les Suédois, les Danois portèrent quelquefois aux chrétiens d'Orient des secours considérables. Des Norwégiens aidèrent le roi Baudoin à reprendre Sidon, et des Flamands enlevèrent Lisbonne aux Sarrasins (1).

Ces entreprises ne répondirent point au motif qui leur avait donné naissance. On s'était eroisé pour un zèle noble et religieux; mais il dégénéra bientôt en un fanatisme outré, cruel et flétrissant. La sainteté du but apparent était à chaque instant démentie par une conduite atroce; on ne parlait que de vertu, et l'on se déshonorait au milieu d'une infinité de vices (2).

(1) *Willelm Tyr.* lib. XI. c. 14. lib. XVIII. c. 24. *Chronic. Belg.* lib. XVIII.

(2) *Fleury*, dans son histoire ecclésiastique, s'explique as-

Les rois de France, chefs de ces expéditions firent construire à la hâte quelques navires à Marseille; ils en prirent d'autres de force sur les côtes de Provence et du Languedoc. Des armemens faits de la sorte, sans choix et sans préparatifs ne pouvaient guère obtenir d'heureux succès. Le hazard seul décidait du nombre de vaisseaux, de la manière de les gréer et de la route qu'il fallait tenir. Tous ces équipemens étaient des coups de force qui disparaissaient aussitôt avec l'entreprise extraordinaire à laquelle ils avaient été destinés. De là tant de relâches inutiles, tant de projets avortés et tant de naufrages.

Ces tentatives neuf fois répétées avec les mêmes malheurs donnèrent cependant aux flottes des croisées une assez grande prépondérance maritime dans la Méditerranée et dans l'Archipel; mais elle s'évanouit dès que la jalousie des Anglais et la mauvaise foi des Empereurs Grecs eurent fait échouer des établissem-

sez clairement à ce sujet. Les croisades, dit-il, servaient de prétexte aux gens obérés pour ne point payer leurs dettes; aux malfaiteurs pour éviter la punition de leurs crimes; aux moines indociles, pour quitter leur cloître; aux ecclésiastiques, pour secouer le joug de leur état; aux femmes perdues, pour continuer plus librement leurs désordres. Qu'on estime par-là quelle devait être cette multitude de croisés! Ces armées composées d'enthousiastes, pour la plupart le rebut des nations, y compris ceux qui exerçaient la piraterie, furent marquées par les crimes les plus atroces, et les actions les plus infâmes.

mens que la France épuisée par tant de pertes , ne pouvait plus protéger.

Malgré l'issue malheureuse des croisades, elles occasionnèrent cependant dans toute l'Europe une heureuse révolution, dont les conséquences font admirer les moyens qu'une Providence toute sage a employé pour ramener les hommes au bonheur qu'ils devaient trouver dans la vie sociale et auquel ils ont été originellement destinés.

L'Europe commença dès-lors à jouir des heureux fruits de ces bienfaisans rayons de liberté civile qui étaient obscurcis depuis que les riches ténanciers ou les grands feudataires s'étaient exclusivement arrogé le droit d'intervenir aux assemblées de la nation, comme seuls représentans de l'État. Ce privilège fut aussi accordé à plusieurs villes et communes, afin de contrebalancer le pouvoir trop prépondérant des barons et des nobles (1).

Toutes ces innovations produites par les croisades eurent l'influence la plus marquée sur la félicité

(1) » Quant aux effets des croisades, en convenant qu'elles
 » ont coûté à l'Europe des hommes et de l'argent, et qu'elles
 » nous ont communiqué des maladies, dont l'une nous afflige encore, néanmoins il est certain que les croisades ont
 » diminué les inconvéniens du régime féodal, en augmentant le pouvoir des Rois et la force des communes; et que
 » d'ailleurs elles ont donné un accroissement et une vivacité
 » incroyable au commerce dans les trois parties du monde
 » alors connu. » *M. Chapus*, hist. du comm. p. 180.

des peuples. Par le moyen même des croisades, on reçut une seconde fois de l'Orient les notions des sciences et des arts ; on en retira de nouvelles branches d'industrie et de nouvelles manufactures propres aux comodités de la vie et au luxe, qui occupèrent bientôt les habitans des villes et des campagnes.

En Italie les Génois, les Vénitiens et les Pisans, soit en louant leurs vaisseaux aux croisés, soit en partageant avec eux le butin, amassèrent de grandes richesses, et profitèrent de l'occasion favorable pour augmenter leur marine, et pour connaître les endroits d'où ils pourraient tirer la soie, le coton, les épices et toutes les denrées précieuses de l'Inde plus facilement que par la voie de Constantinople.

Ces causes concoururent puissamment à délivrer l'esprit humain de l'esclavage, dans lequel l'ignorante superstition et l'oisive indolence l'avait tenu jusqu'alors enchaîné. On put enfin, sans avoir à redouter les surprises et les attaques des pirates généralement proscrits, courir les mers, tenter les entreprises les plus lucratives, et naviguer par-tout avec confiance.

L'opinion publique et universelle qui, avant cette époque portait tous les hommes à devenir guerriers, les força par la suite à s'adonner au commerce. L'agriculture et le génie de l'industrie se réunirent enfin pour s'emparer de l'empire des talens. L'esprit de paix succéda à celui de conquête qui avait remplacé l'esprit de chevalerie. Dès-lors la législation devint plus humaine et plus juste ; elle respecta la vie et

la tranquillité des citoyens. Dès-lors on vit s'adoucir la férocité naturelle des hommes et tempérer cette ardeur bouillante qui les portait au brigandage, comme moyens plus faciles pour s'enrichir. Dès-lors les peuples barbares, dont les ravages avaient si souvent dévasté une partie de l'Europe, abandonnèrent leur vie errante et leur métier infâme de pirates, et allèrent chercher au loin des richesses et un bonheur qu'ils ignoraient.

L'Europe avait besoin d'une secousse universelle, pour lui apprendre à la vue de tant de contrastes, les théorèmes de l'économie publique, c'est-à-dire, pour lui procurer le bonheur (1); et l'homme devint bientôt plus énergique et plus hardi; quoique les moyens de s'enrichir lui parussent plus difficiles et plus dangereux.

C'est à cette époque mémorable que le commerce fut mis au rang des autres sciences, et que l'histoire des progrès de la civilisation, des arts et des lumières, qui n'est autre chose que l'histoire du commerce, fut regardée comme une partie essentielle de celle des Empires, et comme embrassant l'objet le plus étendu et le plus intéressant pour le genre humain. Aussi voyons nous que le commerce est devenu l'occupation essentielle des nations; et que c'est enfin par le commerce que plusieurs d'entr'elles se sont élevées au

(1) *Montesq. Esprit des lois*, liv. V. ch. 21.

degré de prospérité et de puissance auquel elles pouvaient atteindre (1).

(1) Voyez mon ouvrage, Droit maritime de l'Europe, tom. I. ch. 4. art. 1.

§. IX.

*Nouveaux Pirates , sous le nom de Flibustiers
et de Boucaniers , après la découverte de
l'Amérique.*

Ce n'est que depuis l'époque que nous venons de décrire, que le désir extrême d'acquérir des connaissances se répandit en Europe; et il se manifesta bientôt une ardeur particulière pour les récits et les relations concernant les pays éloignés et pour les voyages de long-cours.

L'assurance d'une navigation paisible excita le marin à tenter les entreprises les plus périlleuses, et le porta par l'espoir du gain à parcourir des mers inconnues, et à braver tous les dangers.

La découverte de la Boussole, en favorisant les progrès de la navigation, facilita singulièrement les moyens de faire au loin de nouvelles découvertes. Les hommes qui, avant de connaître la vertu directive de l'aiguille aimantée s'étaient à peine hasardés à perdre de vue les rivages, traversèrent alors hardiment les mers les plus vastes. Dès-lors on commença à braver en pleine mer les tempêtes et les vents contraires, à connaître les *Moussons*, à éviter les écueils et les courrans: enfin on ne craignit plus de s'égarer, en perdant la terre de vue, et les hommes réussirent

ainsi à maîtriser ce terrible élément qui tant de fois les avait fait trembler (1).

Ce fut alors que l'illustre portugais Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance; que le vertueux génois Cristophe Colomb, découvrit les îles de l'Amérique, que les royaumes de l'Aurore virent aborder sur les rivages orientaux ces grands vaisseaux Européens qui versèrent sur les immenses populations indiennes, d'une main la lumière bienfaisante de la vérité chrétienne, de l'autre le feu destructeur de la guerre, la trahison, la perfidie et les vices.

Ce fut alors que le dévot Lusitan érigea sur la rive du Gange des autels somptueux, pour y adorer, moins le dispensateur de tous les vrais biens, que l'idole de l'intérêt et de la cupidité sordide.

Ce fut alors que les riches minières du Potosi attirèrent sur le grand continent de l'Amérique ces expéditions exterminatrices que les Espagnols faisaient au nom d'un Dieu de paix.

Ce fut alors que le Batave tolérant, à peine libre de la tyrannie espagnole qui le retenait esclave, obtint de la générosité indienne, pour ses marchandises, des abris, qu'il convertit ensuite en des batteries foudroyantes, sous les regards stupides de la trop crédule et confiante hospitalité.

Ce fut alors enfin, qu'on arracha aux habitans

(1) Voyez ma Dissertation sur l'origine de la Boussole, 2.^{de} édition de Paris, 1809.

malheureux de ces contrées fortunées ce qu'ils auraient peut-être cédé avec libéralité.

Mais la cupidité souvent atroce parcequ'elle est toujours injuste , avait fait oublier que ces peuples étaient des hommes. On leur porta des chaînes au lieu de leur offrir des vertus , et on les égorgea au nom du Dieu de miséricorde , pour s'enrichir de leurs dépouilles , sous prétexte qu'ils ne suivaient pas une religion , dont ils n'avaient jamais entendu parler. Ainsi des nations entières furent immolées à ce mépris funeste de la véritable loi de J. C., ou pour mieux dire, à l'ardente soif de l'or dont l'intérêt de la religion n'était que le voile. Bientôt une partie de l'Europe se dépeupla pour aller remplacer ces victimes de l'avarice, ou pour en sacrifier de nouvelles.

Les cris de l'humanité firent enfin suspendre cet odieux carnage, et les vainqueurs se disputant entr'eux les propriétés des vaincus engagèrent dans leurs querelles le reste de ces mêmes nations qu'ils venaient de traiter si cruellement.

Cependant l'émulation, la soif des richesses ranima l'industrie. Presque toutes les puissances de l'Europe, qui pour lors avaient une marine, ne songèrent plus qu'à établir dans l'autre hémisphère des comptoirs et des colonies. L'immensité des mers que la nature avait placé entre les terres, pour séparer les diverses nations du globe, devint bientôt le véhicule de leur réunion et de leur commerce réciproque, et n'en fit pour ainsi dire, qu'un seul peuple en les rapprochant par le moyen de la navigation.

L'Europe était enflammée de l'esprit des voyages vers l'Inde et l'Amérique, et ses habitans se trouvaient dans cette heureuse situation, lorsque avant que les Anglais fussent solidement établis à la Jamaïque, et les Français à Saint-Domingue, des pirates de ces deux nations, célèbres depuis sous le nom de *Flibustiers* (1), ayant chassé les Espagnols de la petite île de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étaient fortifiés, et courraient avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun.

Ce fut en 1630, que les Flibustiers commencèrent à être connus par leurs pirateries, et dont les exploits et les crimes remplirent l'Europe d'étonnement et d'horreur, et l'Amérique de désolation.

Ces pirates, Normands d'origine, ensuite, composés de la fange de plusieurs peuples, surtout d'Anglais et de Français, commencèrent par former entr'eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande fut d'abord toute leur force navale. A peine pouvait-on s'y coucher et se mettre à l'abri des ar-

(1) On dispute si le nom de *Flibustier* vient de l'Anglais *Fly-Boat*, ou de *Free-Boater*, comme le prétend Charlevoix, dans son histoire de l'île de S. Domingue, tom. II. p. 7.

Il y en avait d'autres qu'on appellaient *Boucaniers*, à cause qu'ils boucanaient la chair de bœuf, et ce fut depuis lors que les Boucaniers formèrent un corps avec les premiers, qu'ils furent tous appelés Flibustiers.

deurs d'un climat brûlant, et des pluies qui tombent en torrens dans ces parages. Souvent même ils étaient privés des premiers soutiens de la vie. Mais à la vue d'un navire marchand, toutes leurs souffrances étaient oubliées. De quelque grandeur que le navire fut, les Flibustiers allaient, sans délibérer, à l'abordage. Dès que le grappin était une fois accroché, la prise était faite. Lorsqu'ils se trouvaient dans un besoin extrême, ces pirates attaquaient les vaisseaux de toutes les nations; mais ceux des Espagnols, dans toutes les rencontres et en tous lieux.

La haine implacable qu'ils avaient juré contre les Espagnols était fondée, selon eux, sur les cruautés que cette nation avait exercées contre les Américains dont ils se proclamaient les vengeurs. A cette singulière humanité se joignait un ressentiment personnel, celui de se voir interdire dans le nouveau monde la chasse et la pêche, qu'ils croyaient avec raison, de droit naturel. Tels étaient leurs préjugés aveugles, qu'ils ne s'embarquaient jamais sans avoir recommandé au Ciel le succès de leur expédition, et ne revenaient jamais du pillage, sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui arrivaient d'Europe tentaient rarement leur avidité, car ils n'y auraient trouvé que des marchandises, dont la vente eût été peu avantageuse, par les soins trop suivis qu'elle aurait exigés; mais on les attendait et les attaquaient infailliblement lorsqu'ils repartaient chargés de l'or, de l'argent, de

pierreries de l'autre émisphère. S'ils ne rencontraient qu'un seul vaisseau, il était toujours attaqué et pris. Ils suivaient toujours les flottes ; mais malheur aux navires qui s'en écartaient ou qui restaient en arrière ; ils étaient bientôt la proie des pirates. L'espagnol que glaçait la vue de ces ennemis impitoyables, ne savait que se rendre : il obtenait la vie, si la prise était riche ; mais lorsque l'espérance du capteur était trompée, l'équipage était souvent jeté à la mer. Un butin considérable étant fait, les pirates se rendaient dans les premiers tems à l'île de la Tortue pour faire leur partage ; dans la suite les Français allèrent à Saint-Domingue, et les Anglais à la Jamaïque. Tous juraient qu'ils n'avaient rien détourné du pillage à leur profit ; et si quelqu'un était convaincu de parjure, ils ne manquaient pas, à la première occasion, de le chasser comme infâme, et de l'abandonner sur quelque côte déserte.

Les premières distributions du butin étaient toujours pour ceux qui avaient été mutilés dans les combats : les blessés recevaient, pendant deux mois, trois livres par jour pour leur pansement. S'il ne se trouvait pas dans la masse de quoi remplir ces obligations sacrées, l'équipage entier était obligé de reprendre la course, et de la continuer jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisans pour acquitter une dette si respectable. Après ces actes de justice et d'humanité, le restant du butin était distribué par la voie du sort, entre le chef et l'équipage. Cette probité s'étendait jusqu'à ceux

qui étaient péris dans l'action ; leur part était donnée à celui en faveur duquel ils en avaient disposé : si quelqu'un n'en disposait point , sa part était envoyée rigoureusement à sa famille. Au défaut de l'un et de l'autre elle était distribuée aux pauvres , et aux églises , qui devaient prier pour le repos de celui au nom duquel se faisaient ces largesses , fruit du plus horrible brigandage.

Ces devoirs remplis , les Flibustiers s'étudiaient à user avec profusion leur part du butin. La fureur du jeu , du vin , des femmes et tous les genres de débauche était portée à des excès qui ne finissaient qu'avec l'abondance. La mer voyait sans habits , sans vivres , absolument ruinés des hommes qu'elle venait d'enrichir de plusieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguait avaient la même destinée.

Si l'on demandait à ces insensés , dit Raynal , qui nous a fourni ces détails intéressans » quel plaisir » ils trouvaient à dissiper si rapidement ce qu'ils » avaient acquis avec tant de risques , ils répon- » daient ingénument : exposés comme nous sommes » à une infinité de dangers , notre sort est bien différent de celui des autres hommes. Aujourd'hui » vivans , demain morts ; que nous importe d'amas- » ser ? Nous ne comptons que sur le jour où nous » vivons , jamais sur celui que nous avons à vivre. » Notre soin est plutôt de consumer la vie , que de » la conserver. »

L'épouvante était générale dans toutes les mers de

l'Inde et de l'Amérique : l'approche de ces pirates , la crainte seule de les voir arriver , dispersait les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant , éternés par l'exercice paisible de la tyrannie ; abrutis comme leurs esclaves , les Espagnols n'attendaient pas leurs ennemis , sans être vingt au moins contre un , et encore étaient-ils battus. Rien en eux ne portait l'empreinte de la fierté et de la noblesse de leur origine. Leur abrutissement était tel , que l'art de la guerre leur était étranger , et qu'ils connaissaient à peine les armes à feu.

Cette étrange dégradation des Espagnols était augmentée par l'idée qu'ils s'étaient formée des hommes féroces qui les attaquaient par-tout. Leurs moines leur avaient peint les Flibustiers avec les traits hideux qu'on prête aux monstres de l'enfer. Ces portraits d'une imagination effarouchée imprimaient dans toutes les âmes la haine et la terreur.

Enfin le sort , dont les vicissitudes laisse rarement les crimes sans punition , et les malheurs sans dédommagement , expia la conquête du nouveau monde , et les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais enfin il arriva aux Flibustiers ce qu'il arrive toujours aux grands criminels. Plusieurs d'entr'eux périrent dans le cours de leurs brigandages , par l'influence du climat , par la misère , ou par la débauche. Il y en eût plusieurs qui firent naufrage au détroit de Magellan et au cap d'Horn. La plupart de ceux qui tentèrent de gagner par terre les côtes du Nord lais-

sèrent la vie ou les dépouilles dont ils étaient chargés dans les embuscades qu'on leur dressa. D'autres s'embarquèrent, et un malheureux hazard les conduisit au milieu d'une flotte anglaise et hollandaise alliée de l'Espagne. Plusieurs de leurs bâtimens furent pris ou coulés au fond : le reste se sauva à Saint-Domingue. Tel fut le dernier événement mémorable des Flibustiers.

La séparation des Anglais et des Français, lorsque la guerre du Prince d'Orange divisa les deux nations; les heureux efforts de l'un et de l'autre gouvernement, pour accélérer la culture de leurs colonies; la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédités des Flibustiers, en leur confiant des postes civils ou militaires; la protection qu'on fut dans le cas d'accorder successivement aux possessions espagnoles que ces pirates avaient ravagées jusqu'alors; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssaient tous les jours : toutes ces causes se réunirent pour anéantir la société la plus singulière qui eut jamais existé. Sans système, sans lois, sans subordination, sans moyens elle devint l'étonnement de son siècle, comme elle le sera de la postérité. Elle aurait subjugué l'Amérique entière si elle avait eu l'esprit de conquête comme elle possédait celui de rapine.

*Pirates Barbaresques.**Expéditions contr'eux en différentes époques.*

La partie du continent de l'Afrique qui borde les côtes de la Méditerranée, formait anciennement les royaumes de Mauritanie, de Massylie (1) et une partie des états de la république de Carthage. Cette contrée est connue aujourd'hui sous le nom général de Barbarie (2).

Après avoir subi plusieurs révolutions, dont l'his-

(1) Mauritanie, que les Grecs appellent *Maurusie*, avec la ville de *Lixus*, dernière ville de l'empire romain au sud-ouest. Massylie, ou *Massoessili*, région fertile que les anciens géographes ont comprise sous l'appellation de *Numides*, c'est à dire *Nomades*, et dont *Jol*, surnommée *Cæsaria*, e l'opulente *Cirta* étaient les capitales. *Polybius*, lib. III. c. 33.

(2) Vraisemblablement du mot *Bar*, qui en langue arabe signifie *Désert*, d'où ceux qui en étaient les premiers habitants, ont pris le nom de *Barbares* ou *Berberes* qu'ils portent encore, et qui ont donné le nom de Barbarie à cette partie du continent de l'Afrique qui la termine au nord, et qui s'étend depuis le désert de Barca jusqu'à l'extrémité du royaume de Maroc. Elle est bornée à l'orient par l'Égypte et la Nubie; au nord par la Méditerranée; au couchant par l'océan, et au midi par le désert de Shara et la Nigritic.

toire est très-confuse et incertaine , la Barbarie fut subjuguée par les Romains qui en firent une province de leur empire : elle fut envahie par les Vandales qui en formèrent un royaume.

Le relâchement de la discipline militaire qui suivit la mort de leur grand roi Genseric, rompit les ressorts d'un gouvernement qui ne portait que sur cette base. Bélisaire ayant surpris ces peuples dans cet état de dégradation les extermina, et rétablit l'empire des Grecs dans ses anciens droits.

Si quelque point de l'histoire peut paraître incroyable, c'est de voir un général, à la tête seulement de vingt-mille hommes , entreprendre de dompter un peuple maître de toute l'Afrique, d'une grande partie de la Sicile, et de la Sardaigne, de la Corse, des îles de Majorque, Minorque, d'Jviza, et y réussir en moins de deux ans, sans verser, pour ainsi dire, une goutte de sang : mais l'armée de Bélisaire était composée de quelques troupes nationales disciplinées, et qui s'étaient aguerries contre les Perses : le reste et la plus grande partie était composée des Huns, peuples féroces, peu susceptibles de discipline ; mais d'une force prodigieuse, et d'un courage auquel rien ne résistait.

Les Vandales au contraire efféminés, timides, incapables de soutenir les fatigues de la guerre, traînant à leur suite tout l'attirail des voluptés dont ils s'enivraient sans cesse, n'étaient plus que des victimes qui venaient se faire égorger, et qui au moment de

frapper laissaient tomber le fer dont ils étaient armés, faute d'avoir la force d'en supporter le poids.

Vers la fin du VII.^{me} siècle, les Arabes, dont les armes et le courage ne trouvaient de résistance nulle part, envahirent toute cette contrée, et la soumettre au vaste empire que gouvernèrent les Califes. Mais l'éloignement du centre de l'empire Mahométan encouragea dans la suite les descendans des guerriers qui avaient anciennement subjugué ce pays, à secouer le joug et à se rendre indépendans.

Les Califes, dont l'autorité n'était fondé que sur un respect de fanatisme plus propre à favoriser les conquêtes qu'à les conserver, furent obligés à fermer les yeux sur ces révoltes qu'ils n'étaient pas en état de réprimer; et bientôt la barbarie fut divisée en plusieurs états, dont les plus considérables furent Maroc, Fez, Alger, Tripoli et Tunis. Les habitans de ces royaumes étaient un mélange de familles Arabes, de races nègres de provinces méridionales et de maures nés en Afrique ou chassé de l'Espagne; tous sectateurs zélés de la religion mahométane et animés contre les Chrétiens d'une haine superstitieuse et implacable, digne de leur ignorance et de leurs mœurs barbares.

Maroc, Fez et Suz ne sont qu'un même empire sous la première dénomination. Il s'étend au-delà de cette dernière province, vers le sud, jusqu'au Niger. Cet empire disputé long-tems par des compétiteurs étrangers qui se sont massacrés tour-à-tour a été définitivement donné par la milice, qui choisit cependant

le souverain entre les princes du sang impérial, tous scherifs; ce qui fait que le fanatisme s'est perpétué sur ce trône avec la cruauté.

Les revenus de l'empereur de Maroc consistent d'abord dans ses héritages, ensuite dans les ventes des emplois, les amendes fréquentes exigées de ceux qui les possèdent, les droits sur les pirates, qui va à un dixième net des prises, outre celui d'acheter tous les esclaves pour cinquante écus pièce. Il les revend quelque fois au centuple.

Enfin les États chrétiens lui payent des tributs sous le nom de présens, afin qu'il contienne ses pirates, et qu'il n'en laisse sortir qu'un certain nombre. Mais la nature a mis un frein à la cupidité des Marroquins; ils n'ont pas de bons ports: Salé, leur meilleur, est toujours à sec à basse marée, d'ailleurs obstrué par une barre dangereuse, de sorte qu'il n'en peut sortir que des vaisseaux d'une force médiocre: ce qui fait aussi que la marine de cet état est peu importante.

Les habitans de Tunis, d'Alger et de Tripoli, excités par les maures chassés de l'Espagne, faisaient fréquemment des descentes sur ses côtes qu'ils ravageaient impitoyablement. Le succès leur inspira cette fierté naturelle aux hommes qui parcourent habituellement la mer, et bientôt ils s'adonnèrent à la piraterie qui depuis lors a fait leur seul métier.

Ferdinand, roi de Castille et d'Arragon, après s'être assuré de la propriété soi-disant légale, que la Bulle

du pape Alexandre VI, datée de Rome le 6.^{me} jour des nones de Mai de l'an 1493, lui donnait sur les mers et les royaumes des Indes, tourna ses vues du côté de l'Afrique, où les pirates qui se réfugiaient dans le port d'Oran avaient établi l'entrepôt de leur butin et formé leur asile.

Le Cardinal Ximénes, archevêque de Tolède et premier ministre de Ferdinand, résolut de faire les frais de cette expédition, y marcha lui-même à la tête de l'armée qu'il avait levée à sa solde; mais il exigea qu'Oran relevât à perpétuité de l'archevêché de Tolède (1). Il prépara un armement composé de 80 vaisseaux, de trois galères et plusieurs bâtimens de transport, avec dix mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers.

La descente en Afrique se fit sans obstacles; la ville d'Oran fut enlevée. La prise de cette place s'effectua si promptement, qu'elle fut regardée en Espagne comme miraculeuse. Le cardinal entra en vainqueur

(1) Cette précaution prouve que le désir d'étendre l'empire de l'évangile, celui de verser son sang pour la foi, n'était pas, comme le prétend le célèbre évêque de Nîmes, les seuls motifs qui eussent porté le Cardinal à cette entreprise. Le grand inquisiteur étant en Afrique, on plaisanta un peu plus librement en Espagne: on disait » que tout était renversé » dans cette monarchie; que Gonzales, le grand capitaine, » ne faisait plus que dire des chapelcis à Valladolid, tandis » que l'archevêque de Tolède ne songait qu'à faire la guerre » en Afrique. »

dans la ville revêtu de ses habits pontificaux , nouveau genre de triomphe , inconnu chez toutes les autres nations.

Les Espagnols que Ximènes avait laissés en Afrique s'emparèrent encore de Bugia et de Tripoli au nom de Dieu et du Cardinal (1) .

Au commencement du XV.^{me} siècle les mahométans d'Alger , craignant de tomber sous le joug de l'Espagne après la chute d'Oran , appellèrent les Turcs à leur secours. La Porte Ottomane leur envoya le fameux Barberousse , qui après avoir commencé par les défendre finit par les asservir.

Ce pirate redoutable se distingua bientôt par sa valeur et son activité. S'étant emparé d'un petit brigantin , il continua ce vil métier avec tant d'habileté et de succès , qu'il réussit à rassembler une escadre de douze galères et de plusieurs autres bâtimens moins considérables. Il se donna le titre d'ami de la mer et d'ennemi de tous ceux qui voguaient sur ses eaux.

La terreur de son nom se répandit bientôt depuis

(1) Il est à remarquer , que ce Prélat , qui préférait à l'argent l'honneur immortel , comme il disait souvent , d'avoir achevé seul et sans autres ressources que les siennes , une entreprise qui demandait les ressources d'un souverain , exigea le remboursement de ses avances. Il essaya un refus net ; et Ferdinand lui fit assez sentir , que dans son zèle , patriotique en apparence , il ne voyait qu'un superbe égoïsme. *Mariana , hist. d'Espagne.*

le détroit des Dardanelles jusqu'à celui de Gibraltar. Ses projets d'ambition s'étendirent à mesure que ses succès et sa renommée s'accrurent : il aurait effacé en quelque manière l'infamie de ses brigandages, si ses talens et ses vues, dignes d'un conquérant, eussent eu pour objet le bonheur des peuples dont la défense lui avait été confiée.

Ayant succédé en 1535, à l'autorité de son frère Horuc dans le gouvernement d'Alger, Barberousse s'empara aussi du royaume de Tunis. Cette conquête ayant alarmé les Princes chrétiens, ils se liguèrent contre la puissance d'un si terrible et si cruel ennemi de leur religion et de leurs États.

Charles d'Autriche qui avait succédé à Ferdinand, sous le nom de Charles-Quint, et qui réunissait la couronne d'Espagne, en sa qualité de chef de l'Empire Germanique, se mit à la tête de cette fameuse coalition. La flotte des confédérés, composée de trois cent bâtimens, ayant fait voile du port de Cagliari en Sardaigne, où était le rendez-vous général, toucha le 25 juin à Porto-Farina, éloigné de six lieues de Tunis ; attaqua de suite le fort de la Gonlette qu'elle prit, et s'empara aussitôt de Tunis.

Charles-Quint, après avoir délivré dix milles esclaves chrétiens qui se trouvaient dans cette ville ; après avoir forcé Barberousse à s'enfuir avec les débris de son armée, et replacé le véritable souverain sur le trône, appareilla pour s'en retourner en Europe.

Il alla d'abord mouiller à Trapani, de là à Palerme,

à Messine, et enfin à Naples où il entra en triomphe.

Animé par un si glorieux succès l'Empereur voulut tenter en 1541 contre Alger une pareille entreprise ; mais les mesures n'ayant pas été aussi bien concertées que pour celle de Tunis, le succès n'en fut pas semblable. S'étant inconsidérément mis sur mer avec sa nombreuse flotte, dans un tems peu favorable, il eut bientôt à combattre contre les vents et les orages. Les vaisseaux fatigués par une furieuse tempête se fracassèrent les uns contre les autres, ou allèrent se briser contre des rochers ; d'autres furent engloutis avec leurs équipages. Cent quarante gros vaisseaux et quinze galères périrent dans cette funeste circonstance, et Charles-Quint lui-même eut grand peine à se sauver à Carthagène avec les débris de sa flotte. Il n'obtint de tant d'efforts et de tant d'orgueil qu'une renommée stérile, l'épuisement de ses États et l'ennui de sa propre existence.

Philippe II. fils de Charles-Quint, ayant succédé à son père au royaume d'Espagne, n'eut pas des grands succès dans les expéditions qu'il tenta contre les Puissances barbaresques. Sa marine ne s'était pas encore relevée de la perte essuyée sous son prédécesseur. La marine espagnole fut entièrement négligée jusqu'au règne de Philippe V. Ce Prince n'eut pas plutôt dispersé les ennemis qui s'opposaient à son avènement au trône, qu'il pensa sérieusement à mettre sa marine sur un meilleur pied : elle était si faible alors, que les pirates barbaresques

alloient impunément enlever les navires marchands à l'entrée des ports d'Espagne.

Ce Prince ayant fait construire des vaisseaux et formé des établissemens favorables à la navigation, se trouva bientôt en état d'envoyer deux escadres en croisière dans la Méditerranée, et réussit à tenir en respect les barbaresques.

Les fréquentes et ruineuses déprédations que les pirates de Tripoli exerçaient vers la fin du XVII.^{me} siècle sur les côtes de Provence et d'Italie attirèrent sur cette ville les armées de Louis XIV en 1685. Le terrible bombardement, commandé par le maréchal d'Estrées, qui ruina de fond en comble les bâtimens publics et presque toutes les maisons de la ville, força les Tripolitains à demander la paix avec soumission. Ce fut le Divan ou le Sénat de Tripoli qui fit les propositions, signa le traité, et envoya des ambassadeurs à Paris pour obtenir le pardon du vainqueur irrité.

Ces pirates promirent de respecter le pavillon français et les côtes : ils tiennent parole à-peu-près comme un animal malin et féroce déjà chatié qui s'abstient de faire du mal quand on le regarde.

Louis XIV avait contre les Tunisiens les mêmes sujets de mécontentement que contre les Tripolitains qu'il venait de châtier : ils avoient fait des courses sur les navires français, et en avoient enlevés plusieurs sur la côte de France : il ordonna en conséquence un armement pour contenir ces pirates qu'il confia au même commandant.

Le maréchal d'Estrées fit voile de Toulon et s'approcha de la côte de Tunis. Mais ce qui venait d'arriver à la ville de Tripoli, leur faisant connoître à quoi ils devoient s'attendre, s'ils faisaient quelque résistance, ils prirent bientôt le parti de la soumission, et firent assurer le Vice-Amiral qu'ils en passeraient par où il voudrait. M. d'Estrées les obligea de rendre tous les esclaves français, et de payer au Roi les frais de l'armement.

Il fallait que l'envie de piller et vivre de brigandage fut bien forte chez ces pirates, pour que la considération des châtimens dont étaient suivies les infractions aux traités conelus avec la France ne pussent pas les contenir.

Quoique dans l'expédition qui avait été faite en 1682 contre la ville d'Alger, sous le commandement de M. Dequesne, cette ville eut été en partie réduite en cendres par l'escadre française, et que pour éviter une ruine totale, ces pirates eussent été obligés de faire les plus grandes soumissions; quoique le traitement que venaient de recevoir leurs voisins leur donna lieu de tout appréhender, il n'en eurent pas moins la hardiesse de faire des nouvelles courses sur les navires français; ce qui attira sur eux de nouveaux effets de la colère du Roi.

Le maréchal d'Estrées eut ordre de se porter sur Alger avec une escadre: il arriva devant cette ville sur la fin de juin de 1685. Le Vice-Amiral employa quelques jours à faire les préparatifs nécessaires pour

la bombarder. Depuis le 1.^{er} juillet jusqu'au 16 du même mois on y jeta dix mille bombes, on coula à fond dans le port même cinq vaisseaux des pirates, et un autre fut brûlé : après quoi ils se soumirent, et implorèrent la paix.

La principale condition fut, que le Dey enverrait un ambassadeur au Roi pour lui demander pardon des hostilités commises sur les vaisseaux français. Cet ambassadeur alla à Versailles, où il remplit son devoir dans une audience publique, et le Roi confirma le traité.

Cette paix donna lieu à une médaille. On y voit l'ambassadeur d'Alger se jettant aux pieds du Roi, et ce Prince accordant le pardon qu'on lui demande : la légende porte — *Affrica supplex*; l'exergue, *Confecto bello piratico* — 1684.

§. XI.

*Moyens propres à l'extirpation des Pirates
Barbaresques.*

Les divers états barbaresques situés sur la côte de l'Afrique qui borde la Méditerranée, sont gouvernés par des Deys indépendans, plus alliés que sujets de la Porte Ottomane.

Chacun de ces Deys est totalement despote et tyran dans son gouvernement. Portés à cette place par la faveur d'une soldatesque effrénée et turbulente, leur politique pour s'y maintenir se réduit à permettre les plus horribles assassinats entre les grands, et l'oppression la plus vexatoire sur le peuple qui s'y trouve plongé dans une extrême misère.

Les exemples de la plus inhumaine vengeance contre un Dey déposé ou massacré, et contre ses parens ou partisans n'y sont pas rares. Les confiscations, les emprisonnemens, les persécutions de tout genre s'en suivent jusqu'à ce que, dans l'espace d'une semaine ou d'un mois au plus le régnant ait subi le même sort, et qu'une nouvelle révolution ramène une semblable catastrophe, les mêmes scènes de fureur et de cruautés.

Esclaves de quinze à vingt-mille turcs, ramassés dans les boues de l'empire Ottoman, les habitans de ces contrées malheureuses sont de cent manières diffé-

rentes les victimes de cette audacieuse milice indisciplinée et impunie. Une passion effrénée pour le brigandage excite seul leur perversité, et porte généralement les habitans à parcourir les mers en pirates. Leur avidité naît de la contemplation des richesses qu'amasse l'industrie du commerçant étranger; aussi la rencontre d'un vaisseau, d'un navigateur paisible les remplit aussitôt d'une joie féroce, qui se manifeste par les plus vifs transports et par des horribles hurlemens.

Les nations de l'Europe doivent être persuadées que la course barbaresque ne cessera, tant que ce nid de pirates ne sera entièrement écrasé; et l'on verra toujours l'activité de leurs pirateries augmenter à mesure que les mers fourniront plus d'aliment à leur avidité, à leur inquiétude (1).

La piraterie est donc dans leur nature, et le pillage le seul sentiment de leur âme. (2).

Un de leurs Deys disait naïvement — *Les Algériens sont des brigands et je suis leur Capitai-*

(1) Et vis et amor sceleratus habendi.

Vela dabant ventis

OVID. *Metam.* lib. 1. v. 131.

(2) in quorum mente pares sunt et similes, ira atque fames.

JUVENAL. Sat. 15.

Et ha natura sì malvagia e ria,
Che mai non empie la bramosa voglia,
E dopo il pasto ha più fame, che pria.

DANTE, inferno c. 1.

ne. — Quand on leur reproche cet infame métier, ils répondent par cet ancien proverbe — *Ceux-là ne doivent jamais semer qui ont peur des moineaux* (1).

Les Puissances maritimes ne se convaincront-elles donc jamais de la nécessité de mettre fin à ces barbaries? Un frein qui les arrêterait pour toujours, ne serait-il pas d'une utilité générale et bien sensible?

Chaque Puissance maritime a le droit imprescriptible de la liberté des mers: toutes le réclament, et se sont quelquefois armées pour le conserver dans son intégrité: cependant elles laissent impuni un peuple de barbares faibles qui ne saurait imposer des lois à aucun autre; mais qui a la force, ou, pour parler avec plus de justesse, la criminelle industrie et l'audace des voleurs de grand chemin, qu'il l'exerce sur les mers, et ne connaît d'autres moyens de se procurer des richesses que la piraterie; un peuple qui navigue, mais qui ne lance des vaisseaux en mer que pour ravager les côtes de toutes les nations, faire des esclaves, et enlever à la terre ainsi qu'à la mer tout ce qu'il trouve sans défense. Un peuple qui ne sait que braver le péril et qui ne connaît point de discipline, est peu redoutable. Ses entreprises hardies, et toujours mal conçues, ne sont que des irruptions dont l'effet est toujours passager.

Quoi de plus juste, que de soulever toutes les Puis-

(1) Diction. d'Anecdotes.

sances contre un peuple ennemi du nom chrétien, un peuple de barbares qui ne vit que de brigandages, un peuple de Pirates ! Et pourquoi ne verrions-nous pas de nos jours ce que nous lisons dans l'histoire ancienne ? Nous y voyons les forces des nations réunies pour venger les outrages faits aux droits de la nature qui permettent à tous de naviguer sur les mers. Tous les efforts doivent donc conspirer contre ces barbares qui osent troubler la paisible navigation du commerce. Toute nation en état de punir ces pirates qui osent exercer leurs brigandages sur la Méditerranée, et qui les attaque vigoureusement pour les contenir dans leurs limites, est une nation qui doit bien mériter du genre humain ; car son motif est dans la nécessité de rétablir le droit de tous ; son pouvoir est dans la justice de la cause générale qu'elle protège ; sa mission lui est donnée par la nature ; son droit est le besoin absolu de la société. Ceux auxquels une active coopération ne serait pas permise, fourniraient au moins des moyens pour aider les nations assez généreuses qui attaqueraient jusque dans leurs repaires ces tyrans de la mer.

Ce fut ainsi que Cimon sut antrefois éloigner les Perses des côtes de la mer, et les soumettre à des conditions qu'il voulut bien leur imposer après la fameuse bataille de Salamine. Ce fut ainsi que le peuple d'Argos se réunit à celui d'Athènes, non-seulement pour défendre aux Spartiates de naviguer, mais même pour lui ôter le droit du passage mariti-

me. Ce fut ainsi que la puissance des Egyptiens sur mer céda à la volonté des Grecs réunis, et mēdia, dans un traité humiliant, la faculté d'envoyer seulement au-delà du Bosphore deux navires par an. Ce fut ainsi enfin que les Romains réunis aux Coreyréens et aux Achéens obligèrent Teuca, Reine d'Illyrie à faire cesser les pirateries de ses sujets qu'elle entretenait dans les mers.

Les principes sacrés de l'humanité ne reprochent-ils pas aux grandes Puissances maritimes leurs traités qui les mettent à couvert des brigandages de ces pirates qu'il leur serait si facile de détruire à jamais par la force (1)?

Les Puissances maritimes du premier ordre permettraient-elles qu'on les soupçonna d'avoir préféré des traités qui leur assurent les avantages de la concurrence de la navigation de la Méditerranée, sur les

(1) On sait qu'outre le fameux traité de l'Espagne de l'an 1555, les traités des autres Puissances de l'Europe avec les Régences de Maroc, Tunis, Tripoli et Alger datent depuis 1619; et que les présens qu'elles se sont obligées de faire annuellement aux Deys, ont assez la nature d'un tribut honteux, que ces Pirates extorquent, pour peu qu'il tarde d'arriver. *Voyez ces faits plus en détail, dans Neues Deutische musæum 1791. st. 1. p. 2.* La Gazette de Gènes du 30 mars dernier nous instruit, que le Dannemarck vient de conclure la paix avec le Dey de Tripoli; et s'est obligé de payer pendant sept ans à cette Régence africaine, le tribut annuel de treute mille piastres.

nations faibles qui n'ont pas des moyens pour traiter avec les Barbaresques, ou pour se faire respecter (1)?

Quelques Puissances maritimes du Nord peuvent-elles considérer, sans éprouver un sentiment pénible, les ports de la Barbarie comme un débouché légitime de leurs bois de construction, de leurs goudrons, de leurs poudres nécessaires à l'entretien de la marine de ces Pirates?

L'habitude que ces Puissances ont contractée d'envoyer des armes et des munitions de guerre aux Barbaresques contraste évidemment avec les principes adoptés par les Empereurs romains, ainsi que nous les voyons sanctionnés dans le code Justinien qui a infligé la confiscation et la peine de mort contre ceux qui porteraient des armes ou des matériaux propres

(1) C'est un scandale malheureusement répété, que les Barbaresques aient osé, il y a six mois, de faire une descente dans l'île de S. Antioco, adjacente au royaume de Sardaigne, et d'où ils ont amené une partie de la population en esclavage à Tunis: d'avoir pris plusieurs bâtimens marchands sur la côte de Gènes, de la Romagne, de Nice, dans le courant de l'année dernière, et dans un tems où la Méditerranée était couverte de vaisseaux de guerre anglais, français, hollandais et américains. Loin de nous l'injurieux soupçon de connivence entre ces Puissances et les Pirates africains; déplorons seulement les malheurs de ces esclaves, et l'impuissance des Souverains qui n'ont pas des forces suffisantes pour faire respecter leurs sujets et leurs pavillons. Il est triste d'être obligé de rapporter ces faits, mais ce sont des faits historiques, et il ne faut rien dérober à la vérité.

à la construction des navires aux barbares ennemis des chrétiens (1).

Ces Puissances devraient-elles se refuser de réunir leurs forces à celles des autres nations pour défendre la liberté publique, et pour réprimer le brigandage d'un peuple de barbares qui ne veut avoir d'autres moyens de subsistance, d'autres ressources que celles que lui procurent ses attentats continuels contre la paisible navigation des peuples civilisés?

Avertir les nations maritimes de s'armer contre les pirates barbaresques qui désolent les côtes de la Méditerranée et écrasent le commerce, c'est un devoir prescrit par la charité; c'est veiller à l'intérêt commun. Se confédérer pour punir les attentats de ces barbares ennemis de la tranquillité publique, c'est venger la cause de l'humanité et de la justice. Il est donc juste d'employer la force contre ceux qui se

(1) *Perniciosum namque Romano Imperio, et proditioni proximum est; barbaros, quos indigere convevit; telis eos ut validiores reddantur, instruere. Si quis autem aliquod armorum genus quarumcumque nationum barbaris alienigenis contra pietatis nostræ interdicta ubicunque vendiderit; bona ejus universa protinus fisco addici, ipsum quoque capitalem pœnam subire decernimus. Leg. 2. cod. Quæ res exportari non debeant. His, qui conficiendi navem incognitam ante peritiam Barbaris tradiderint, capitale judicium proponi decernimus. Leg. 25. cod. de pœnis. V. Casaregis de comm. disc. 211 n. 40. où sont rapportées les diverses constitutions ecclésiastiques sur le même sujet.*

déclarent nos ennemis, qui violent envers tous les droits de la sociabilité, qui s'emparent de nos biens et nous empêchent de profiter des avantages du commerce maritime.

» Je ne doute pas, dit Grotius, qu'on ne puisse
 » justement prendre les armes contre ceux qui font
 » le métier de pirates; on peut dire de ces sortes de
 » gens, ajoute-t-il, qu'ils tiennent plus de la bête que
 » de l'homme (1). » Isoerate avait déjà énoncé la
 même opinion de laquelle Grotius s'était appuyé;
 elle est conçue en ces termes :

» La guerre la plus juste et la plus nécessaire est
 » premièrement celle que tous les hommes font aux
 » bêtes sauvages; et ensuite celle que les Grecs font
 » aux barbares qui sont naturellement nos ennemis,
 » et qui nous dressent incessamment des embûches
 » (2). » *Le genre humain*, ajoute Saint Augustin,
doit prononcer l'arrêt de leur destruction (3).

C'est donc le droit et le devoir des nations de s'armer contre ces pirates qui veulent enchaîner les mers, le commerce et l'industrie de toutes les nations. La justice a ses droits, l'oppression est parvenue à son comble, il faut l'en précipiter. Nous appellons ici

(1) Grotius de jure B. ac p. lib. II. c. 20 § 40.

(2) Isocrat. danathen. p. 460.

(3) Qualia si aliqua terrena civitas decerneret, decrevissetve, genere humano decernente fuerat evertenda. *De civitate Dei* lib. 1. c. 5.

l'attention des Souverains. Dans ces tems où toutes les idées sont tournées vers les côtes de la Barbarie, où tous les cœurs sont déchirés par les gémissemens de tant d'esclaves chrétiens, où tous les désirs sont dirigés vers l'extirpation totale de ces pirates inhumains, ils ne pourront envisager qu'avec le plus grand intérêt les moyens que nous allons proposer (1).

Les efforts isolés ne peuvent rien, ou fort peu, contre ces peuples habitués à lancer en mer des navires remplis d'hommes féroces, prêts à combattre, et dont la politique n'a d'autres principes que le brigandage.

Par les excursions que ces pirates ont exécutées sur la Sardaigne on peut conjecturer que le même sort est préparé aux côtes d'Italie et aux autres nations qui bordent la Méditerranée. Un armement considé-

(1) Le Capitaine Croker, officier distingué de l'escadre anglaise en station sur les parages d'Alger, a publié dernièrement une lettre très-intéressante sur l'esclavage des Chrétiens en Barbarie. Un passage de cette lettre peut réveiller l'attention du public, sur les maux qui affligent ces malheureux esclaves, et dont ce brave marin, dit avoir été témoin oculaire : il est conçu en ces termes : « La traite des « nègres n'est rien en comparaison de cet esclavage. L'hon- « neur de notre pays, ajoute-t-il, est doublement intéressé « à détruire cet horrible abus ; notre pavillon même a été « insulté. » Nous attendons avec impatience la motion que l'honorable membre du parlement d'Angleterre, Wilberforce, se propose de faire incessamment à la Chambre des Communes à ce sujet, ainsi que les journaux anglais l'annoncent.

nable est en ce moment en grande activité dans les ports de Tunis et d'Alger : sa destination n'est pas douteuse (1). Il n'y a donc pas de tems à perdre pour se confédérer contre ces pirates. Annibal disait qu'on ne pouvait surmonter les Romains que dans Rome ; plus on avance dans le cœur d'un pays, plus on pénètre dans l'intérieur, plus on le trouve faible et desarmé. C'est un avis aux nations.

C'est en Barbarie même qu'il faut aller battre les Barbaresques pour les vaincre et leur porter des coups funestes. Ailleurs ils pourraient être invulnérables, et renaître de leurs défaites comme l'hydre de Lerne (2). Il faut profiter de leur faiblesse pour les faire repentir de leur audace. C'est leur cruauté qui nous appelle contre eux. Cette démarche est l'intérêt du tout contre les attentats d'une très-mince partie du genre humain.

La guerre contre les barbaresques est donc une guerre publique défensive, fondée sur la justice qui, de concert avec la prudence et la bonne foi, doit armer aujourd'hui toutes les Puissances maritimes

(1) Voyez l'état de la marine de Tunis, pièce n.º I.

(2) Animal monstrueux qui avait la forme d'un Dragon à plusieurs têtes. L'Hydre naquit, selon Hésiode, d'Echidna, moitié nymphe, et moitié serpent, et de Typhon, vent orageux et violent. Apollodore fait naître l'Hydre dans les marais de Lerne, pays d'Argolide qui arrosait le fleuve Amymon. V. *Sabatier, Siècles payens.*

pour venger des injures solennelles , des guerres de piraterie , des attentats sur les propriétés , des insultes renaissantes à leurs pavillons.

Il est inconcevable qu'un peuple sans marine réglée , une poignée de pirates , sans cesse en butte aux partis , aux séditions , tiennent en échec la navigation des premières nations de l'Europe ! Avec des forces maritimes très-considérables , on a témoigné quelques fois , n'en avoir pas assez pour contenir , pour soumettre les barbaresques ! Au moindre de leurs caprices la navigation commerciale de la Méditerranée se voit entravée par leurs pirateries. On les menace alors , on les caresse , on leur envoie des présents pour les faire rentrer dans leurs ports , et on les ménage comme si l'on traitait avec des peuples civilisés. A quelle nation est-il donc réservé la gloire de briser les fers que l'Afrique nous forge lentement , et d'éteindre pour toujours ces foyers de pirates ?

Nous sommes persuadés d'avance qu'aucune nation n'oserait le tenter seule , car il serait à présumer , que la jalousie des autres y mettrait des obstacles secrets , et peut-être même insurmontables.

On a vu malheureusement quelquefois des grandes Puissances maritimes de l'Europe se refuser opiniâtrement aux moyens de rétablir sur la Méditerranée la liberté du commerce. L'espérance d'arrêter l'industrie de toute nation qui n'a pas des forces suffisantes pour contenir ces pirates , leur a fait habituellement désirer , favoriser même les infâmes entre-

prises des barbaresques. (1) C'est une atrocité dont elles se seraient épargnée la honte, si leurs lumières avoient égalé leur avidité.

Est-ce l'Angleterre, *la Gardienne des libertés générales de l'Europe et la Patrone du genre humain* (2), qui en proclamant tant de générosité, se refuserait à une réuion si juste, implorée par les gémissemens de tant de victimes, et l'asservissement du commeree?

Nous plaidons ici la cause de l'humanité souffrante, et nous présentons ses droits à la nation de l'Europe qui se pique le plus de les connoître, de savoir les respecter et les protéger. Nous osons encore lui représenter, appuyés du sentiment généreux d'un Diplomate éclairé de nos jours (3), qu'il est également de son devoir, de son honneur, et nous dirons

(1) « Le brigandage des Africains est, peut-être, plus avantageux que nuisible aux grandes Puissances; elles sont rarement attaquées. Tout le dommage retombe sur le commerce des petits états, qui sont obligés de renoncer à leurs entreprises, ou de donner une partie de leur gain aux nations dont ils frètent les vaisseaux, et dont ils empruntent le pavillon ». *Mably*, Droit pub. de l'Europe tom. 1 p. 397.

(2) C'est ainsi que les écrivains politiques anglais appellent, depuis plus d'un siècle, leur nation.

(3) S. E. M. gr le Comte Revel de Pralongo, Gouverneur de Gènes. V. à la fin de l'ouvrage, n.° II, sa lettre à Sir Sidney Smyth.

plus, de son intérêt (1), d'employer ses forces à l'extirpation totale de la piraterie barbaresque.

Nous le dirons encore : ce grand bienfait est réservé à la nation anglaise, faite pour donner tous les exemples qui honorent l'humanité, dont le plus récent est l'abolition de la traite des nègres qu'elle vient de proclamer.

C'est en déployant son active influence qu'elle parviendra à provoquer la réunion de toutes les Puissances maritimes que nous proposons, et à la soutenir avec les moyens efficaces qu'elle a en son pouvoir, qu'elle parviendra au but vers lequel notre plan est dirigé.

C'est au moment où l'Angleterre a déployé toute sa puissance pour conserver l'empire qu'elle a acquis sur toutes les mers et sur le commerce du monde ; c'est après l'époque d'une guerre mémorable, pendant laquelle elle s'est servie de tous les moyens que la richesse nationale a su sacrifier à la cause commune, qu'il est important de provoquer son influence. Rien ne coûte à cette nation généreuse lorsque les besoins publics commandent.

(1) L'Angleterre qui a toujours montré tant de goût pour les conquêtes de commerce, et qui en a tant fait à des hauts prix, en ferait une très-précieuse à bon marché en se réunissant avec les autres Puissances pour détruire les pirateries barbaresques. Si elle réfléchit un moment au nouveau débouché qu'elle s'ouvrirait aux côtes d'Afrique pour ses manufactures, elle trouverait ses intérêts politiques heureusement d'accord avec les intérêts commerciaux, et avec les droits de l'humanité.

L'illustre Souverain qui règne glorieusement sur toutes les Russies, éclairé par l'expérience sur les véritables intérêts de son vaste empire, ne manquera pas, sans doute, de prêter la main à l'exécution d'un plan aussi favorable aux relations commerciales de la Russie et de la Pologne.

Nul doute, que pour favoriser le commerce de ses états, le gouvernement russe ne donne la préférence à l'ancienne communication par la mer noire, qui fut jadis si fréquentée des Grecs, des Romains et des Génois, et qui semble avoir été tracée par la nature même en faveur du commerce des peuples du midi et du nord.

Ce n'est que par la voie de la Méditerranée rendue libre que la Russie pourrait recevoir, à sa proximité, les produits du midi et de l'Afrique, dont elle fait une si grande consommation, avec beaucoup plus d'avantage que par la Baltique, infiniment plus longue et plus dangereuse.

L'Empereur d'Autriche, d'après l'acquisition du royaume Lombardo-Vénitien ne peut hésiter un moment d'accéder à cette coalition. Ce Prince est assez sage pour prévoir les conséquences intéressantes qui peuvent résulter en faveur de son empire, de la possession des états Vénitiens et de la Lombardie, qui lui a fait acquérir plusieurs villes opulentes, une grande étendue de côtes maritimes, et des ports avantageusement situés.

Les états italiens dépendans aujourd'hui de la mai-

son d'Autriche semblent donc être destinés à parcourir une nouvelle carrière ; autant par leur situation au centre des pays commerçans du nord et du midi de l'Europe , que par l'industrie de ses habitans , et les nouveaux états maritimes qu'elle possède sur le golfe Adriatique. Ces pays étant habités par des nations expérimentées dans le commerce et la marine , pourraient former bientôt une puissance maritime respectable , si l'Empereur s'allie étroitement avec les autres Puissances pour contribuer efficacement à délivrer la Méditerranée des entraves que les barbares mettent à la paisible navigation du commerce.

L'Empereur avec la bonté qui le caractérise a déjà anticipé avec des traits de sa bienveillance en faveur de l'humanité , par l'accueil particulier qu'il a donné dans une de ses maisons à Augarten aux généreux chevaliers qui concourent par leurs largesses au soulagement et à la délivrance des esclaves chrétiens qui gémissent dans les fers des pirates barbares. (1)

Et cette nation magnanime qui a eu la gloire de consacrer solennellement les principes angustes d'une sage tolérance et les droits imprescriptibles de l'humanité sur une terre qui fut tant de fois outragée par les fureurs de la cupidité européenne , pourra-t-elle se refuser de concourir avec les autres Puissances mari-

(1) Voyez la lettre de Sir-Sidney Smith. Gazette de Gènes N.º 4. 1816. Pièces justificatives N.º III.

times à affranchir la Méditerranée du joug des barbaresques?

Braves Américains! Vous qui avez su par vos constants travaux fertiliser les bords sauvages du nouvel hémisphère, et les rendre célèbres par la sagesse de vos institutions politiques, voudriez-vous rester étranger à une entreprise dont les heureux résultats pour la liberté de la navigation ne sauraient être douteux?

Vos relations commerciales avec les côtes de la Barbarie affranchies, pourraient devenir également considérables qu'elles le sont déjà avec les états chrétiens qui bordent la Méditerranée, tandis qu'elles présenteraient un débouché très-avantageux aux productions de vos climats. (1)

La France, l'Espagne, le Portugal, la Hollande, la Suède, le Dannemarck, les états du Pape, du Roi de Sardaigne, du Roi de Naples, du Grand Due de Toscane sentiront l'importance et le même besoin d'intervenir dans cette coalition, parceque tous ont le droit de participer à la liberté de la navigation de la Méditerranée.

Que tous secondent les généreux efforts que l'hu-

(1) Les états unis de l'Amérique viennent de rétablir la paix avec la Barbarie; et c'est sans doute par le motif de l'intérêt commercial que le sage Président James Madison a adressé, au nom du gouvernement, des éloges et des remerciemens au brave Commodore Décatour, qui avec son escadre de la Méditerranée a réussi à la stipulation de ce traité. V. les journaux américains du mois de novembre dernier. Pièce N.° IV.

manité réclame pour réduire les barbaresques à l'impuissance absolue de ne plus nuire par leurs pirateries ! En combattant chacun pour sa propre cause, chacun combattra pour celle de tous les hommes ; ils sont tous intéressés à vos triomphes, car la prospérité générale en sera l'heureux résultat.

Les nations ne sauraient faire un plus glorieux usage de leur puissance que de l'employer et concourir toutes à protéger les malheureux, à secourir et défendre l'humanité.

L'équité naturelle et la justice veulent qu'on ne laisse pas insulter impunément les hommes ; l'intérêt commun exige impérieusement qu'on les délivre de l'oppression.

» La première loi générale, que le but même de la
 » société des nations nous découvre, est que chaque
 » nation doit contribuer au bonheur et à la perfection
 » des autres de tout ce qui est en son pouvoir (1) ».

» C'est un devoir, dit l'Orateur romain, que la
 » nature nous impose, de nous exposer aux plus
 » grands travaux pour secourir et conserver, s'il
 » était possible toutes les nations ; imitant ainsi cet
 » Hercule, que la renommée, chargée du soin de
 » récompenser les bienfaits, a mis au nombre des
 » Dieux » (2).

(1) *Vattel*, *droit des gens*, disc. prelin. § 13.

(1) Est secundum naturam pro omnibus gentibus, si fieri possit, conservandis aut juvandis, maximos labores molestias-

Appuyons nous encore une fois de l'autorité de Vattel : » Les lois de la société naturelle, dit-il, sont » d'une telle importance au salut de tous les états, » que si l'on s'accoutumait à les fouler aux pieds, » aucun peuple ne pourrait se flatter de se conser- » ver et d'être tranquille chez lui, quelques mesures » de sagesse, de justice et de modération qu'il pût » prendre. Or, tous les hommes et tous les états ont » un droit parfait aux choses sans lesquelles ils ne » peuvent se conserver; puisque ce droit répond à » une obligation indispensable. Donc toutes les na- » tions sont en droit de réprimer par la force celle » qui viole ouvertement les lois de la société que la » nature a établies entr'elles, ou qui attaque direc- » tement le bien et le salut de cette société » (1).

Nous ajouterons ici, avec Tite-Live, que toute guerre est juste quand elle est indispensable, et ceux-là peuvent prendre les armes, sans offenser le ciel, qui n'ont plus de ressource que dans les armes (1).

Nul secours étranger ne peut retarder d'un instant la chute de ces Puissances Africaines.

L'empire Ottoman qu'on pourrait soupçonner d'en désirer la conservation, n'est pas assez content du

que suscipere, imitando Herculem illum, quem hominum fama, beneficiorum inemor in concilium caelestium collocavit. *Cicero de offic. lib. III. c. 5.*

(1) *Vattel* loc. cit. §. 22.

(2) *Justum est bellum quibus necessarium, et pia arma quibus nulla nisi in armis relinquitur spes. Tit. Liv. Decad. I. l. 19.*

vain titre de protecteur qu'on lui accorde, pour y prendre un vif intérêt (1).

Lorsque les Puissances de l'Europe contractent avec la Porte Ottomane, elles stipulent toujours que le Grand Seigneur ajoutera foi aux plaintes qu'elles pourront lui porter contre les pirates de Barbarie; qu'il donnera ses ordres pour punir les délinquans; et que dans le cas, où la Puissance contractante aura sujet de châtier ces Pirates, le Grand Seigneur ne pourra prendre leur défense.

La bonne foi, le véritable amour du bien et de l'humanité exigent impérieusement que cette opération soit l'ouvrage d'une coalition, d'une ligue universelle, franche, magnanime et loyale. Il faudrait donc que toutes les Puissances maritimes concourussent à l'exécution d'un projet qui les interesse toutes également.

On ne peut se dissimuler que les Puissances maritimes doivent être fatiguées des malheurs qu'elles se sont causés réciproquement. Après s'être si souvent

(1) L'article 11 des conventions entre la France et la Porte Ottomane, renouvelées dans la capitulation de l'an 1740 entre Louis XV, et le Sultan Mahmoud, prouve à l'évidence la réalité de notre observation. Voyez pièce N°. V.

Une négociation diplomatique avec la Porte Ottomane, basée sur les moyens accoutumés ne manquerait pas son effet. Elle résisterait d'autant moins à donner son adhésion, qu'elle ne voudrait pas rompre en visière avec toutes les Puissances réunies au même but.

unies pour leur destruction mutuelle, qu'elles prennent une fois les armes pour leur conservation ! Depuis long-tems les guerres n'ont été entreprises que pour le maintien de l'équilibre entre les Puissances de l'Europe. Tous les traités portent l'empreinte de la balance politique. On s'est constamment efforcé de contenir les grandes nations qui ont prétendu en imposer par leurs armées à celles qui n'avaient point de forces égales ; mais on n'a jamais rien fait pour circonscrire dans leurs justes limites les peuples barbaresques qui les ont franchies avec audace au préjudice de tous les autres. La guerre maritime contre ces infâmes pirates aura été au moins une fois juste et utile à l'humanité.

Sans doute, cette guerre ne serait pas longue ni désastreuse, si elle était conduite avec zèle, franchise, intelligence et cette harmonie convenable qui est l'âme des grandes entreprises. Chaque Puissance coalisée attaquant en même tems l'ennemi qu'on aurait à réduire, n'éprouverait tout au plus qu'une faible résistance, et peut-être aucune.

Les habitans de la côte de Barbarie mis tout-à-coup dans l'impossibilité de résister, et hors d'état de se défendre lorsqu'ils seraient attaqués de toutes parts, et en même tems, abandonneraient sans doute à leurs fatales destinées des maîtres et des gouvernemens qu'ils abhorrent, parcequ'ils n'ont jamais éprouvé que l'injustice, la tyrannie et l'oppression.

Peut-être la plus noble, la plus glorieuse, la plus

grande des entreprises coûterait-elle moins de sang et de trésors à l'Europe, que la moindre des querelles dont elle a été continuellement accablée. ✓

Loin de nous l'idée que ces Puissances confédérées en exécutant ce projet salutaire borneraient leur ambition à combler des ports et des rades, à démolir des forts et des remparts, à ravager des côtes, à incendier des villes. Des idées si étroites seraient trop au-dessous des progrès de la raison humaine. Nous avons vu d'ailleurs dans le paragraphe précédent que ces châtimens n'ont pas empêché ces pirates de renouveler leurs courses et leurs brigandages (1).

La loi de l'humanité doit mettre des bornes aux droits rigoureux de la guerre. Il ne faut détruire la

(1) Le projet de l'honorable Sir Sidney-Smith, et l'institution de la chevalerie contre les barbaresques, dont les journaux entretiennent le public depuis quelques mois, paraissent avoir cette tendance; mais il y a lieu à prévoir, que les résultats favorables qu'on se promet ne seront que temporaires, ainsi que l'ont toujours été les efforts louables des chevaliers des ordres de Malte et de S. Etienne de Toscane, qui ne firent que suspendre pour un moment les courses des pirates, mais jamais déraciner entièrement la piraterie. (Voyez la lettre de W. Sidney Smith au ministre de S. M. le Roi de Sardaigne, à la fin de l'ouvrage) N^o. III, et la réponse du ministre N. IV. Dii faxint que le fanatisme ne puisse plus renouveler ces odieuses croisades que la vraie religion a hautement désavouées, et la saine philosophie a vouées trop tard à l'exécration des siècles! Dii faxint, que l'Afrique n'aille devenir le théâtre de nos massacres révoltans, comme l'Asie et l'Amérique l'ont été et le sont encore!

Barbarie, il faut la régénérer pour l'amour de l'ordre et de la modération chrétienne, après l'avoir réduite sous la protection des lois de la société humaine.

« Tenons pour odieux tout ce qui de sa nature est » plutôt nuisible qu'utile au genre humain » (1).

Une observation de la saine politique, et malheureusement trop peu suivie, est, que tous les combats, tous les ravages, toutes les destructions qui ne servent ni à se faire restituer ce qu'on demande, ni à terminer la guerre, mais seulement à une vaine ostentation de forces, devraient être sévèrement défendus par les Souverains, responsables au Tribunal de l'Être Suprême, du sang inutilement répandu.

Cette armée de confédérés ne pourra manquer d'être victorieuse : elle devrait alors adopter un autre système, dont le résultat serait infailliblement plus avantageux et plus durable.

La réduction et le désarmement total et définitif des barbaresques une fois achevés, les pays subjugués resteraient aux conquérans.

Que chacun des alliés garde à perpétuité des possessions africaines proportionnées aux moyens qu'il aurait fournis pour la cause commune.

Ces conquêtes deviendraient d'autant plus sûres que le bonheur des vaincus en devrait être nécessairement la suite, et l'intérêt général la garantie.

(1) *Vattel*. droit des gens, liv. II. § 302.

Quel Empire aurions-nous aujourd'hui, dit Sénèque (1), si les vaincus n'eussent été mêlés avec les vainqueurs par l'effet d'une politique salutaire ? Le peuple romain, ajoute-t-il, fut bien sage d'en user de la sorte à l'égard de la plupart des peuples vaincus, qu'en un même jour il faisait des citoyens de ses ennemis.

Ce plan fidèlement exécuté, on verrait bientôt ces peuples de pirates, ces monstres de la mer changés en hommes, et devenir nos amis comme ils sont nos semblables.

Élevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumières, de nos mœurs douces, par de bonnes lois, par des exemples d'humanité, ils abjureraient bientôt un fanatisme ridicule, une religion absurde que l'ignorance et la misère ont nourri dans leurs âmes. Ils se souviendraient toujours avec attendrissement et reconnaissance de l'époque mémorable qui aurait conduit les Puissances de l'Europe sur leurs rivages.

Les Maures mêmes, étant chassés dans l'intérieur des terres, dépouillés des ports qui favorisent leurs pirateries, et forcés à chercher leur subsistance dans l'agriculture et dans un travail honnête et assidu, aug-

(1) Quid est gloriosius quam iram amicitia mutare? Quos populus Romanus fideliores habet socios, quam quos habuit pertinacissimos hostes? Quod hodie esset imperium, nisi salubris providentia victos permiscuisset victoribus? *Seneca, de ira*, lib. 34. c. II.

menteraient la masse des productions, et deviendraient insensiblement civilisés par la fréquente communication et le commerce avec les Européens.

Les côtes de la Barbarie pourraient être couvertes, comme autrefois, de villes florissantes par la population et par l'industrie, si les habitans farouches de ces côtes venaient un jour à goûter d'autres professions que celle d'infester les mers de leurs brigandages (1).

On ne verrait plus ces misérables Africains laisser en friche des terres immenses, autrefois si fertiles (2). Des grains et des fruits variés couvriraient cette plage immense. Ces productions seraient échangées contre

(1) A l'exception de trois ou quatre villes considérables qui font quelque commerce, tout le reste de la Barbarie n'offre que des ruines de villes anciennes et fameuses, habitées par des tribus d'Arabes et de Maures; les unes tributaires du gouvernement, dans le district duquel elles se trouvent; les autres indépendantes, suivant que la nature des lieux, où elles se sont fixées, leur facilite les moyens de secouer le joug.

(2) C'est dans la Barbarie que la nature semble combattre avec les vues étroites du gouvernement et des hommes. Les tableaux que nous en font les voyageurs sont enchantés. On y jouit, disent-ils, d'une verdure perpétuelle. La chaleur de l'été ne sèche point les feuilles des arbres, comme la rigueur de l'hiver ne les fait point tomber. Les arbres fleurissent au commencement de février, et les pommes et les poires sur la fin du même mois. On a des raisins mûrs dès le mois de juin, et au mois d'août on cueille les figues, les pêches, les olives et les noix. On attribue cette fécondité du sol à la grande quantité de sel qu'il contient.

les ouvrages de l'industrie et des manufactures européennes.

Nos négocians qui s'établiraient en Barbarie deviendraient les agens de ce commerce réciproque, utile aux deux contrées.

Une communication si naturelle entre deux continents qui se regardent, et des peuples qui se rencontreraient nécessairement dans une mer commune et étroite, reulerait, pour ainsi dire, les barrières du monde, et le commerce verrait alors une nouvelle carrière ouverte à son ambition, à son industrie.

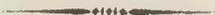
Ce nouveau genre de conquêtes qui s'offre à nos premiers regards deviendrait un dédommagement précieux de celles qui, depuis tant de siècles font les malheurs de l'humanité.

Rappelons-nous ici des moyens que le grand Pompée mit en œuvre pour proscrire la piraterie qui infestait dans son tems toutes les mers de la République Romaine, et dont nous avons donné les détails dans le paragraphe V; moyens dont l'efficacité éprouvée et les résultats heureux qui en furent la suite, ont fait naître le projet que nous offrons aujourd'hui aux Puissances de l'Europe; projet que les vrais intérêts de l'humanité nous ont dicté pour le bonheur de nos semblables.

Tel est le grand objet que nous nous sommes efforcés de mettre en évidence pour le bonheur de l'humanité.

Puisse-t-il être digne de l'attention des illustres

Souverains qui président aux destinées des Empires!
Puissent mes vœux avoir tout le succès que je désire
auprès des Puissances dont j'ai développé les inté-
rêts les plus chers, ceux auxquels sont attachés leurs
prospérités et leur gloire!





PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N.º I.

(*Journal de Paris* 22 mars 1816.)

Copenhagen, 2 mars.

Un des nos journaux donne l'état suivant de la marine de Tunis, telle qu'elle se trouvait en 1807 : 4 frégates de 36 à 44 canons, ayant chacune un équipage de 350 à 400 hommes. — 7 corvettes de 16 à 20 canons, montées par 120 à 140 hommes, — 27 chébecs depuis 2 jusqu'à 36 canons, avec un équipage de 30 à 400 hommes. — 5 kirchangis de 22 à 26 canons, de 160 à 200 hommes d'équipage. — 4 bricks de 12 à 18 canons avec 60 et 80 hommes d'équipage. — 5 cuters de 12 à 16 canons, de 70 à 80 hommes. — 10 felouques depuis 2 jusqu'à 12 canons, montées en proportion depuis 18 jusqu'à 150 hommes. — un pinque de 28 canons, 140 hommes. — 7 bombardes de 2 à 10 canons, 18 à 60 hommes. — 43 galiottes de 2 à 8 canons, 40 à 80 hommes. *Total* 120 vaisseaux de guerre. Cette Puissance a eu outre 50 chaloupes canonnières d'une à 2 pièces de canons, stationnées auprès des forts *la Goulette* et *Porto Farina*; il y a en outre cinq vaisseaux de guerre sur le chantier.

N.° II.

(N'ayant pu nous procurer l'original de ces lettres intéressantes, nous les donnerons telles que la Gazette de Gènes les a rapportées en italien, au N.° 97 de 1815, et au N.° 4 de l'année courante.)

Estratto di una lettera del sig. Cavaliere Di Revel, Governatore di Genova, a Sir Sidney Smith, datata da Torino il 9 novembre 1814.

. La compassione pei negri è degna di lode; e vi sono altri uomini, mio caro Ammiraglio, che la reclamano contro gli Africani più barbari che gli Europei che ne fanno la tratta. Le vostre stazioni nel Mediterraneo vi hanno messo nel caso di conoscere le miserie de' Cristiani schiavi in Barbaria. Se l'interesse commerciale dell'Inghilterra vi fosse contrario, i sentimenti della nazione e la condotta del Parlamento riguardo ai negri, non lascerebbero temere che fosse quello un ostacolo a una misura che l'umanità e la Religione reclamano, ugualmente che i lumi e la civilizzazione attuale. Questi principii impongono alle grandi Potenze di far cessare queste infami piraterie, ma, ardisco dirlo, è questo uno stretto dovere per la Gran Bretagna; ella ne ha preso l'impegno, ella ne ha contratta l'onorevole e santa obbligazione nell'occupar Malta, bandendo un tempo della Cristianità. Le squadre dell'Ordine proteggevano la navigazione e le coste delle

nazioni che non potevano comprar la pacc dalle potenze barbaresche; l'Inghilterra non si è ella incaricata di questa protezione? Quanto al di lei potere non è punto dubbioso. La sua intervensione ha posto recentemente al coperto dalle insidie di quelli infami pirati il Portogallo, la Spagna, la Sicilia: l'Italia la sollecita.

Duranti le guerre marittime, la Francia avendo bisogno della navigazione degl'Italiani, allontana dalle loro coste i barbareschi; li richiama alla pacc, per rientrar ella stessa in possesso del cabotaggio; questo è ciò che è recentemente avvenuto questa volta, come le altre. Que' masnadieri sono ricomparsi sulle coste d'Italia, ed hanno preso di fresco alcuni sventurati coltivatori fra Nizza e il Varo.

Io sono persuaso che questa causa, la quale interessa sì fortemente l'umanità e la gloria dell'Inghilterra, responsabile di quanto si fa sul mare, e più particolarmente ancora in questo caso, ecciterà il generoso vostro zelo, e che penserete, che se l'Inghilterra esige dalle alte Potenze di conformarsi ai di lei principj riguardo ai negri, ella si crederà obbligata a incaricarsi delle nobili funzioni dell'Ordine di Malta coll'efficacia della sua possanza.

(Suppl. à la Gazette de Gènes N. 4, an 1816.)

Copia di lettera del Presidente della Società de' Cavalieri Liberatori degli Schiavi Bianchi in Africa, al primo Ministro di S. M. il Re di Sardegna.

Vienna li 20 Gennajo 1815.

Signore,

Devo render conto a V. E. per informazione di S. M. Sarda, delle misure che ho preso, e del loro progresso verso lo scopo tanto desiderato della liberazione degli schiavi cristiani nella Barbaria, e della cessazione delle depredazioni e delle violenze verso l'Europa, che continuano ad accrescere il numero di quelle infelici vittime innocenti.

1.º Ho mandato dei corrieri con delle istruzioni ai miei corrispondenti ed agenti confidenziali, tanto in Asia che in Affrica, per influire su i Principi nativi, che sono lesi al pari degli Europei da questi ladri di mare e di terra, per impegnarli ad occupare una maggior parte delle forze nel difendersi dai loro attaccati.

2.º Ho impegnato gli Augusti Sovrani e gli illustri personaggi reali e nobili adunati in questa capitale presso il Congresso, a formare un fondo caritatevole, secondo il loro carattere di *Cavalieri Cristiani*, per sostentamento de' religiosi della Terra-Santa, per

interposizione de' quali possano esser dati dei soccorsi e delle consolazioni a quelli infelici, che travagliano fra le catene, sotto un sole ardente, e sotto i colpi dei loro inesorabili e fanatici padroni; nutriti appena in maniera da potersi reggere in piedi, non avendo per razione se non un poco di cattivo pane, del riso e dell'olio per cinque giorni dei sette, nei quali così travagliano, e dovendo vivere i venerdì e le domeniche della carità dei Consoli europei, di quella de' buoni *Musulmani*, che *professano e praticano l'ospitalità* secondo la loro legge, e di quelle dei ricchi negozianti *ebrei*. Questo stato di cose essendo vergognoso per l'Europa intera, che professa la religione cristiana, della quale uno de' principii fondamentali è la carità, è stato preso seriamente in considerazione da una raunanza di Cavalieri imperiali, reali, nobili, ed illustri di tutte le nazioni e di tutti gli ordini di cavaleria la quale è stata fatta in Angarten, in una casa appartenente a S. M. I. e R. l'Imperatore d'Austria, avendo per oggetto di formare la base del suddetto fondo, il cui scopo interessa la religione, l'umanità e l'onore della Cristianità; questi principii essendo formalmente citati e riconosciuti negl'inviti fatti da Cavalieri l'uno all'altro, ai loro amici e alle loro famiglie, e segnati dagli illustri lor nomi. Ho la soddisfazione di poter annunziare a V. E. che dietro al nobile esempio degli augusti Sovrani, è stata aperta una sottoscrizione, la quale va aumentando, mentre la somma che è

incassata nelle mani del sig. Fries e Compagni , e che sarà amministrata sotto la sorveglianza dei ministri plenipotenziarii de' Sovrani che sono in guerra colli Stati barbareschi è già abbastanza considerabile per poter pagare le spese del denaro già sborsato, e dare un soccorso *immediato* a quei miserabili afflitti, finchè sia presa una ulteriore misura per la loro liberazione, e per metter fine per sempre alla pirateria dalla quale il loro numero è giornalmente accresciuto. Per attaccare il male nella radice avendo io qualche influenza sui consiglieri del Divano in Costantinopoli, ho creduto *potere* e per conseguenza *dovere* impiegarla per impegnare il Sultano Ottomano ad occuparsi egli stesso in reprimere un ladroneccio che lo compromette in faccia all' Europa intiera, e lo disonora agli occhi de' suoi proprii sudditi, ribelli e disubbidienti ai *firman* che annunziano la pace colle Potenze Europee sue amiche. Conoscendo la marcia delle cose nella sublime Porta, ho saputo a qual useio battere, e qual linguaggio mettere in bocca de' miei corrispondenti senza offendere l'amor proprio degli orgogliosi, per contrario ho voluto inclinarli a salvarlo, andando essi medesimi incontro ai desiderii delle Potenze prima di esservi pressati da rappresentanze, da minaccie, o rappresaglie. Ho ora la soddisfazione di annunziare a V. E. un primo successo, che sarà completo, se sia seguitato e sostenuto nella maniera che ho suggerita al principe Talleyrand, che ha approvato le mie idee, trasmettendole al sig.

marchese di Rivièrc, ambasciatore di S. M. Cristianissima alla Porta Ottomana. Ignoro le relazioni politiche esistenti fra le corone di Sardegna e della sublimè Porta; ma se non sono esse dirette, potrebbero divenirlo per l'interposizione di un Ambasciatore di una potenza amica, preparatoria ad una formale ambasciata, che l'unione di Genova e il cambiamento della Bandiera del Re rendono di tutta necessità. Potrebbe risultarne la combinazione delle forze marittime dei due paesi contro i nemici, che agiscono ostilmente verso i sudditi d'*ambidue*, ed io mi offro a facilitarle non meno che a regolarne l'applicazione in una maniera valevole a ridurre alla ragione i barbari in Affrica, e a toglier loro per sempre i mezzi di nuocere, purchè ciò sia desiderato e dimandato in ufficiale e formal modo dal mio Governo, senza di che io debbo limitarmi ad amichevoli inviti, diretti ai *Cavalieri* miei confratelli, che hanno fatto il medesimo giuramento che ho fatto io, e al pari di me l'hanno presente alla loro memoria ed alla loro coscienza; ed alla indicazione della maniera, con cui esercitare la carità per sostenere l'*esistenza* degli infelici schiavi in Affrica, procurarne la liberazione, ed impedire l'acrescimento del loro numero. E' solamente sotto questo rapporto, che ardisco pregarvi, signor Conte, a compiacervi di mettere le sopra esposte cose sotto gli occhi del Re, come *buon Cavaliere*, egualmente che l'estratto della comunicazione di uno de' miei corrispondenti in Costanti-

nopoli, e del Commentario che ho creduto dovere indirizzare al Principe Talleyrand nel mandarglielo.

Ho l'onore di essere con perfetta considerazione.

Il servitore e devoto.

W. SIDNEY SMITH.

(Suppl. au N. 97 de la Gazette de Gènes, an 1815.)

Lettera del Sig. Conte di Vallesa, Ministro di S. M. il Re di Sardegna, a Sir Sidney Smith.

Torino, 5 ottobre 1814.

Sig. Ammiraglio,

..... Le molte imprese delle quali si onora la Nazione inglese, che della fine del secolo decimottavo, e del principio del decimonono, faranno un'epoca così brillante e gloriosa per Essa, sono agli occhi de' veri amici dell'umanità un titolo inferiore per la sua gloria a quello dell'abolizione della tratta de' Negri, per cui essa altamente ha riconosciuto un precetto de' più consolanti della religione cristiana, quello che forma di tutti gli uomini altrettanti fratelli. S. M. in conseguenza incarica i suoi plenipotenziarj a Vienna di entrare perfettamente in questi stessi principj, sia per l'abolizione della tratta de' Negri, che per la repressione delle piraterie de' barbareschi, e mi ordina di far loro conoscere le proposizioni di V. E. e le sue intenzioni a questo riguardo.

Colgo con piacere, Signor Ammiraglio, l'occasione che mi vien data dall'adempire agli ordini del mio Sovrano, per offrirvi un'attestato della considerazione la più distinta con cui ho l'onore di essere

Di Vostra Eccellenza

Umil.^{mo} Obb.^{mo} Servo

Il Conte di VALLESA.

N.º I V.

Washington, le 5 décembre 1815.

Aujourd'hui, à midi, le Président des États-Unis a transmis aux deux Chambres du Congrès le message suivant par M. Todd, son secrétaire.

*Concitoyens du Sénat, et de la Chambre
des Représentans,*

» J'ai la satisfaction, à l'ouverture de votre réu-
» nion, de pouvoir vous annoncer la fin heureuse de
» la guerre commencée contre les États-Unis par la
» Régence d'Alger. L'escadre envoyée pour ce servi-
» ce, sous les ordres du commodore Decatur, ne perdit
» pas un moment, après son arrivée dans la Méditer-
» ranée, à chercher les forces de l'ennemi qui croi-
» saient dans cette mer, et elle a réussi à prendre
» deux de ses vaisseaux, dont l'un était le premier
» de sa marine, commandé par l'amiral Algérien. La

» haute habileté de l'amiral Américain s'est montrée
 » d'une manière brillante dans cette occasion , où
 » son propre bâtiment fut engagé de près avec ce-
 » lui de son adversaire ; on y a vu éclater aussi la
 » bravoure accoutumée de tous les officiers et des
 » hommes qui ont eu à combattre. Après avoir pré-
 » paré les voies , par cette démonstration des talens
 » et de la valeur des américains , il s'est rendu en
 » hâte devant le port d'Alger où la paix a été promp-
 » tement accordée à son escadre victorieuse. Dans les
 » conditions stipulées , les droits et l'honneur des
 » États-Unis ont été particulièrement reconnus , et
 » le Dey a abandonné à perpétuité la prétention d'en
 » exiger un tribut.

» L'impression qu'a faite cette expédition , forti-
 » fiée come elle l'a été par les transactions subsé-
 » quentes avec les Régences de Tunis et de Tripoli ,
 » par l'apparition de forces plus considérables sous
 » les ordres du Commodore Bainbridge qui comman-
 » dait en chef la seconde expédition , et par les pré-
 » cautions judicieuses prises à son départ , nous per-
 » mettent d'espérer à l'avenir une entière sécurité
 » pour la partie importante de notre commerce qui
 » passe dans les eaux des corsaires barbaresques. » .

Signé JAMES MADISSON.

Article 11.^{me} des Capitulations entre la France et la Porte Ottomane , renouvelé le 18 mai 1840, et l'an 1153 de l'Egire , 4 de la Lune de Rehiul-Ewel, entre Louis XV Roi de France, et le Grand Sultan Mahmoud.

» Quoique les Corsaires d'Alger soient traités favorablement lorsqu'ils abordent dans les ports de France, où on leur donne de la poudre, du plomb, des voiles, et autres agrès, néanmoins ils neissent pas de faire esclaves les Français qu'ils rencontrent, et de piller les biens des marchands, ce qui leur ayant été plusieurs fois défendu sous le règne de notre aieul de glorieuse mémoire, ils ne se soient point amendés. Bien loin de donner mon consentement impérial à une pareille conduite, Nous voulons que s'il se trouve quelque Français fait esclave de cette façon, il soit mis en liberté, et que ses effets lui soient restitués. Et si dans la suite ces corsaires persistent dans leur désobéissance, sur les informations par lettre qui nous en seroient données par Sa Majesté, le *Be-glubey* qui se trouvera en place sera dépossédé, et l'on fera dédommager les français des agrès qui auront été déprédés.

» Et comme jusqu'à présent ils ne se sont pas beaucoup souciés des défenses réitérées qui leur

« ont été faites à ce sujet, au cas que dorénavant
 » ils n'agissent pas conformément à mon ordre im-
 » périal, l'Empereur de France ne les souffrira pas
 » sous ses forteresses, leur refusera l'entrée de ses
 » ports ; et les moyens qu'ils prendra pour ré-
 » primer leurs brigandages, ne donneront aucu-
 » ne atteinte à notre traité, conformément au
 » commandement impérial émané de nos ancé-
 » tres , dont nous confirmons ici la teneur :
 » promettant encore d'agréer les plaintes de même
 » que les bons témoignages de Sa Majesté sur cette
 » matière « .

P. S. Au moment où nous achevions l'impression de cet Ouvrage, la Gazette de Gènes du 17 avril courant nous annonce l'heureuse nouvelle de la conclusion d'un traité de paix à perpétuité entre S. M. notre Auguste Souverain, et S. A. S. le Dey d'Alger, qui a été signé par S. E. lord Edouard Exmouth, commandant en chef les vaisseaux et bâtimens de S. M. B. dans la Méditerranée. D'après ce traité, qui n'a pas été acheté au poids de l'or, mais qui est dû uniquement à l'amitié du Gouvernement Britannique pour notre Souverain, le Pavillon et le Commerce Sarde seront respectés par le Dey et ses successeurs, ainsi que par ses sujets, également que le commerce de la Grande Bretagne. Il y aura entre les deux nations une libre correspondance et communication ; le Consul de S. M. sera reçu à Alger sur le même pied, et traité avec le

même respect que le sont les Consuls des autres Puissances amies, et aura chez lui le libre exercice de notre Sainte Religion, etc.

Nous ne saurions terminer cet Ouvrage d'une manière plus satisfaisante qu'en rapportant l'article suivant, extrait du journal de Paris du 10 avril 1816.

« Un membre de la Chambre des Pairs, dans la séance du 9 avril courant, a fait une proposition tendant à supplier le Roi, par une humble adresse, d'ordonner à son ministre des affaires étrangères d'écrire dans toutes les cours de l'Europe, à l'effet d'ouvrir des négociations générales pour déterminer ces puissances à respecter les pavillons des nations européennes, et à mettre un terme à l'esclavage des chrétiens.

« La chambre, sur l'exposé sommaire des motifs de cette proposition, a décidé qu'il y avait lieu de s'en occuper. Elle sera développée par son auteur dans une des plus prochaines séances.

F I N.

Genova, li 24 febbrajo 1816.

Visto alla Polizia Generale: se ne approva la stampa.

RAGGI, *Presidente.*

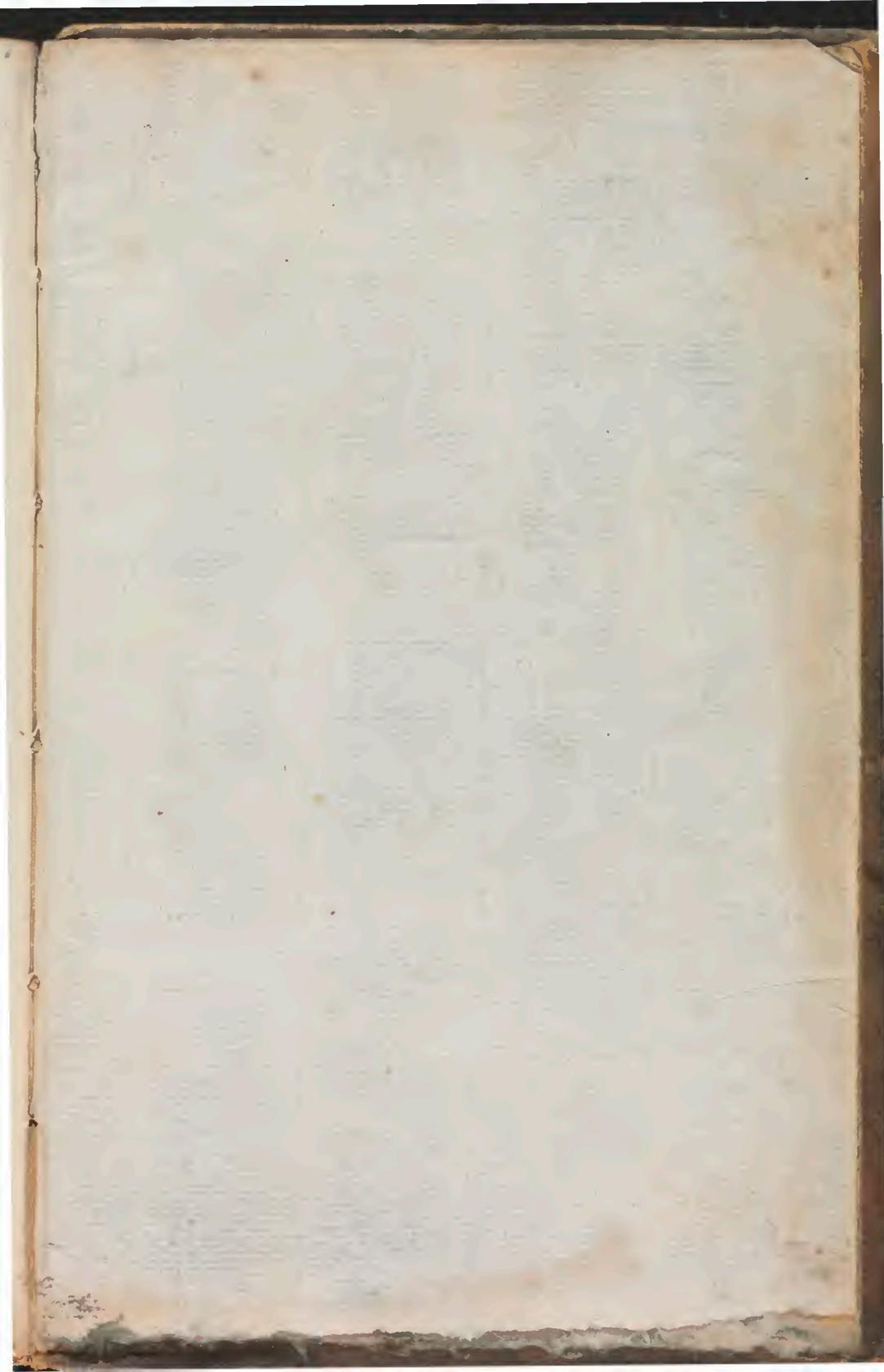
T A B L E
 DES PARAGRAPHES
contenus dans cet Ouvrage.

<i>A</i> ddresse aux Puissances maritimes. pag.	v.
<i>Avant-Propos</i>	» vii.
§ I. <i>Origine de la Piraterie</i>	» 1.
§ II. <i>La Piraterie honorable parmi les anciens</i>	» 9.
§ III. <i>La Piraterie décréditée et pour- suiwie par-tout</i>	» 20.
§ IV. <i>Les lois des peuples civilisés ont infligé des peines sévères contre ces Pirates, et les ont poursui- vis comme ennemis du genre hu- main</i>	» 28.
§ V. <i>Les Pirates ne peuvent acquérir et posséder légitimement leurs prises</i>	» 34.
§ VI. <i>Chaque peuple a le droit de faire la guerre aux Pirates sans dé- claration préalable</i>	» 59.

§ VII.	<i>Pirates du moyen âge.</i>	pag. 58.
§ VIII.	<i>Influence des croisades sur les mœurs de l'Europe, qui en proscrivit la Piraterie</i>	» 80.
§ IX.	<i>Nouveaux Pirates sous le nom de Flibustiers et de Boucaniers, après la découverte de l'Amérique.</i>	» 88.
§ X.	<i>Pirates barbaresques ; expéditions contre eux en différentes époques ,</i>	» 97.
§ XI.	<i>Moyens propres à l'extirpation des Pirates Barbaresques</i>	» 108.
	<i>Pièces justificatives</i>	» 135.

FAUTES A CORRIGER.

- Pag. 2 lig. 7 la Piraterie a été *lisez* a-t-elle été
» 5 » 14 capables à — capables de
» 16 » 20 une célèbre pi- — un célèbre pi-
rate rate
» 17 note 1 vers. 6 *Illam ho-* — *Illam homines*
mines *Dices*
» 52 lig. 1 pirates , c'était — pirates , c'étaient
» 2 qui excitait — qui excitaient
» 55 » 10 dans la plus fa- — à la plus fa-
cheuse cheuse
» 73 » 27 monté d'aventu- — monté par des
riers aventuriers
» 78 » dern. ne fut cependant --- ne fut pas
» 99 » 20 chassé de l'Espa- — chassés de l'Es-
gne pagne
» 29 cependant — cependant



LIBRARY OF CONGRESS



0 012 202 037 A